

Contes et Légendes du Maghreb

De Réglà, Mireille

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MIREILLE DE RÉGLA

CONTES ET LÉGENDES DU MAGHREB



NATHAN

CONTES ET LEGENDES DE TOUS PAYS

**CONTES ET LÉGENDES
DU MAGHREB**

**Par
Mireille de Réglà**

***Illustrations : René Péron.
Édition : Nathan 1968***

AVANT-PROPOS

Chers lecteurs, vous qui ignorez ce qu'est cette vie du Maghreb, si pleine de légendes et de superstitions, ce recueil vous aidera à mieux connaître ce peuple, vivant parmi les djinns (génies), entouré de tout le mystère oriental, et dont la devise est, et sera toujours :

Mektoub ! Inch Allah
(Ce qui est écrit est écrit ! Louange à Dieu !)

LÉGENDE DU GRAIN DE BEAUTÉ



ORSQUE Allah (Dieu des musulmans) créa la terre, il y envoya les deux premiers habitants : *Adden-Aouah* (Adam et Ève).

Il les fit si beaux que le *chitane* (démon) s'en émut très fort ! Comment pourrait-il enlaidir ces deux êtres sans encourir la fureur divine ?

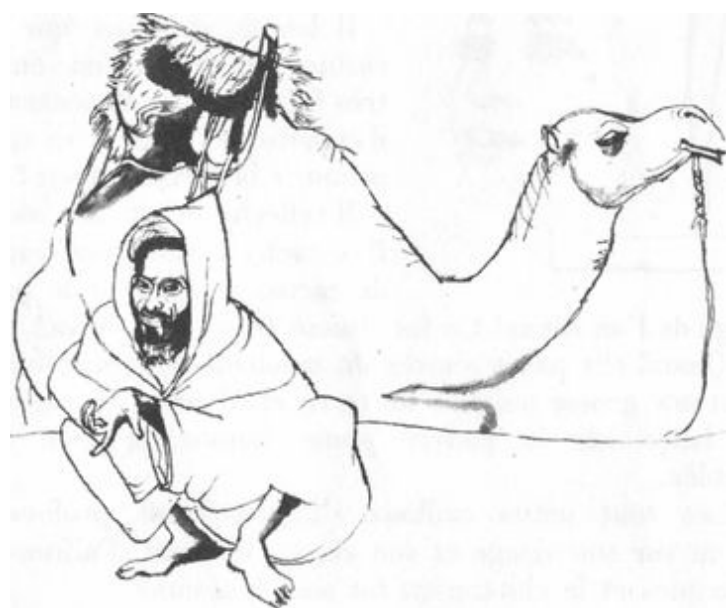
Il réfléchit et eut une idée ! Il se cacha derrière une touffe de cactus et attendit le passage de l'un d'eux ! Ce fut *Aouah* (Ève) qui arriva !

Quand elle passa auprès du méchant démon, celui-ci prit une grosse poignée de terre et, d'un geste rageur, la lança sur la pauvre jeune femme, qui en fut criblée.

Les tout petits cailloux s'incrustèrent profondément sur son visage et son corps, formant d'affreuses marques et le chitane en fut tout heureux !

Mais le bon Allah veillait ! Il transforma celles-ci en ravissants petits points noirs qui rendirent la femme encore plus belle.

Ainsi, chers amis, quand sur votre visage ou sur votre corps apparaissent ces jolies petites taches que l'on appelle : *grains de beauté*, pensez à cette légende qui m'a été contée par un très, très vieil habitant du désert.



LA LOI DU TALION



ETTE HISTOIRE s'est passée dans le désert si grand appelé Sahara.

Dans une palmeraie (lieu planté de palmiers), c'était l'époque de la cueillette des dattes.

Les *fellahs* (travailleurs indigènes), très tôt le matin, montaient sur les grands palmiers au tronc rugueux ; ils étaient souples et bien entraînés, courageux, ne ménageant jamais leur peine et leur ardeur au travail, aussi étaient-ils très estimés du maître de ces lieux. Le dessous de leurs pieds était pareil à de la corne très dure, car le musulman, dans les campagnes, est habitué à marcher tout le temps sans chaussures.

Or un matin, le seigneur de la palmeraie avait désigné Ali et Rabah pour aller cueillir les régimes de dattes bien mûres au goût de miel, tout en haut de ces arbres dont les feuilles piquaient parfois cruellement, et ils devaient y monter à tour de rôle.

Le sort de la main désigna Ali (c'est un genre de pile ou face ; le maître pense, par exemple, paume et celui qui la présente est ainsi désigné pour commencer la cueillette).

Donc les deux hommes, chargés de claies spéciales en osier à claire-voie, s'étaient dirigés vers le lieu de leur travail.

Avec agilité, Ali avait grimpé tout en haut et avait commencé, à coups de serpette, à détacher les régimes. Les premiers furent attachés à une corde et descendus doucement le long du tronc.

Rabah les recevait et les alignait dans les claies quand, tout à coup, à la suite d'un faux mouvement, le pauvre Ali tomba du haut de son

arbre sur son compagnon, le tuant sur le coup.

Tout meurtri, se relevant avec peine, le malheureux Ali, voyant Rabah inanimé, s'affola et se répandit en lamentations ; il se mit à appeler à l'aide à pleins poumons, alertant les travailleurs des alentours qui accoururent et virent avec consternation ce qui venait de se passer.

Ils transportèrent le corps de Rabah devant la tente du seigneur. Celui-ci interrogea Ali, lui demandant avec bonté de lui conter ce qui était arrivé, car il tenait ce garçon en haute estime, le sachant travailleur et honnête et se doutant bien qu'il s'agissait d'un accident.

Alors Ali lui raconta comment il était tombé de l'arbre. Mais toute la famille du défunt s'assembla et réclama un châtiment exemplaire.

Le maître, qui était un homme sage, réfléchit un long moment et dit :

— Je veux bien punir Ali, mais c'est un membre de votre famille qui devra exécuter la sentence, que voici :

“L'un de vous montera sur le palmier mortel et se jettera du haut de cet arbre sur le coupable ; celui-ci subira ainsi le même destin que sa victime et vous serez vengés ! J'ai dit ! Allez, et que justice soit faite !”

Pendant huit jours, chaque matin, le pauvre Ali se présenta, attendant la venue de l'un des membres de la famille de Rabah, mais personne ne vint, et pour cause, aucun de ses membres ne voulait monter sur l'arbre fatidique !

Au bout de ces huit jours, le sage seigneur réunit à nouveau la famille du mort et demanda :

— Braves gens, que comptez-vous faire ? Vous êtes-vous décidés ?

Alors, le plus âgé, se jetant aux pieds de son maître souriant, lui dit d'un ton humble :

— Ô noble Seigneur ! Nous avons décidé de pardonner à cet homme ! Qu'il aille en paix !

— *Inch Allah* ! répondit simplement le seigneur.

Et c'est ainsi que le pauvre Ali put reprendre son travail en toute tranquillité et ce drame fut vite oublié.

LÉGENDE DE LA ROSE DES SABLES



EUT-ÊTRE connaissez-vous la jolie légende se rapportant à ces belles pierres que l'on trouve dans le désert, enfouies dans le sable, faites de cristaux et de roche, que l'on appelle *roses des sables* ! Elles sont si belles, sculptées parfois de façon étrange comme par un ciseau céleste !

Il y a très longtemps, au temps où les hommes étaient frères et vivaient en paix, une tribu de nomades, pareils à des oiseaux migrateurs, allant de-ci de-là, au hasard de leur caprice, dans ce Sahara, brûlant le jour, si frais la nuit, avait pour chef un vénérable vieillard à longue barbe blanche.

Celui-ci méditait tout le jour, roulant entre ses doigts un chapelet fait de grains d'ambre et buvant un bon *caouah* (café). Nul ne connaissait son âge, car il était très vieux, mais tous le vénéraient.

Or, un jour qu'il était assis devant sa tente, sur son tapis de prière, regardant les enfants qui se poursuivaient en poussant des cris aigus, il vit venir à lui un *Targui* vêtu d'un *burnous* (manteau sans manches), qui portait un volumineux paquet dans ses bras.

Cet homme alla s'agenouiller respectueusement devant le vieillard et, déposant doucement son fardeau à terre, s'écria :

— Ô Seigneur tout-puissant ! vois ce que j'ai trouvé près de la source ! Et, joignant le geste à la parole, il se mit en devoir de défaire le paquet de linge, un linge si fin, si blanc que seuls des dieux avaient dû le tisser !

Il écarta celui-ci et découvrit, sous les yeux stupéfaits de toute la tribu accourue, le visage angélique d'une enfant qui dormait.

Elle pouvait avoir deux à trois ans, et de grosses boucles blondes encadraient son visage ! Qu'elle était belle ! Ouvrant ses yeux, d'un bleu merveilleux, sans paraître le moins du monde effrayée, la petite fille se mit à sourire à tous ; puis, sortant ses mains des linges qui les retenaient prisonnières, elle les tendit au noble vieillard qui, tout ému, prit l'enfant dans ses bras.

Alors, elle se mit à jouer avec sa grande barbe, faisant entendre un joli gazouillis. Toute la tribu se taisait, admirant cette créature d'Allah ! D'où venait-elle ? Qui était-elle ?

Le vieillard essaya de l'interroger dans son dialecte, mais elle ne paraissait pas comprendre. Le vieux chef décida alors de garder cette enfant que Dieu lui envoyait !

Elle grandit au milieu de tous, aimée et choyée. Mais, chose étrange, l'enfant était muette, elle ne parlait que par signes, mais on la comprenait aisément.

Elle avait pour compagnon un jeune orphelin Ismaïl, qui la suivait partout et faisait ses quatre volontés ; ils grandirent ensemble, inséparables.

Puis, elle eut dix-huit ans ! C'était une superbe créature que tout le monde respectait !

Depuis quelques mois, elle intriguait ses compagnons car elle disparaissait brusquement chaque soir à la tombée de la nuit et reparaisait le lendemain, fraîche et rose.

Elle revenait, parée de merveilleuses robes couleur du soleil, ou du bleu du ciel, ou couleur de lune ; des diamants étincelaient dans ses cheveux et ses pieds mignons étaient chaussés de sandales d'or.

Où allait-elle ? Qui voyait-elle ?

Quelques-uns des Touaregs (habitants du désert) (1) avaient bien essayé de percer ce mystère en la faisant discrètement suivre ; mais dès qu'elle approchait de la source où l'un d'eux l'avait trouvée tout enfant, elle disparaissait mystérieusement, et nul n'avait jamais pu savoir vers quels lieux elle se dirigeait car, dès qu'ils étaient dans les parages de cette source, une irrésistible envie de dormir les prenait et ils tombaient, terrassés par le sommeil.

Le jeune nomade Ismaïl, qui aimait beaucoup son amie, était désolé de la voir partir ainsi chaque jour. Il aurait bien voulu l'accompagner, mais elle refusait catégoriquement, fronçant les sourcils en signe de colère. Aussi, décida-t-il à son insu, d'en savoir davantage.

Et un jour, tandis qu'elle dormait, allongée sous sa tente, après le repas de midi, il y pénétra et attacha à un coin de la cape qu'elle revêtait pour sortir un bout de fil extrêmement solide, puis il se retira pour se cacher et attendre patiemment le réveil de la jeune fille.

Celle-ci, dès que le jour commença à décliner partit, ne se doutant pas qu'elle entraînait à sa suite le gentil Ismaïl qui, peloton en main,

la suivait à distance respectueuse. Elle marcha pendant une demi-heure et arriva enfin au bord de la source.

Elle se mit alors à chanter d'une voix mélodieuse, une mélopée. Aussitôt, du fond de l'onde, parut un énorme poisson d'or qui vint se tenir tout près d'elle, la queue frétilante.

Elle prit celui-ci dans ses deux mains et disparut tout à coup avec lui, dans le fond de la source.

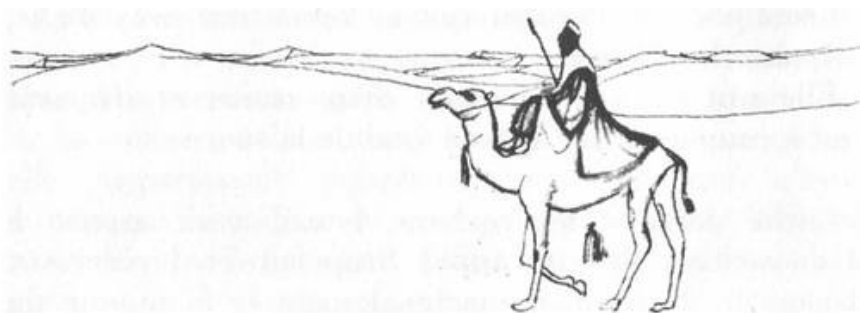
Caché derrière les rochers, Ismaïl avait assisté à la disparition de son amie ! Stupéfait et légèrement abasourdi, il enroulait machinalement le fil autour du peloton, s'étonnant de ne ressentir aucun malaise ou envie de dormir.

Il continua à enrouler le fil autour du bobineau et celui-ci le mena tout au bord de la source. Il disparaissait dans le fil de l'onde et des remous empêchaient le jeune homme d'en voir le fond.

Alors, bravement, après avoir déposé sur la rive son burnous et ses babouches à côté des sandales laissées par la jeune fille, Ismaïl entra dans l'eau, et subitement, disparut comme avait disparu son amie. Qu'étaient-ils devenus ? Nul ne le sut jamais !

On trouva, au bord de la source, le vêtement du jeune homme et les sandales de la belle enfant sur lesquels reposaient deux magnifiques roses des sables, qui étaient, d'après les nomades, leurs âmes transformées en cristaux de roche.

C'est pourquoi, les gens du désert respectent ces pierres ; elles sont, d'après la légende, les âmes des errants, perdus dans ce Sahara où tout n'est que mystère !



LE VOLEUR VOLÉ



UN HONNÊTE commerçant cheminait le long du sentier.

Il regagnait son *douar* (village) après avoir traité une bonne affaire de blé et ses poches étaient garnies de bel argent. Chemin faisant, il réfléchissait à ce qu'il pourrait acheter avec son gain et faisait mille projets !

Peut-être pourrait-il se payer une paire de bœufs ou encore des moutons ou tout simplement de la bonne terre afin d'agrandir ses champs. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres et tandis qu'il cheminait, il aboutit à une clairière dans laquelle il se reposa quelques instants, le temps de reprendre son souffle car il faisait très chaud.

Il s'était assis sur une énorme pierre plate qui devait bien peser au moins cent kilos !

Somnolent, il récupérait un peu sur sa fatigue lorsque, tout à coup, il sentit comme une grosse épine pénétrer dans son épaule. Ouvrant les yeux, il s'apprêtait à se dégager mais eut un mouvement de frayeur intense :

En fait d'épine, c'était bel et bien un poignard qui le piquait de plus en plus cruellement, puis, une main brune s'appesantit sur sa poitrine. Un grand gaillard barbu vêtu d'un burnous se tenait devant lui ! Le pauvre homme pensa mourir de frayeur ! Il entendit alors une voix rude lui demander :

— Donne-moi ta bourse, ô marchand ! Je te suis depuis la ville et je sais qu'elle est bien remplie ! Si tu hésites, je te plante ce poignard dans le corps, j'ai dit !

Et il appuya de plus belle sur son arme ! Le commerçant, la mort dans l'âme et la peur au ventre, dut s'exécuter !

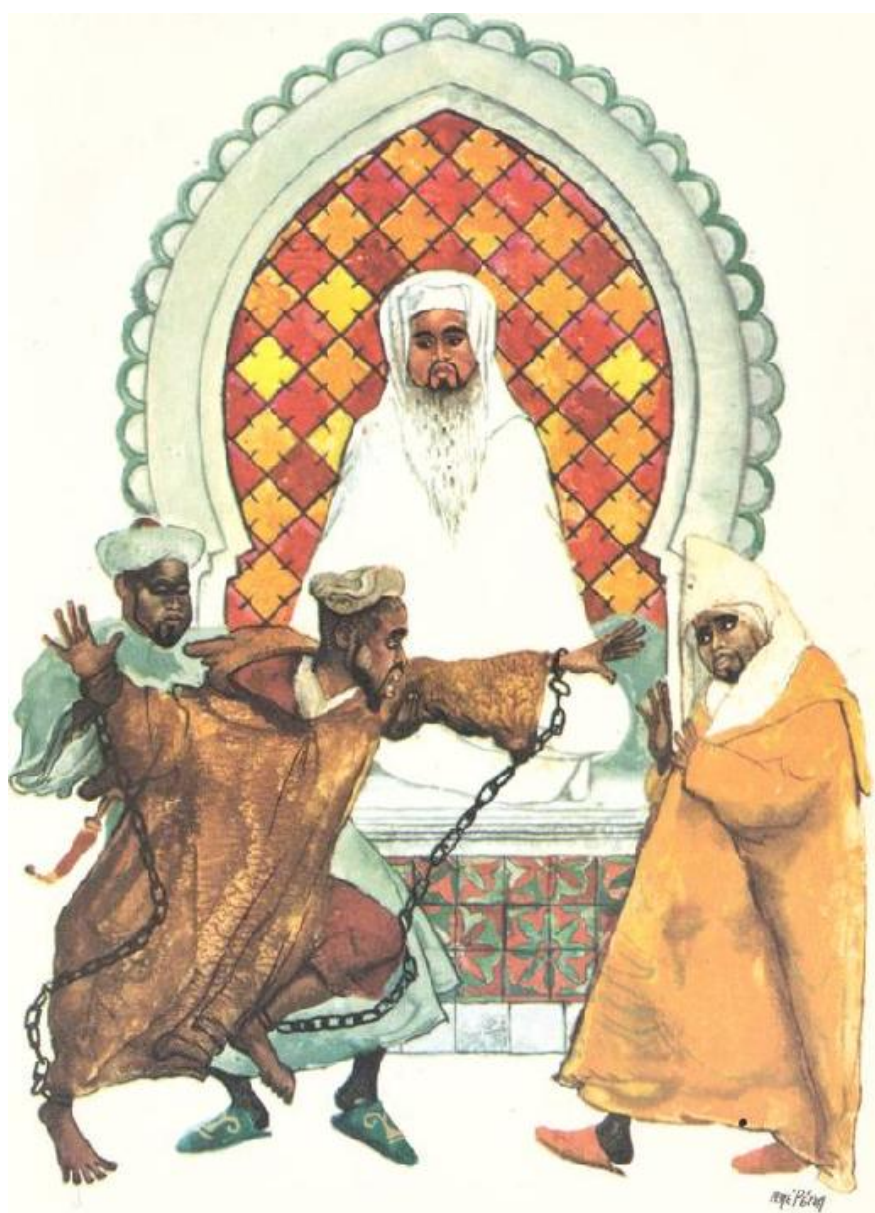
Pour sauver sa vie menacée, il lui fallut se séparer du sac de douros, objet de tant d'espérance et le voir disparaître dans les profondeurs de la *djellaba* (blouse longue) du bandit, qui lui aussi disparut entre les arbres, laissant le pauvre homme tremblant et effondré sans autre ressource que d'aller conter sa mésaventure au *cadi* (juge), lequel était un homme juste.

Le *cadi* lui promit de faire tout ce qu'il pourrait pour retrouver son voleur !

Le marchand sortit de chez le juge le cœur bien gros et alla retrouver son *gourbi* (maison) et sa femme à laquelle il conta son aventure.

À quelques jours de là, il fut appelé à la justice de paix où le *cadi* lui présenta plusieurs individus, parmi lesquels il reconnut son voleur !

Il le désigna du doigt, en tremblant, mais l'homme barbu faillit lui faire un mauvais sort ; heureusement, il était enchaîné !



L'homme barbu faillit lui faire un mauvais sort.

Le juge les confronta tous deux et, naturellement, le bandit nia farouchement ! Alors, l'homme de justice réfléchit pendant un moment puis, s'adressant au pauvre marchand, lui dit brusquement :

— Tu m'as dit que tu étais assis sur une grosse pierre quand cet homme t'a attaqué ! Et bien, il faut que tu ailles chercher celle-ci, elle servira ainsi de témoin ! J'ai dit !

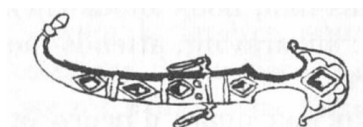
Un éclat de rire tonitruant répondit à ces mots et, sans plus réfléchir, le voleur s'écria :

— Il faudrait qu'il soit bien costaud car cette pierre pèse au moins cent kilos !

— Alors, tu es vraiment le voleur, dit sévèrement le juge, car tu viens de te dénoncer toi-même !

Et le méchant bandit, confondu, dut restituer l'argent que, par bonheur pour l'honnête commerçant, il n'avait pas eu le temps de dépenser.

Le voleur fut bien puni et le brave homme put enfin réaliser les rêves qu'il avait faits tout le long du chemin qui menait à son gourbi.



BIEN MAL ACQUIS !



A FEMME d'un riche Marocain avait un très grand domaine, aussi employait-elle beaucoup de *khamès* (travailleurs), ainsi que des domestiques.

Or un jour, en comptant les sacs de blé entassés dans la grange, après la récolte, elle s'aperçut qu'il lui en manquait deux ! Elle recompta, croyant s'être trompée, mais non, ils manquaient bien !

Elle interrogea les uns et les autres ; tous, naturellement, nièrent.

Alors, elle alla conter sa mésaventure au juge de son village, qui se mit à réfléchir tout en caressant sa longue barbe blanche, car il était très âgé. Il dit alors à la femme, en se levant :

— Femme ! suis-moi, nous allons chez toi interroger les domestiques ; auparavant, attends-moi cinq minutes, je reviens !

Il s'absenta un bon quart d'heure et revint, tenant à la main un sac gonflé. Arrivés dans la cour du domaine, il dit à la maîtresse de maison :

— Réunis tous ceux qui travaillent dans ta propriété, je vais leur parler !

Ce qu'elle fit et, quand ils furent tous réunis, s'adressant à eux, le juge leur dit en montrant le sac plein :

— Votre maîtresse m'a dit qu'il y avait un voleur parmi vous ! Or, voici un sac qui a un pouvoir magique : je le tiens d'un vieux *marabout* (homme de Dieu) qui y a enfermé un génie !

Et comme les musulmans sont très superstitieux et un peu naïfs, ceux des campagnes surtout, ils crurent les paroles de l'homme sage, qui reprit :

— Vous allez entrer dans une chambre bien noire et mettre votre main dans le sac ouvert, qui est posé sur le sol ; si vous n'êtes pas coupables, vous n'aurez rien à craindre, je vous en donne ma parole, mais, si c'est le voleur qui y plonge la main, aussitôt des cris se feront entendre ; allez, j'ai dit !

Il les fit entrer, l'un après l'autre, dans la chambre noire, les priant de s'aligner contre les murs une fois qu'ils auraient trempé leur main dans le sac. Quand le dernier fut passé, le juge entra à son tour, accompagné de la patronne intriguée.

Il la pria d'ouvrir les volets et de retirer la couverture placée devant la fenêtre pour rendre encore plus sombre l'intérieur de la pièce. Le juge eut alors un sourire en voyant l'état dans lequel se trouvaient ces pauvres gens ! Ils étaient couverts de traînées noires des pieds à la tête sauf un, qu'il désigna du doigt en disant :

— C'est toi qui a volé les sacs !

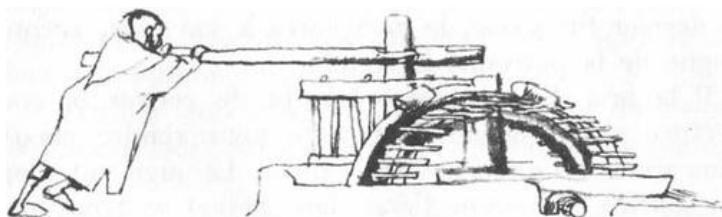
Le voleur, car c'était bien lui, murmura d'une voix tremblante :

— Mais... mais... le sac n'a pas crié !

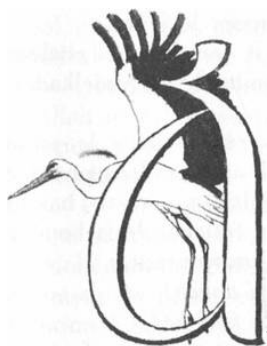
— Bien sûr, répondit le juge, je l'avais fait remplir de suie et tous ceux qui avaient la conscience tranquille y plongeaient bravement la main, mais toi, tu avais tellement peur que tu t'es abstenu de le faire ; vois tes camarades, ils sont noirs de suie des pieds à la tête et toi, tu n'as même pas une tache, donc c'est toi le voleur !

Alors, celui-ci se jeta aux pieds de sa patronne, implorant sa clémence et, comme elle était très bonne, elle résolut de ne pas le punir trop sévèrement.

Il fut condamné à tourner la *noria* (roue à godets faisant monter l'eau du puits et alimentant les jardins) et cela pendant un mois, mais il dut naturellement restituer les deux sacs qu'il avait entreposés chez lui.



LÉGENDE DES CIGOGNES



VEZ-VOUS vu de près une cigogne et pouvez-vous la décrire ? Sinon, je vais vous en définir les couleurs :

Les plumes de la tête, qui descendent jusqu'au bas du cou, très long, sont d'un beau noir, tandis que le corselet est d'un blanc pur ; les pattes d'un jaune assez vif, ainsi que le long bec.

Je vais donc vous conter la légende de ces oiseaux, telle que me l'a contée un vieux marabout.

Il me dit un jour :

“Ô femme ! sais-tu pourquoi les cigognes aiment notre beau Maghreb ?”

Je secouai la tête en signe d'ignorance.

Alors il reprit :

“Ceci se passait il y a bien longtemps, pendant le *Ramadan* (carême qu'observent les musulmans afin que leurs péchés soient pardonnés ; il dure un mois durant lequel les croyants ne doivent toucher, du lever du jour au coucher du soleil, ni aux aliments, ni à l'eau ou à une boisson quelconque, ni au tabac, mais, dès que la nuit paraît, ce sont alors des réjouissances et des agapes ; on mange, on boit et on fume jusqu'à l'aube).

“Donc, il y a très longtemps, vivaient, dans une belle maison, trois jeunes gens de bonne famille. Ils étaient pieux et observaient rigoureusement le jeûne.

“Un jour, il était midi et il faisait une chaleur accablante, deux des frères, Mouhoub et Abdelkader, gémissaient sur leur sort.

“Ils se trouvaient tous trois réunis dans le patio de leur maison, au

milieu duquel, comme dans presque toutes les maisons aisées, s'étalait un vaste bassin empli d'eau qui coulait, limpide et fraîche, de la bouche d'un dauphin ; elle cascadaient en murmurant :

*Buvez-moi, je suis si douce !
Goûtez-moi, je suis si fraîche !*

“Les jeunes gens, assis sur un très confortable tapis garni de coussins multicolores, s'éventaient, languissants, tout en regardant cette eau qui les tentait.

“Ils étaient cruellement torturés par la soif et le plus jeune, Mouhoub, s'écria en poussant un soupir :

“— Je n'en puis plus ! Je crois que je vais m'évanouir ! Et il s'allongea sur le tapis.

“Le second eut un geste et murmura péniblement :

“— Encore plus de sept heures avant de tremper mes lèvres dans cette fraîcheur !

“Se levant d'un bond, il s'approcha du bassin et déclama :

*Eau belle, pure et bienfaisante
Tu es comme un fruit défendu !
Le chitane malin nous tente
À toi, je ne résiste plus !*

“Et il allait tremper sa main dans l'eau, quand le troisième frère, Mohamed, se leva d'un bond et attrapa au vol, c'est-à-dire juste à temps, la main de ce pauvre Abdelkader qui avait perdu la tête !

“— Que fais-tu ô mon frère ! As-tu perdu l'esprit ? Qu'Allah te pardonne ton geste insensé ! Et, tombant à genoux, il se mit à prier et à égrener son chapelet.

“Mouhoub était venu rejoindre son frère auprès du bassin et ils regardaient tous deux, fascinés, cette eau qui semblait les inviter à se rafraîchir !

“Mohamed le Saint, c'est ainsi qu'on l'appelait, continuait de prier, les yeux fermés et ne prêtait pas attention à ses frères.

“Il ne se rendait pas compte du sacrilège qu'ils allaient accomplir !

“Finalement, celui qui avait osé, tendit ses mains en coupe, ne pouvant plus résister, et recueillit cette eau, qui lui sembla merveilleuse !

“Il y plongea son visage avec délices et but à longs traits ce liquide glacé qui apaisa le feu de son corps.

“Mouhoub, tenté, fit comme lui et l'acte d'impiété s'accomplit !

“Ils poussaient des cris de joie et s'aspergeaient mutuellement en riant, tant et si bien qu'ils finirent par attirer l'attention de Mohamed qui, ouvrant les yeux, poussa un grand cri en voyant ses frères tout

dégoulinants.

“Et subitement, leur tête se hérissa de plumes noires, comme la *chéchia* (coiffure de feutre, ronde, de couleur noire, portée par les Marocains) qu'ils avaient sur le crâne, leurs corps se couvrirent de plumes blanches, comme la longue chemise qui les revêtait, leurs jambes et leurs pieds se transformèrent en pattes et prirent la couleur jaune de leurs babouches.

“Affublés d'un énorme bec, qui avait remplacé leur nez qu'ils avaient très long, ils se mirent à en claquer éperdument en signe de terreur, courant sur leurs longues pattes autour du patio, des larmes coulant de leurs yeux.

“Hélas ! Dans la grande maison, il ne restait plus que Mohamed le pieux et, quand le *muezzin* (religieux qui annonce, du haut du minaret l'heure de la prière) appela les fidèles, les deux cigognes s'envolèrent lourdement.

“Tous ces oiseaux que tu vois dans notre ciel du Maroc, ô femme ! ce sont des âmes punies pour leur impiété !”

Puis le marabout se mit à psalmodier des versets du *Coran* (livre sacré des musulmans) sans plus s'occuper de ma présence.



AÏCHA LA MAUVAISE



L'ÉTAIT une fois une femme très acariâtre qui se nommait Aïcha ! Elle avait pour époux un pauvre homme, qu'elle martyrisait et qui se nommait Slimane.

Un jour qu'il se lamentait sur son triste sort, assis près du foyer et surveillant le couscous cuisant dans le couscoussier, car sa femme était partie à la ville afin d'aller voir une de ses sœurs, il entendit frapper à la porte.

— *Ach Koun ?* (qui est là ?) cria-t-il.

— Je suis un pauvre malheureux, répondit celui qui avait frappé, j'ai faim, peux-tu me donner un peu de galette, je suis vieux et très fatigué !

Slimane, n'écoutant que son bon cœur, ouvrit la porte et vit un grand vieillard, à la longue barbe, qui paraissait épuisé.

Le brave homme, tout ému, tendit sa main au pauvre hère et lui dit amicalement :

— Entre ! Ô noble vieillard ! Viens te reposer sur ce tapis, je te donnerai de la bonne eau bien fraîche et ma part de couscous, même si je dois encourir la colère de ma femme, qui est une harpie !

Il entraîna doucement le bon vieux qui trébuchait de fatigue, le fit asseoir et alla puiser l'eau du puits, limpide et glacée, dans un gobelet qu'il lui tendit, puis prépara un plat de ce bon déjeuner qui répandait une odeur succulente ! Le vieil homme dévora le tout en un instant.

Slimane le regardait et le plaignait. Voyant qu'il avait encore faim, il lui redonna une autre assiettée que le bon vieillard mangea jusqu'à la dernière miette puis, repu, il lâcha un rôt retentissant auquel son hôte

ravi répondit :

— *Hamdoulah* ! (Dieu te bénisse), car chez le musulman, émettre ce bruit est signe de bonne digestion et qui dit bonne digestion, dit bon repas !

Il ne restait plus guère de couscous maintenant et le pauvre Slimane se mit tout à coup à trembler de peur en pensant à ce que dirait sa femme !

Le noble vieillard lui dit alors :

— Ô Slimane ! pourquoi as-tu si peur de ton épouse ?

Stupéfait de voir que le bon vieux savait son nom, le brave homme répondit :

— Ô noble vieillard ! comment sais-tu mon nom ?

— Je sais beaucoup de choses, répondit le sage !

Puis, sortant des poches de sa djellaba trois objets, il les tendit à son hôte en lui disant :

— Voici trois objets dont tu pourras te servir, et grâce à eux, trois de tes souhaits s'accompliront, selon ton cœur !

Or, ces trois objets étaient :

Une baguette de coudrier, un joli foulard de soie et une bourse aux mailles d'argent.

Slimane prit ceux-ci, alla les cacher dans son coffre à habits et, se tournant pour remercier le vieillard, il écarquilla les yeux ; plus personne, celui-ci avait disparu.

Il se précipita, ouvrit la porte du gourbi, regarda sur la route et aux alentours, mais il ne vit âme qui vive.

Fort perplexe, il rentra et prépara le café, puis recueillit dans une assiette ce qui restait de couscous, pour sa femme.

Il se doutait bien de la colère qui la saisirait quand elle apprendrait ce qu'il avait fait, car elle était très avare !

Justement il entendait le *kelb* (chien) de garde qui aboyait.

La porte s'ouvrit tout à coup sur Aïcha. Il vint au-devant d'elle afin de la soulager des paquets qu'elle portait, mais elle lui envoya une bourrade telle, qu'elle le fit choir sur le coffre où il avait caché les trois talismans.

Fort marri, il murmura tout bas :

— Ô mauvaise femme ! tu mériterais une bonne rossée, je voudrais que des verges te fouettent à t'en couper le souffle !

Il n'avait pas plutôt émis ce vœu que le couvercle du coffre se souleva et la baguette de coudrier en sortit, se mettant à fustiger la mégère, la poursuivant dans tous les coins de la chambre.

Le pauvre Slimane, cloué par la surprise ne disait mot !

Aïcha poussait des cris aigus sous la morsure des coups et des gouttes de sang filtraient au travers de son *haïk* (long voile carré dont

se recouvrent les femmes musulmanes).

Finalement, elle tomba à terre et s'évanouit de peur et de mal. Aussitôt, la baguette vint reprendre sa place dans le coffre.

Le brave Slimane releva sa femme, se mit en devoir de lui ôter son voile et l'allongea sur le matelas qui leur servait de couche.

Il lui bassina les tempes d'eau fraîche et elle revint à elle, toute courbatue, ne pouvant faire le moindre mouvement, tant la baguette avait frappé fort ; alors elle se mit à geindre !

Le pauvre homme ne savait que faire, car il avait bon cœur. Il lui apporta le couscous chaud arrosé de sauce et lui dit innocemment :

— Pardonne-moi, ô femme, mais j'ai donné un peu de notre déjeuner à un bon vieillard malheureux, mange ce qui reste !

Mais il se garda bien de dire qu'il avait reçu en cadeau des talismans !

Aïcha, folle de rage, donna un coup de poing sur l'assiette et envoya le tout valser à l'autre bout de la chambre. Celle-ci se brisa et le contenu se répandit sur le sol.

Furieuse, elle siffla les plus affreuses injures qui soient ; heureusement qu'elle ne pouvait bouger, car le pauvre Slimane aurait sans nul doute reçu une bonne volée de coups ! Elle devint de plus en plus violente et cria tant et tant que son mari, excédé, lui cria sans plus réfléchir aux conséquences de ses paroles :

— Que je serais heureux si tu étais muette ! Au moins tu ne pourrais plus parler et je serais tranquille si tu avais un bâillon sur la bouche !

Sitôt dit, sitôt fait !

Le couvercle du coffre se souleva une seconde fois et le foulard de soie vint se plaquer sur la bouche de la mégère qui pensa en étouffer.

Elle essaya de l'ôter, tirant dessus de toutes ses forces, mais plus elle tirait, plus celui-ci serrait !

Épuisée, elle fit un signe à Slimane qui n'en croyait pas ses yeux ; mais lui aussi eut beau tenter de retirer ce bâillon que formait le foulard de soie, il ne put arriver à l'en détacher. Elle voulut parler, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Alors, elle comprit qu'elle était devenue muette. Pleurant à gros sanglots, elle dut se résigner à son triste sort !

Les jours passèrent et la pauvre Aïcha maigrissait à vue d'œil, car elle ne pouvait plus s'alimenter !

Elle se mit à réfléchir pendant tout ce temps en voyant la bonté de son mari, sa patience et comme il l'entourait de soins ; alors, son caractère changea complètement, la souffrance étant bonne conseillère !

Elle eut des élans de repentir et devint très douce, douce comme le petit agneau.

Mais hélas ! elle s'affaiblissait de plus en plus et un matin, Slimane la trouva presque morte sur son matelas !

Il se jeta à genoux et, levant les mains vers le ciel, se mit à réciter :

*“Louange à Dieu seul, le très grand.
Donne à ma femme la santé, toi
qui l’as rendue bonne et sage, et
ôte-lui ce bâillon de la bouche
avant qu’il ne l’étouffe !
Louange à Dieu, le très grand !”*

Aïcha, tout à coup, ouvrit les yeux et se dressa sur son séant !

Le foulard de soie venait de tomber sur les genoux de la femme, et de se transformer aussitôt en merveilleuses roses rouges au parfum délicat !

Elle poussa un cri d’allégresse et tendit les bras à son époux, le remerciant de lui avoir fait rendre la vie, car dans son évanouissement, ou plutôt sa demi-somnolence, elle avait entendu la prière que Slimane avait adressée à Dieu !

Se levant, ayant retrouvé tout son entrain, elle poussa des *you ! you !* (2) de joie et se mit en devoir de préparer à son seigneur et maître un succulent repas.

Ils n’étaient pas très riches et les habits de Slimane commençaient à s’élimer, aussi décida-t-elle de les ravauder et ouvrit-elle le coffre dans lequel son mari serrait ces derniers ; elle vit alors posés à plat sur le dessus la baguette de coudrier, le joli foulard de soie et une bourse aux mailles d’argent.

Intriguée, elle prit ces trois objets et les tendant à Slimane, murmura d’une voix douce comme le miel :

— Ô mon cher époux ! que fais-tu de cela ?

Alors le brave homme conta leur histoire.

Elle l’écouta et lorsqu’il eut terminé, elle se jeta à genoux, remerciant Allah de lui avoir donné une si dure leçon, car elle reconnaissait qu’elle avait été très cruelle envers son pauvre mari.

Elle mit de côté la baguette et le foulard, puis ouvrit la bourse.

Quelle ne fut pas sa stupeur quand elle la vit emplie de pièces d’argent.

Elle la vida sur le tapis et aussitôt, la bourse se remplit de nouveau. Ô prodige ! La bonté de Slimane avait été bien récompensée !

Ils purent ainsi faire le bien autour d’eux, car Aïcha était devenue très bonne et pour se souvenir de ce qu’elle avait fait endurer à son cher époux, qu’elle vénérât maintenant, elle accrocha au mur la

baguette de coudrier et le foulard qui lui rappelèrent ainsi sa méchanceté passée et sa terrible punition.

Ils vécurent très vieux, tous deux entourés de l'estime générale.



LÉGENDE DU FIGUIER



JE CONTEMPLAIS l'immense étendue de ces blés gonflés de grains, prêts à être coupés, si éclatants de vie, quand un vieux Saharien s'approcha de moi et, me désignant un énorme figuier au pied duquel une *kouba* (lieu où l'on prie) était édiflée, me dit :

— Connaissez-vous la légende qui se rapporte à cet arbre dont les fruits sont si succulents et désaltérants ?

Je m'empressai de répondre par la négative, alors il commença ainsi :

— Un jour, un saint marabout marchait droit devant lui, sa main appuyée sur un bâton de coudrier, l'autre égrenant son chapelet.

“Il arriva au bas d'une côte, qu'il gravit lentement, car on était au mois de juillet et il faisait très chaud.

“Arrivé tout en haut, il s'arrêta et se mit à contempler les champs de blé s'étendant à perte de vue et, dans ces champs, les humbles moissonneurs, courbés sous ce soleil de plomb, qui coupaient avec des faucilles les tiges des épis craquants. D'immenses chapeaux de paille faits de tiges d'alfa ou de feuilles de palmier couvraient leurs têtes.

“Et tous, sans murmure, fredonnant une lente mélodie afin de se donner du courage, sans jamais se plaindre, liaient en gerbes d'or ces blés coupés.

“Brûlés par le soleil implacable, ils s'arrêtaient quelques secondes pour boire à une outre en peau de chèvre contenant le *l'ben* (petit lait aigre) dont les Arabes sont très friands, ou de l'eau tiédie, puis reprenaient leur épuisant labeur.

“Le saint homme descendit vers eux et les salua d'un :

“— *Salam alekoum* (bonjour à vous tous) !

“Ils répondirent en chœur, sans interrompre leur travail et sans lever la tête :

“— *Salamalek* (bonjour à toi) !

“Le marabout regardait ces pauvres gens, qui n’avaient pas un seul coin d’ombre pour se reposer un peu, pliant l’échine et peinant si durement.

“Ému de pitié, il invoqua Allah et, sans doute inspiré par son Dieu, prit son bâton, le planta profondément dans la terre.

“Il leva ensuite les mains vers le ciel en implorant :

“— *Allah ill’ Allah, Mohamed rassoul’ Allah !* (Dieu est Dieu, Mohamed est son prophète).

Ô maître de l’univers ! donne à ces pauvres travailleurs un peu de la fraîcheur de ton paradis !

“Et tout à coup, quelle ne fut pas la stupeur de ces braves gens quand ils virent le bâton se couvrir de larges feuilles et se mettre à grandir, grandir en étendant ses vastes branches, donnant une fraîcheur délicieuse, et se charger de fruits que le saint homme goûta.

“Ils étaient succulents !

“Le marabout invita alors les travailleurs à faire comme lui et ceux-ci eurent enfin la joie d’avoir de l’ombre.

“Les moissonneurs se jetèrent à genoux et remercièrent de tout leur cœur ce don du ciel.

“C’est pourquoi le figuier est considéré comme une manne venue du ciel et est très respecté.

“On le trouve dans les cimetières où, d’après les superstitions musulmanes, les défunts viennent étancher leur soif en mangeant ces fruits si doux.

“On peut voir parfois, dans les campagnes, l’un de ces arbres chargé d’amulettes, de chiffons de soie représentant des poupées ou de filaments de coton ; on dépose à sa base, du sel, des dattes, on y demande la guérison d’un malade, la venue d’un enfant, l’accomplissement de bien d’autres souhaits.

“C’est ainsi que l’ombre du saint homme au bâton plane toujours sur ces figuiers qui sont respectés de tous les musulmans et qu’ils appellent :

Arbres de la bonté !”

ŒIL POUR ŒIL



ICI SE PASSAIT, voici de nombreuses années, dans un petit village de kabylie, dans le département de Constantine.

Cette histoire me fut contée par un vieux gardeur de troupeaux, un soir, au clair de lune, ce clair de lune si merveilleux dans ce pays, qui saisit l'âme tout entière, dans un site éblouissant, avec ses petites maisons revêtues de chaux vive, ses grands arbres qui se dessinent dans l'immense étendue du ciel en ombres chinoises, où l'odeur des jasmins et des fleurs sauvages se mêle à l'âpre fumée du bois brûlé pour ces foyers en plein air, sur lesquels sont cuites les galettes de semoule, le couscous traditionnel ou la *chorba* (mélange appétissant de viande de mouton et de légumes).

Un bruit d'ailes se fit entendre et une énorme chauve-souris vint tournoyer au-dessus de nos têtes.

— Vois, ô femme ! me dit alors l'homme, c'est l'âme d'un insoumis qui vole depuis des siècles sans pouvoir trouver le repos ; je vais te conter son histoire !

“Il y a bien longtemps, vivait dans ce village un saint homme qui faisait le bien, guérissant les malades, assistant les mourants, tout de bonté et de droiture.

“Mais son esprit, parfois partait bien loin, vers le paradis de Mohamed le prophète ; alors, il prenait son bâton et partait sur la route, vivant de la charité publique.

“Or un jour, il se présenta devant la porte d'un domaine habité par un riche Kabyle et demanda un morceau de pain.

“Mais cet homme avait le cœur bien dur !

Il rentrait à l’instant d’une de ses tournées dans les champs ensemencés et était très irrité, ayant trouvé ses laboureurs se reposant à l’ombre fraîche des figuiers, car le soleil était torride, mais comme c’était un méchant maître, il s’était mis fort en colère et avait promis de les punir, c’est-à-dire de leur ôter une partie de leur paye ; or, comme ils ne gagnaient pas beaucoup d’argent, ils vivaient déjà dans une grande misère.

“Les pauvres malheureux avaient repris leur travail sans murmure.

“Donc, muni de sa cravache, il arrivait devant le portail quand le pauvre fou lui demanda un peu de pain.

“*Balek !* (va-t’en) s’écria le mauvais homme, ou je lâche mes chiens après toi !

“— J’ai faim, répéta doucement le saint en lui touchant le bras de sa main brune.

Le riche Kabyle recula et d’une voix dure lui dit, tout en levant sa cravache dont il lui cingla la joue gauche :

“— Tu oses, serpent, porter la main sur moi, sale chien !

“Une trace sanguinolente apparut sur le visage du saint homme qui, tout à coup se redressa et apparut aux yeux stupéfaits du mauvais Kabyle comme l’ange de la colère !

“Ses nobles traits brillèrent de lumière céleste et il sembla grandir !

“Sa voix pleine de courroux tonna ces paroles :

“— Étranger, tu périras dans les affres de l’enfer. Et, montrant sa joue gauche il continua :

“Un mal te rongera jusqu’à ce que tu périsses dans les plus atroces souffrances, si tu ne te repens pas immédiatement, et ton âme cherchera éternellement son paradis.

“Et tout à coup, retombant dans son inconscience, il partit, appuyé sur son bâton, et disparut au bout du chemin.

“Le méchant homme rentra chez lui en haussant les épaules.

“Le soir même, il ressentait des douleurs terribles à sa joue gauche et, jour après jour, tel que l’avait souhaité le saint, le feu de l’enfer brûla cette joue jusqu’à ce que son visage ne fût plus qu’une plaie.

“Il alla voir les plus grands *toubibs* (docteurs), mais tous furent impuissants à combattre ce mal inexorable.

“Au lieu de devenir pieux et bon, il fit régner la terreur.

“Ses domestiques le quittèrent un à un ; sa femme et ses enfants partirent aussi, car il les aurait tués dans ses crises de rage.

“Il mourut seul et misérable dans sa belle et si grande maison, et c’est son âme qui vient voleter dans ce village, à la recherche du saint homme qui, seul, pourra lui rendre la paix.”



LÉGENDE DU PALMIER



AIS-TU ô femme, me dit Rabah, notre guide, originaire de *Ouargla* (ville du sud), qui nous faisait visiter une palmeraie, que le palmier est né de l'homme !

Étonnée, je lui demandai de quelle façon !

Aussitôt, ce grand conteur me dit cette légende quel tous les habitants de ces contrées connaissent bien et qu'ils se transmettent de père en fils :

— Quand Dieu chassa de son paradis le couple Adam et Ève, il les envoya en punition sur la terre.

“Mais l'homme, étant descendu en compagnie de la femme, éleva une prière vers le très grand *Allah ill' Allah* (Dieu est Dieu), afin qu'il leur envoie de quoi manger.

“Alors Dieu, s'adressant à l'homme, lui dit :

“— Coupe donc tes ongles et tes cheveux, ainsi que ceux de ta femme, et enterre-les profondément !

“Ce que fit Adam.

“Aussitôt, un arbre poussa, lançant ses branches très haut dans le ciel.

“Il avait un tronc aussi rugueux que des pointes d'ongles et des feuilles très minces et très longues, de la longueur des cheveux d'Ève.

“Mais le *chitane* (démon), qui déjà leur avait fait beaucoup de mal, puisque tous deux avaient été chassés du Paradis pour l'avoir écouté, pleura des larmes de rage en voletant au-dessus de cet arbre qui leur donnait de bonnes dattes dont ils faisaient leur nourriture quotidienne.

“Et chaque larme tomba sur chaque feuille, s’arrêtant à l’extrémité de celle-ci et forma un piquant très cruel tout au bout.

“Ici, continua Rabah, le palmier est considéré comme un être humain, il est entouré de beaucoup de soins, car ses fruits sont si doux et emplis de miel que c’est un peu comme le pain du ciel que nous envoie notre maître à tous, le grand Allah !”



LA RANCUNE DU MULET



ES MUSULMANS sont très superstitieux !

En vérité, il s'agit de survivances pré-islamiques païennes.

Ils ne passeront pas sous une échelle car le malheur tombera sur leur tête ; ils croisent l'index et le majeur en forme de corne s'ils voient passer un bossu ; ils présenteront au passant qui leur aura jeté, soi-disant, *le mauvais œil*, leur main en pointant les cinq doigts vers le visage de celui-ci en criant :

— *Kham'sa fel aïn ek* (cinq doigts dans tes yeux) !

Ils tueront une poule noire, car le noir écarte la malchance !

Ils auront, pendus derrière leur porte, sept épis de blé qui donneront l'abondance, ou pendent des amulettes au cou de l'enfant nouveau-né ou bien encore, cracheront trois fois à terre avant d'entrer dans leur demeure et ceci afin de chasser les *djnoun*s (génies) et se livreront à beaucoup d'autres manifestations !

Un jour que j'avais demandé à Rabah, notre brave guide, pourquoi les musulmans ne mangeaient pas de porc, il me dit d'un ton grave en baissant les yeux :

— Allah dit qu'une partie du porc est impure, sans nous indiquer laquelle, aussi préférons-nous nous abstenir d'y goûter de crainte de manger la partie défendue par le Coran ; et il parut gêné par ma question.

“Je préfère, continua-t-il, te conter l'histoire du mulet et de son maître.

— Très bien, mon brave Rahah, répondis-je, je t'écoute !

— Donc, voici l'histoire :

“Un homme possédait un mulet, qu’il faisait travailler très dur.

“La pauvre bête était fort malheureuse, car son maître était méchant pour elle, la piquant cruellement dans les blessures provoquées par le bât, pour la faire avancer plus vite, lui donnant très peu d’avoine, aussi était-elle bien maigre.

“Dans l’écurie, se trouvait aussi un cheval qui, comme le pauvre mulet, souffrait des mêmes sévices.

“— Pourquoi, disait-il, sommes-nous si maltraités, alors que tant de nos congénères sont bien nourris et bien gras ? Pourtant nous travaillons beaucoup !

“— Un jour, répondait le mulet, j’aurai ma revanche et je lui casserai la mâchoire d’un coup de sabot.

“Mais le maître était méfiant, et un beau jour, il le vendit à un de ses voisins, car il prenait peur quand il s’approchait de l’animal qui faisait entendre un braiment de colère, se disant qu’il était vicieux et méchant, ce qui n’était pas vrai ; et, comme le voisin était un brave homme, il eut bientôt fait devenir le mulet bien gras ; alors le poil de l’animal brilla et il fut heureux comme un roi.

“Son maître le menait au marché, qui avait lieu le jeudi, chargé de paniers qu’il transportait avec bonne humeur, car jamais plus on ne le frappait.

“Là, l’homme déchargeait sa marchandise et attachait le mulet sous un arbre pour qu’il soit à la fraîcheur, avec un bon picotin d’avoine et un seau d’eau, la plus froide qui fût à sa portée.

“Quel brave homme et comme l’animal était fier de le servir !

“Mâchonnant, le bon mulet regardait la foule qui circulait.

“On dit que les mulets sont bêtes, détrompe-toi, ô femme ! Ils sont, au contraire, très intelligents et savent ce qu’ils veulent, mais ils ont, hélas ! un gros défaut : ils sont très entêtés.

“Ils sont tellement têtus que parfois, ils s’arrêtent au milieu du chemin et restent là, plantés pendant des heures sans bouger, même un cil.

“On a beau les frapper, leur parler doucement, rien n’y fait et, tout à coup, quand on s’y attend le moins, les voilà qui filent, filent si vite que l’on a peine à les suivre.

“Donc le mulet mâchonnait son avoine et faisait entendre, de temps à autre, un braiment qui saluait le passage d’un de ses semblables.

“Le marché était très pittoresque : de grandes toiles de tentes, étendues en formant un toit, soutenues par des pieux fichés en terre, préservaient du grand soleil et, là-dessous, les marchands vantaient d’une voix gutturale leur marchandise.

“*Cachabias* (vêtements de laine, sans manches, à rayures grises), beaux burnous tissés à la main, *gandourahs* de belle toile très fine,

babouches de cuir jaune, rouge, brodées d'or d'un ravissant effet, etc.

“Ou encore, un cordonnier installé en plein vent, mettant de grosses pièces de cuir aux chaussures faites avec de la peau de mouton tannée et séchée, qui répandaient une odeur nauséabonde, ou les merveilleux tapis tissés sous les tentes du désert par les femmes de nomades et jetant une note de couleurs vives ; ou bien tous ces marchands de légumes, qui débitaient leurs apports, le marchand *d'agua limon* (limonade, terme espagnol assez usité au Maghreb), les marchands de beignets arabes au plateau dégouttant d'huile, des chapelets de piments piquants, pendant à leur cou, des ambulants criant en tendant à bout de bras des colliers faits de fleurs de jasmin au parfum tenace et qui lançaient leur cri empli d'humour à la face des passants : “*Zaoudjah*” (pour le mariage), en leur glissant presque de force ces guirlandes odorantes.

“Soudain, le mulot vit quelque chose qui parut le mettre en fureur ! Mais quoi ?

“Tout simplement, son ancien maître, qu'il n'avait pas revu depuis plus de deux ans, conduisant son vieil ami le cheval, encore plus maigre, encore plus souffrant, encore plus vieux, trébuchant sous le poids des sacs empilés sur son pauvre dos saignant.

“Le méchant homme passa près de son ancien mulot et reconnut son voisin qui, son travail terminé (il avait bien vendu sa marchandise et était satisfait), se dirigeait vers l'endroit où se trouvait la bête.

— Eh ! bonjour voisin, s'écria-t-il, mais c'est mon ancien mulot que j'ai tant de peine à reconnaître. Tu le nourris trop, ô voisin ! Tu as tort, car moins on nourrit les bêtes de somme, plus elles peuvent porter de poids, vois mon cheval. Et il ricana, en piquant de son bâton pointu, la panse grasse et rebondie du mulot.

“Il continua en lui enfonçant dans la croupe toujours son bâton au bout duquel un clou était enfoncé, le mulot ne broncha pas !

“Il s'approcha de l'animal et voulut prendre entre ses deux doigts, comme des pinces, son museau fragile, mais, se tournant brusquement, le mulot lui envoya une ruade avec les fers garnissant ses deux pattes arrière, en plein dans le visage qu'il lui écrasa, le tuant sur le coup.

“Il s'était vengé en une seconde de ce qu'il avait enduré et sa rancune avait duré plus de deux ans.

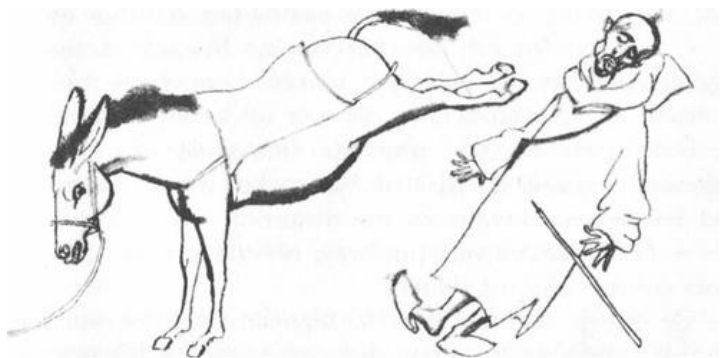
“Le maître du mulot, homme sage, eut le mot de la fin car, devant la foule qui s'était attroupée, commentant l'événement, il murmura :

— Celui, qui martyrise les animaux périt malheureux ! Inch Allah !

“Ce fut toute l'oraison funèbre du méchant homme ; le pauvre cheval fut recueilli par le bon maître du mulot qui retrouva, joyeux, son ancien compagnon de misère.

“Il devint, à son tour, un bon et courageux cheval, mangeant à sa

faim, et reconnaissant envers ce brave patron auquel il rendit de grands services.”



LA LÉGENDE DE LA COLOMBE



NOUS ÉTIONS partis, mon guide Rabah et moi, visiter des vestiges romains, dont il savait si bien conter l'histoire, de façon imagée.

Arrivés près d'un ancien temple dont à peine quelques pierres apparaissaient encore, une belle colombe vint tout à coup voleter autour de nous. Elle ne paraissait pas du tout sauvage et se percha sur l'épaule de mon guide, picotant, de son bec pointu, son visage tanné, comme si elle avait voulu y déposer un baiser affectueux.

Rabah caressa son plumage immaculé et, sortant quelques grains de maïs de sa poche, il prit ma main et les déposa dedans en me disant :

— Ô femme, étends ton bras, ne crains rien, tu verras comme elle est douce.

Ce que je fis. Aussitôt, la blanche colombe vint se poser, confiante, sur mon poignet et picora les grains, jusqu'au dernier, puis, pour me remercier, elle lança un "tourlourou" et s'envola dans le ciel.

Bientôt, elle ne fut plus qu'un tout petit point blanc et disparut à notre vue.

Le vieux guide la suivait des yeux et quelques larmes brillaient dans son regard.

— Il y a longtemps qu'elle n'était venue me dit-il. Ô femme ! Sais-tu son histoire ?

Je secouai la tête en signe d'ignorance !

Alors, de cette voix chantante qu'ont les conteurs arabes, il commença. (Le musulman ne commence jamais une histoire sans dire :

— Louange à Dieu qui nous a créés !)

“Tu vois, poursuivait-il en me les montrant du doigt, ces bois, ces masses fraîches de verdure, ces oliviers argentés, ces orangers sur lesquels brillent les fruits d’or, ces mûriers qui désaltèrent les oiseaux, cette végétation qui est source de vie, avec cette eau qui nous est envoyée des entrailles de la terre, mystérieuse et limpide comme les yeux des enfants !

“Là était une tribu de Berbères, farouches et sauvages.

“Ils vivaient du produit de leurs récoltes et des fruits de leurs jardins, élevant des volailles dont ils mangeaient les œufs.

“Personne n’avait jamais pu approcher de leur domaine.

“Les hommes, des guerriers aux longs visages maigres et fiers, brûlés par cette vie au grand air, avaient des petits chevaux arabes fougueux, qui filaient comme le vent et dont les selles, faites de cuir rouge sur lequel les femmes avaient brodé des arabesques d’or, brillaient de mille feux.

“Leurs fusils tonnaient quand ils descendaient, debout sur leurs bêtes (ayant abandonné les rênes pour cette fantasia qu’ils aimaient, à l’occasion d’un baptême ou d’un mariage) et l’odeur de la poudre grisant ces grands diables, ils lançaient leurs armes en l’air, les rattrapant et les déchargeant !

“Que de fois ai-je assisté à ces fêtes, où l’odeur de la poudre rend parfois ces hommes presque fous !

“Les femmes, vêtues de robes flottantes serrées à la taille par une ceinture d’argent ou de cuir, selon qu’elles sont riches ou pauvres, portent, pendue à un cordon noir passé autour de leur cou, une large *main de Fatma* (main qui protège contre les jeteurs de sort) ou des colliers faits de pièces d’or ou d’argent.

“Elles vont toujours pieds nus, rudes travailleuses, piochant les *djenans* (jardins), faisant la *kes’ra* (galette), tissant la laine des toisons pour en confectionner de chauds burnous ; levée tôt, couchée la dernière, la femme est considérée dans ces régions du Sud un peu comme une bête de somme, marchant derrière son seigneur et maître qui, lui, se prélassait sur sa monture !

“Donc, je reprends mon récit, dans cette tribu vivait une femme dont le mari était mort depuis longtemps déjà.

“Elle gouvernait cette tribu sagement, avec énergie et bonté, faisant régner le bonheur et la prospérité dans ce coin paradisiaque.

“Plusieurs fois, des tribus ennemies avaient essayé de pénétrer dans cette belle oasis de paix, mais, chaque fois, elles avaient été repoussées.

“La sage Leïla, c’est ainsi qu’elle se nommait, avait une fille, une ravissante enfant de seize ans, au corps souple comme une gazelle, à

la bouche si rouge que l'on aurait dit un grain de grenade et au regard doux comme celui de la biche, dans lequel des paillettes d'or brillaient d'un éclat merveilleux.

“Combien de seigneurs tout-puissants, ayant entendu louer sa beauté et sa gentillesse, avaient rêvé d'en faire leur épouse bien-aimée, mais jamais Malika au cœur pur n'avait voulu !

“Elle préférait rester auprès de sa chère mère qu'elle adorait.

“Que de présents somptueux furent envoyés, retournés aussitôt avec un refus fleuri, afin de ne pas choquer leurs voisins.

“Parmi eux, un seigneur tout-puissant, qui faisait régner la terreur sur son petit peuple, avait décidé coûte que coûte d'épouser la belle jeune fille. Il ne regarderait pas aux moyens à employer.

“Grande fut sa colère quand ses émissaires lui rapportèrent les coffres contenant les merveilleux bijoux finement ciselés, pierres précieuses d'une richesse fabuleuse, les étoffes splendides, en lui faisant part du refus de la sage Leïla.

“Il résolut alors de se venger cruellement. Il réunit son conseil et décida de tenter l'assaut de la tribu !

“Un brave homme vint prévenir la maîtresse de ce qui se tramait, aussi put-elle organiser la défense et prendre ses dispositions si le siège s'annonçait long !

“Elle fit construire des fossés très profonds, qui entourèrent son village, et furent remplis d'eau au moyen de sources dont elle fit détourner les cours et attendit, de pied ferme, l'assaut de son ennemi.

“Celui-ci fit dresser les tentes non loin et commença le siège.

“Cela dura des mois et des mois ; le seigneur tenait bon, mais chez Leïla, les provisions s'épuisaient et la faim n'allait pas tarder à se faire sentir.

“Les ennemis comblaient peu à peu les fossés profonds et l'eau se tarissait car les sources n'avaient presque plus de débit !

“Que faire ? Se soumettre à ce méchant homme ?

“Jamais Leïla n'aurait accepté de livrer sa fille à ce maudit !

“Mais les visages devenaient de plus en plus maigres et la famine commençait !

“Déjà les enfants mouraient ainsi que les vieillards !

“La jeune Malika alla se jeter aux pieds de sa mère en pleurant :

“— Ô mère respectée, laisse-moi aller rejoindre ce seigneur ! Vois ! Ton peuple a faim et meurt peu à peu, et bientôt les corbeaux viendront nombreux, tourner au-dessus de notre tribu !

“La mère releva sa fille, prunelle de ses yeux, et lui dit d'un ton solennel :

“— Nous mourrons tous, mais tu n'iras pas servir d'esclave à notre ennemi, j'ai dit ! Va ! acheva-t-elle en la poussant vers la porte, j'ai à parler à mes conseillers !

“Malika sortit et alla dans le jardin qui se mourait faute d’eau.

“Elle pleura sur ses lis blancs et ses roses rouges qu’elle aimait tant et qui s’effeuillaient tristement, laissant tomber leurs pétales un à un ainsi que des larmes, leurs tiges nues se courbant sous le vent léger.

“Elle alla ouvrir la cage afin que ses oiseaux chéris puissent vivre et les suivit des yeux longtemps après leur envol.

“Ses suivantes vinrent se jeter à ses genoux :

— Ô pure gazelle, sauve-nous, nous t’en prions ! Et l’une ajouta : “Mon enfant vient de mourir”. “Ma mère agonise”, dit l’autre, et chacune de pleurer, de se lamenter et de se rouler à terre, égratignant leurs joues en signe de désespoir.

“Malika avait le cœur brisé ! Elle réfléchit pendant un moment et, attirant dans un coin l’une de ses servantes, la plus fidèle, elle lui dit :

— Va chercher mon haïk et mes babouches”, ce que fit la servante, puis, après avoir revêtu son voile, Malika se dirigea tout au fond du jardin, vers une petite grotte cachée par des feuillages épais qu’elle écarta. Elle pénétra dans un espèce de souterrain naturel qu’elle avait découvert voici de nombreuses années et était seule à connaître, qui aboutissait dans la campagne, au-delà des fossés, presque au pied des tentes de l’ennemi.

“Elle longea celui-ci pendant une demi-heure ; il était éclairé par des ouvertures faites dans les rochers.

“Tout à coup, un garde aperçut ce blanc fantôme et se précipita vers lui.

— Conduis-moi à ton maître, je te prie, je suis Malika, la fille de Leila, la maîtresse de la tribu que vous assiégez !

“L’homme la conduisit avec tous les égards auprès du seigneur qui reposait sous sa tente.

“Il sursauta à la vue de la jeune fille et un sourire cruel vint se dessiner au coin de sa bouche quand le garde lui dit qui elle était :

— Enfin, s’écria-t-il, perle de mes yeux, tu es devenue raisonnable ! Très bien, nous allons immédiatement célébrer nos noces. Et, frappant dans ses mains, il donna les ordres nécessaires pour les préparatifs.

“Le camp bourdonna bientôt et tout le monde se mit en branle.

“La pauvre Malika fut menée sous une tente où les femmes s’occupèrent d’elle.

“La baignant dans la source, puis lui enduisant de *henné* (teinture rouge produite par un arbuste) l’intérieur des mains, le dessous des pieds, afin de les purifier, parfumant ses longs cheveux soyeux partagés en deux nattes somptueuses dans lesquelles des perles d’un orient très pur formèrent une guirlande miroitante, puis la revêtant de quatre robes superposées, plus belles les unes que les autres, en fine soie ou dentelle pour celles du dessous, en brocart d’or pour celle de

parade ; un long voile vint ensuite entourer sa tête, cachant son visage que l'on devinait sous la fine mousseline d'un blanc immaculé, ne laissant paraître que les yeux, fardés de *khôl* (substance noirâtre dont les orientaux frottent leurs paupières et leurs sourcils) d'un effet saisissant.

“Les longues manches, très larges, couvraient ses bras de flots de dentelle d'une finesse extrême et d'un prix fabuleux, sous lesquelles des bijoux scintillaient : diamants d'une eau très pure, rubis, émeraudes, etc.

“Pauvre Malika ! Elle si simple et si mignonne ! Il lui semblait étouffer sous ces oripeaux. On l'avait transformée en poupée de parade !

“Les femmes la laissèrent seule un moment. Alors, se jetant à genoux, elle lança vers son Dieu, un appel désespéré :

“— Louange a Dieu seul ! Toi qui es si bon et plein de sagesse, sauve-moi de cet homme si cruel et tourbe et sauve ma tribu !

“Que les Djnouns emportent l'âme de ce seigneur si méchant !”

“Elle se releva à un bruit de pas et le seigneur entra.

“Il regarda Malika avec des yeux émerveillés. Qu'elle était belle ! Ah ! Il allait bien se venger de son dédain !

“Il tendit la main pour saisir le bras de la jeune fille quand celle-ci poussa un cri terrible :

*“Allah ill' Allah
Mohamed rassoul' Allah”*

“Et aussitôt, le miracle s'accomplit :

“La pure Malika se changea tout à coup en une colombe blanche, qui s'envola à tire-d'aile vers la tribu assiégée.

“Le seigneur et son camp disparurent soudain, engloutis en un instant par un terrible tremblement de terre qui toucha seulement cet endroit, et un moment après cette forte secousse, on vit des serpents ramper partout, se faufilant et disparaissant dans les broussailles, c'étaient les âmes de tous les assiégeants.

“Vois-tu, ô femme, tous ces reptiles qui tordent leurs anneaux, ce sont des humains changés par Dieu tout-puissant en abjects rampants, pour leur méchanceté, leurs crimes et leur avarice ; ils errent par le monde, à la recherche d'une âme pure qui s'appelle Malika et qui, seule, a le pouvoir de leur redonner leur forme première.

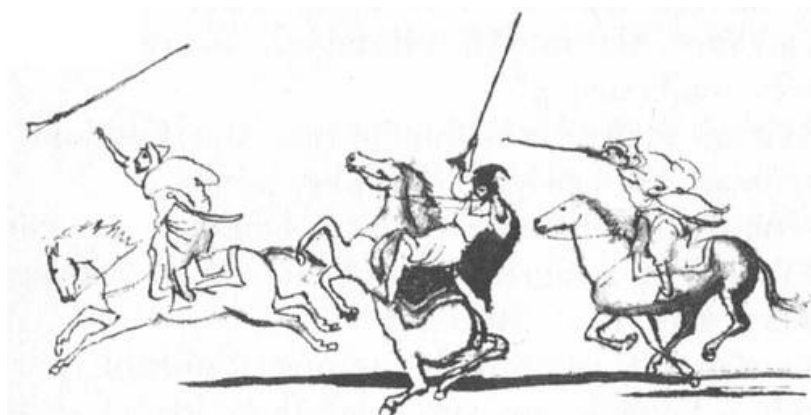
“Et, vois-tu, poursuit Rabah, en montrant à nouveau du doigt cette lointaine oasis de fraîcheur, là-bas, personne ne peut pénétrer, car des fossés profonds et surnois empêchent les humains d'entrer sous ces grands arbres ; il y règne une atmosphère de mystère, elle n'est accessible qu'aux pigeons, qui sont les âmes de tous les habitants, et

malheur à qui s'aventure dans ces parages ; il disparaît à jamais. La blanche colombe règne sur ces oiseaux, dont elle est la princesse !

“Tous les Berbères te conteront cette histoire.

“Je me suis fait une amie de cette colombe si douce et si belle, parce que, un jour qu'elle était blessée à l'aile, je l'ai soignée avec amour, et depuis, elle vient me remercier à sa façon, c'est-à-dire en déposant sur ma joue, un baiser léger.”

Je remerciai mon brave Rabah et repartis songeuse, pensant aux merveilleuses légendes de ce Maghreb si mystérieux.



LÉGENDE DE LA CHÈVRE AUX CORNES D'OR



E JEUNE Ali, petit berger très gentil, que je venais souvent voir dans ses pâturages à l'herbe si grasse, me dit un jour une histoire qu'il tenait d'un vieux parent et qui, d'après lui était arrivée à un ancêtre très lointain. Je vous la dis avec ce qu'elle contient de nostalgique et d'irréel, à la façon enfantine de mon brave petit ami.

Il commença tout de suite à me la conter.

Son ancêtre, nommé Ali comme lui, encore tout jeune, était très malheureux !

Il avait un maître très dur, le méchant Kaddour, qui lui attribuait les besognes les plus pénibles.

Mal nourri, toujours vêtu de haillons, le pauvre enfant était bien maigre, et pourtant, il était courageux, travaillant avec tout son cœur.

Chaque matin, par tous les temps, il partait, portant suspendu à l'épaule un vieux sac dans lequel se trouvait son maigre déjeuner, fait d'un petit morceau de galette très sèche et d'un petit morceau de beurre un peu rance, enfermé dans une vieille boîte trouvée on ne sait où !

À la main, il tenait un bâton qui lui servait à rassembler son troupeau qu'il menait paître dans les montagnes. Les bêtes l'aimaient beaucoup et il le leur rendait bien.

Ses parents étaient morts et il avait été recueilli par un cousin, le fameux Kaddour, qui ne l'aimait pas mais y trouvait son intérêt, car le

pauvre petit lui rendait de grands services.

Un petit chien le suivait partout et le secondait de son mieux ; il avait pour tâche de ramener les bêtes égarées et s'en acquittait fort bien !

Or un matin, il était parti très tôt en compagnie de son troupeau.

Il cheminait à travers la campagne quand il entendit, en passant près d'un épais fourré, un bêlement plaintif. Intrigué, il s'approcha, écarta les branchages et aperçut, avec stupeur, une ravissante petite chèvre blanche !

Couchée sur le côté, elle paraissait souffrir, essayant de se soulever et retombant chaque fois.

Ému, le petit Ali s'agenouilla près de la bête, qui n'avait pas du tout l'air effrayé et passa doucement la main sur son pelage doux comme de la soie.

Ses cornes semblaient d'or, ainsi que ses sabots, tant ils brillaient !

Elle portait, autour de son cou, un collier fait de grosses perles irisées, et terminé par un fermoir d'or.

Le jeune garçon prit dans ses bras la chèvre qui ne pesait pas lourd, et l'emmena auprès de la source, laquelle formait un joli ruisseau où les libellules et les papillons venaient butiner les fleurs croissant sur la rive.

Il étala son vieux burnous d'une main, tout en maintenant contre lui la mignonne chèvre, qui se laissait faire, et, délicatement, il l'étendit dessus.

Le troupeau semblait comprendre ; il s'était rassemblé non loin de là et, surveillé par le bon chien, broutait l'herbe tendre en attendant que son maître veuille bien reprendre sa route !

Celui-ci tira de son sac le morceau de galette et le tendit à la bête après l'avoir fait tremper un instant dans l'eau limpide afin de le ramollir, car il était bien dur.

Elle le mangea de fort bon appétit et jusqu'à la dernière miette. Puis, il tâta l'une après l'autre les pattes très fines de l'animal et vit que la gauche arrière était brisée.

La chèvre aux cornes d'or le laissait faire et ses yeux brillaient comme des étoiles.

Ali prit la petite boîte dans son sac, qui contenait la parcelle de beurre destinée à son déjeuner, saisit son couteau, coupa quelques roseaux et les tailla pour en faire des attelles ; puis, avec un peu de ce beurre, il se mit en devoir de frictionner délicatement la patte de la petite chèvre.

Ensuite, déchirant une bande au bas de sa gandourah, il se mit en devoir, après l'avoir légèrement humectée, d'en envelopper le membre qu'il entoura tout d'abord des petits roseaux qu'il avait coupés.

Mettant un baiser sur le fin museau de la jolie bête, il se leva afin de

repartir vers les lieux du pâturage, comptant emmener l'animal dans ses bras.

Il rassembla son troupeau et se retourna pour la soulever, mais quelle ne fut pas sa stupeur ! Il vit la chèvre aux cornes d'or debout sur ses quatre pattes, son pansement avait disparu et, à la place du fourré de cactus, un magnifique parterre de fleurs embaumait l'atmosphère.

Ali était trop ahuri pour réagir et soudain eut très peur quand la chèvre parla ainsi qu'un être humain :

— Ne crains rien, petit Ali, je te remercie pour tes bons soins, tu es un brave enfant et je vois que tu aimes les animaux, aussi ai-je pris cette forme afin de te mettre à l'épreuve.

“Je suis un esprit bienfaisant et je veille sur toi depuis ta naissance, mais je vais reprendre ma forme humaine, ne crains rien surtout !

Ce disant, la chèvre disparut pour faire place à une dame ravissante, vêtue de longs voiles d'un bleu azur qui la couvraient entièrement ; de beaux cheveux dorés tombaient sur ses épaules, mais Ali vit que les deux petites cornes, elles, pointaient toujours de chaque côté de sa tête, et que le collier entourait encore son cou.

— Je m'appelle Malika et suis la protectrice des enfants, aussi, je veux te venir en aide ; demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorderai.

Ali, embarrassé, ne savait que dire, car il était encore bien jeune !



Je m'appelle Malika, la protectrice des enfants.

La dame le voyant hésiter, porta une main à sa tête, retira les deux cornes d'or qui l'ornaient et en tendit une au garçon en disant :

— Tous les souhaits que tu formuleras seront exaucés, à condition que ce ne soient que de bons souhaits ; cette corne n'obéira qu'à toi et malheur à celui qui te la prendrait ! Bonne chance petit Ali ! Puis elle disparut tout à coup aux yeux de l'enfant.

Celui-ci se frotta les yeux, car il croyait être le jouet d'un songe, mais non ! Il tenait bien dans sa main la jolie corne, qui luisait au soleil ; il la regarda pendant un moment et, voulant tout de suite essayer son pouvoir, murmura ces mots :

— Ô corne d'or, que j'ai faim ! Que j'aimerais déjeuner !

Il avait à peine terminé son souhait qu'une table surgit de terre, sur laquelle des quantités d'aliments appétissants étaient disposés ; une chaise vint ensuite se placer derrière Ali, qui n'eut plus qu'à s'asseoir et déguster toutes ces bonnes choses qu'il n'avait jamais encore goûtées.

Il mangea de tout, car le pauvre enfant n'avait jamais été à pareille fête ! Que c'était bon !

Il fit partager son repas à son brave chien qui se lécha les babines, lui aussi.

Après avoir bien déjeuné, repu, il se leva et aussitôt, tout disparut. Le froid commençait à se faire sentir et Ali frissonnait car il n'avait que des guenilles sur lui.

Enhardi par ce premier succès, il demanda, tout en serrant la corne d'or dans sa main :

— Que je voudrais un burnous bien chaud et de bonnes babouches !

Aussitôt, il sentit sur ses épaules un superbe vêtement d'une blancheur éclatante, tissé de la plus fine laine et très chaud, et ses pieds furent recouverts de magnifiques babouches de cuir rouge, brodées d'or.

Avec quel ravissement Ali touchait ces belles choses ! Il n'avait jamais rien vu d'aussi confortable ! Comme il était heureux !

Mais tout à coup, il pensa à ce que dirait son maître !

Bah ! on verrait bien ! Pour l'instant il était si bien qu'il ne voulait penser à rien.

Dans son cœur, il remercia la gentille Malika et sentit comme un souffle, un léger baiser, sur son front.

La belle dame lui ayant recommandé de ne parler à personne des dons de la corne, il la cacha donc dans sa djellaba, puis rassembla son troupeau.

Il dirait à son maître qu'il était rentré un peu plus tôt car les bêtes tremblaient de froid ; c'était un tout petit mensonge mais pas grave !

Suivi de son chien fidèle, il prit le chemin du retour, faisant des

grâces aux gentilles brebis qui paraissaient l'admirer, s'arrêtant pour le regarder et pousser des bê... bê... afin de lui prouver leur admiration.

Arrivé devant la bergerie, il ouvrit la porte, fit entrer le troupeau au complet, arrangea avec une fourche la litière, changea celle-ci, gardant l'autre précieusement de côté, car elle servirait à fumer la terre, tout cela, non sans avoir auparavant pris la précaution d'ôter son beau burnous et ses superbes babouches qu'il alla cacher sous le grabat lui servant de couche.

C'était dans une espèce de vieille cabane faite de planches mal jointes, au travers desquelles la bise de l'hiver glaçait le pauvre petit, et sur cette cabane était posé un toit de chaume.

Ali avait très sommeil car toutes ces émotions et le copieux repas qu'il avait pris l'avaient fatigué. Il s'étendit donc sur son matelas fait de feuilles de maïs séchées qui craquaient et s'endormit aussitôt.

Le lendemain matin, après une bonne nuit, il se réveilla frais et dispos, sortit dans la cour, allant à la fontaine se laver le visage et les mains, puis se dirigea vers la demeure de son maître.

Il souleva le heurtoir accroché sur la porte.

Une voix gutturale cria :

— *Hal el bab* (ouvre la porte).

Il ouvrit et vint s'agenouiller devant son maître qui, levé tôt, était déjà assis, jambes repliées, sur un épais tapis, en train de déguster un bon café.

— Je viens prendre tes ordres, ô mon maître ! dit Ali d'un ton humble.

Le méchant Kaddour lui demanda comment il se faisait qu'il ne soit pas venu demander son dîner la veille au soir. Hélas ! sans plus réfléchir, en enfant qu'il était, le jeune garçon répondit très vite :

— Je n'avais pas faim car j'avais l'estomac garni !

L'homme se leva d'un bond et prit Ali par l'oreille :

— Par Allah ! qu'as-tu donc mangé et où l'as-tu volé ?

— Je n'ai rien volé ! se défendit alors le pauvre enfant !

— Alors, comment as-tu pu être rassasié, puisque tu n'avais emporté qu'un morceau de galette et un brin de beurre ?

Ali ne répondit pas, car il n'aimait pas mentir !

— Allons ! réponds ! cria la brute en le secouant !

— Ne me fais pas mal, ô mon maître !

Celui-ci serra plus fort dans sa main le bras si maigre de l'enfant.

— Viens ! Je veux fouiller ta cabane afin de découvrir tes larcins, dit-il en l'entraînant de force.

Ali ne pouvait se dégager et pensait avec angoisse aux objets qu'il avait cachés sous son grabat !

Ils entrèrent tous deux dans la cabane et Kaddour, sans lâcher le pauvre enfant, se mit à fureter de-ci de-là. Il eut tôt fait de trouver le

beau burnous et les jolies babouches.

— Tu es un voleur, je vais t'emmener chez le cadi, qui t'enfermera en prison... Il s'interrompit car, en défaisant le burnous, la corne d'or tomba sur le sol, à ses pieds.

Il se baissa, la ramassa et, la tournant en tous sens, interrogea d'une voix terrible qui fit frémir Ali :

— Qu'est-ce que cela ? Où l'as-tu pris ?

L'enfant épouvanté ne soufflait mot.

Alors, le méchant Kaddour prit le bâton du petit garçon posé contre le mur de la cabane et se mit en devoir de rosser le garçon.

— Grâce, grâce, ô mon maître ! gémit celui-ci. Je te dirai tout, mais cesse de me battre ainsi car tu vas me tuer !

Alors, Ali, le cœur brisé, fut obligé de conter son aventure, sans toutefois dire ce que lui avait spécifié la bonne Malika, c'est-à-dire que lui seul pouvait utiliser le talisman.

— Montre-moi donc comment fonctionne cette corne, dit alors la brute, d'un ton de convoitise !

Ali, serrant son talisman dans la main, murmura d'une toute petite voix :

— Que veux-tu que je demande ? ô mon maître.

— Je veux un palais merveilleux, tiens, à la place de ta cabane !

Le pauvre garçon fit le souhait, et aussitôt la cabane disparut, faisant place à un magnifique château de marbre rose.

Kaddour voulut pénétrer immédiatement dans ce palais des mille et une nuits et le visita en poussant des cris d'admiration !

Le malheureux enfant était resté au-dehors, pleurant à chaudes larmes, car il était honnête et droit ; il songeait à la bonne Malika et à ce qu'elle penserait de lui qui n'avait pas tenu sa promesse !

Soudain, il entendit une voix chuchoter à son oreille :

— Ne pleure pas, mon petit Ali, tu ne pouvais faire autrement ; je suis Malika, le méchant homme sera puni comme il le mérite, ne crains rien !

— Non ! dit le petit garçon, je vous en prie, chère et bonne dame, ne le punissez pas ; je voudrais simplement le quitter pour toujours, car chez lui, je suis très malheureux ; mais il m'a nourri jusqu'à présent et malgré sa méchanceté, je lui en suis reconnaissant.

Il tenait toujours la corne en main et la dame lui dit alors :

— Laisse la corne d'or : il se punira lui-même et toi, viens avec moi !

Elle prit Ali dans ses bras et disparut dans les nuages, l'emmenant dans un pays très lointain où il retrouva ses chers parents.

Quand le méchant homme sortit de ce palais, il appela Ali à grands cris et ne trouva que le burnous et les babouches, sur lesquels reposait la corne d'or.

Il la saisit tout de suite dans sa main et voulut en user comme il

l'avait vu faire par Ali.

Mais, comme l'avait précisé la belle Malika, seule la main d'un être bon pouvait s'en servir ; aussi la corne fit-elle le contraire de ce qu'il demanda :

— Je veux un palais encore plus beau, rempli d'or !

Le souhait ne fut pas plus tôt formulé que le palais disparut et la pauvre cabane reprit sa forme, encore plus misérable qu'avant.

Fou de rage, Kaddour jeta alors la corne contre le mur de sa belle maison, qui dès qu'elle l'eut touchée, disparut avec tout ce qu'elle contenait, et alentour ce ne fut plus qu'un grand désert.

Il ne resta au mauvais homme que les babouches et le burnous, ainsi que le bâton.

— C'est ainsi, termina mon petit berger, que tu peux voir, ô femme, par les temps clairs, un personnage vêtu d'un burnous, chaussé de babouches de cuir rouge, brodées d'or, marchant sans jamais se reposer, s'appuyant sur un bâton, qui, depuis des nuits et des nuits, est à la recherche de son serviteur, le gentil petit Ali, sans jamais le retrouver.

“Et, acheva-t-il en tendant un doigt vers une cabane toute vermoulue, livrée aux serpents et aux mauvaises bêtes dans laquelle nul ne s'aventurerait car elle avait mauvaise réputation, voici la demeure de mon ancêtre Ali, le petit berger ; c'est en son honneur que mes parents m'ont donné son nom. Inch Allah !

LA NAISSANCE DU SAHARA



DANS UN village du Sud, près de Touggourt, vivait un marabout, sage, estimé et très bon.

Il pria à longueur de journée et même par les nuits de clair de lune ; on pouvait voir sa silhouette se découper dans le ciel clair obscur, égrenant son chapelet fait de grains d'ambre et méditant sur la gentillesse ou la méchanceté des hommes, en communion avec son Dieu, c'est-à-dire Allah !

Il était respecté par tous les gens du pays et beaucoup venaient lui demander conseil.

Un jour qu'il méditait, assis sur son tapis, il vit venir à lui un puissant seigneur, accompagné de son armée, qui venait le voir afin de lui demander son aide et celle de ses sujets, car, lui dit-il, il devait se battre afin de défendre leur sol, si riche et si fertile que beaucoup d'ennemis convoitaient fort !

Le sage marabout, sentant dans son âme tressaillir une fibre, promit toute son aide à ce puissant seigneur.

Il descendit de la montagne sur laquelle il vivait en ermite, au milieu des grands arbres, des fleurs, de la verdure, des sources et des chants d'oiseaux, afin d'aller demander aux habitants de cette belle oasis de paix et de fraîcheur, de ce paradis merveilleux, d'offrir leur aide au pauvre seigneur, si ennuyé.

Mais les habitants de cette contrée si douce, située en plein cœur d'une région que l'on appelle maintenant Sahara, répondirent par un refus catégorique et ils firent la sourde oreille à ses exhortations. Ils étaient si heureux ainsi, si tranquilles ! Ainsi parlèrent les habitants de

l'oasis.

Alors privé de leur aide, le puissant seigneur fut battu, ses troupes décimées et la colère du vieux marabout fut terrible.

Il partit, son bâton de pèlerin à la main, maudissant ce peuple, son peuple, qui n'avait pas voulu donner son aide au seigneur, et envoya des malédictions sur cette terre fertile qui, peu à peu, devint sèche et aride.

Les rivières se tarirent dans leurs lits, les arbres périrent d'une étrange maladie, les beaux jardins emplis de fleurs et la verdure qui faisaient de cette contrée une des plus riches du Sud dépérirent, et ne furent plus bientôt que des tas d'herbe sèche que le vent qui s'éleva tout à coup, et que l'on appelle *simoun* (vent violent et très chaud du désert), emporta bien loin.

Plus d'eau, plus d'arbres, plus de verdure, donc plus de fraîcheur !

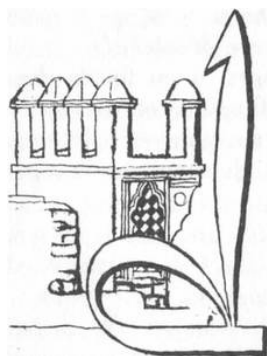
La région devint un pays désertique et nu, où quelques pousses s'accrochèrent péniblement çà et là, que les Arabes appelèrent *Sahara*.

Mais Dieu eut pitié de cette terre désolée.

Soufflant sur des pétales de roses, il en forma des oasis, où l'eau coule fraîche et limpide, où des palmiers donnent une ombre agréable aux pauvres habitants de cette contrée jadis si riche et devenue un désert.



LÉGENDE DE LA ROSE



ANS CE coin du Maghreb où tout n'est que fraîcheur, *Rabat El Fath* (le camp de la victoire), aux murs crénelés, est une vieille cité qui s'étire tout au long des grèves, paysage de verdure qui fait rêver le poète, si frais, que seul le paradis d'Allah peut s'y comparer !

— C'est ainsi que commença Mouhoub, le Marocain, quand il me conta la légende de cette ville aux remparts de feu.

“Lorsque le soleil décline et que l'horizon enveloppe cette contrée riche de légendes, aux jardins suspendus et aux terrasses si blanches que ce vert et blanc est devenu l'emblème du drapeau musulman avec ce croissant de lune accompagné de l'étoile du berger qui dit toute la poésie de ce monde islamique !

“Qui avait fait construire cette cité maghrébine ? Des bruits ont couru :

“Ce serait un grand sultan qui, charmé par ces haies vives de bougainvilliers, ces haies de géraniums aux couleurs éclatantes, et toutes ces fleurs au parfum odorant et aux tons chatoyants, par toute cette verdure et la vie mystérieuse qui s'en dégageait, lors d'une halte qu'il avait faite dans une cabane de pisé, avait voulu faire construire un magnifique palais dans la campagne.

“Et c'est ainsi, que, peu à peu, des bâtisses, des rues s'y étaient créées. Il avait appelé la nouvelle cité *Rabat el Fath*, en souvenir de la bataille gagnée avant sa halte en cet endroit superbe !

“Et, reprit Mouhoub, de tout ceci est née une légende qui se transmet de père en fils, et que l'on raconte, le soir, à la veillée, quand

les lucioles et le beau croissant de lune, accompagné de son étoile fidèle, éclairent la campagne où tout n'est que mystère !

“Car chaque coin de cette terre, ô femme ! a une légende ! Il faudrait des années pour te les conter toutes !

“Mais en voici une qui te plaira sans doute, elle se nomme : la légende de la rose !

“Vois, poursuit-il, en montrant du doigt un superbe massif de roses pourpres qui, dans le soleil couchant, semblaient avoir été trempées dans le sang !

L'illusion était si vive que j'en fus impressionnée !

J'écoutai alors la suite de son histoire !

— Ne dirait-on pas, ô femme, qu'elles sont gorgées de sang ! Eh bien, cela est !

“À chaque nouvelle lune, un djinn vient y verser un seau de sang et je vais te dire pourquoi :

“Il y a fort longtemps, vivait un vieux sultan qui avait une grande passion : celle des bêtes fauves.

“Tu hausses le sourcil, ô femme, mais certains ne collectionnent-ils pas des papillons ou autres !

“Donc, il avait un parc immense, dans lequel s'ébattaient, en liberté, des lions avec leurs lionnes, des tigres, des panthères, des singes et des girafes, enfin tout ce qu'a créé Allah sur cette terre, ou presque !

“Et, vivant à leur contact, ce sultan était devenu, comme eux, féroce et sanguinaire.

“Ses esclaves étaient battus et parfois jetés aux fauves, aussi était-il craint et détesté.

“Il avait un fils qui était tout son opposé ! Pieux, faisant le bien autour de lui, aimé de tous.

“Le prince était très malheureux d'avoir un tel père et avait souvent essayé de lui faire entendre raison. Mais l'affreux sultan était entré dans une grande colère et l'avait menacé de le faire jeter aux fauves s'il avait le malheur de se mêler de ses affaires !

“À quelque temps de là, le jeune prince prit femme. Il épousa une belle jeune fille, de noble famille.

“Mais, au bout de peu de semaines, il s'aperçut, à son grand désespoir, qu'elle prenait les habitudes de son beau-père !

“Elle devenait cruelle, pinçant ses pauvres servantes ou faisant fouetter ses esclaves jusqu'à ce que leur dos soit pointillé de sang !

“Elle se plaisait parmi les bêtes sauvages, qui l'avaient adoptée, au grand plaisir du vieux sultan, en compagnie duquel elle parcourait l'immense parc.

“Comme le jeune prince avait du chagrin ! Désespéré, il résolut d'aller voir un devin afin de lui demander conseil.

“Il partit tôt un matin, sur son beau cheval, alors que tout le palais était plongé dans le sommeil, et arriva, après un parcours assez long, au pied d’une montagne.

“Après être descendu de son cheval, il l’attacha à un tronc d’arbre et entreprit de monter vers la demeure du saint homme qui vivait dans une grotte, en ermite.

“Il était assis devant l’entrée, sur son humble tapis de prière et égrenait les trente-trois grains de son chapelet en psalmodiant des versets du Coran.

“Il regardait le jeune prince gravir la pente et son front était soucieux.

“Quand le pauvre garçon arriva devant lui, il attendit qu’il eut repris son souffle, car la côte était rude !

“— Que me veux-tu ô jeune et noble seigneur ! Est-ce pour ton père et ta femme que tu viens me voir ?

“Le jeune prince ne fut guère étonné de cette question, car il savait que l’ermite lisait dans les pensées comme dans un livre, et se contenta de hocher la tête d’une façon affirmative !

“— Je suis très malheureux, ô noble vieillard, car j’aime mon épouse ! Elle était si douce et si gentille avant ! Je ne comprends pas comment elle a pu changer ainsi en quelques mois.

“— Assieds-toi près de moi, dit le saint homme et bois une tasse de thé à la menthe que je viens de préparer.

“Tout en dégustant le breuvage, l’ermite dit alors au prince éberlué :

“— Ton père et ta femme ont subi un sort : ils sont au pouvoir des *djnouns* (mauvais génies) maudits, qui les ont changés en bêtes humaines afin de se venger de ton grand-père qui avait fait fouetter, attacher dans un sac, et jeter à la mer leur roi, un démon vomi par l’enfer, qui avait fait beaucoup de mal.

“Ton grand-père, avec l’aide d’un magicien, avait pu s’emparer de ce perfide pendant son sommeil et l’avait fait disparaître.

“Aussi ces méchants génies avaient-ils juré de se venger cruellement sur sa descendance !

“Il faut les sauver à tout prix, reprit l’ermite, car le fils que tu vas bientôt avoir sera pire encore !

“Le prince, heureux de savoir qu’il allait être père et tremblant de douleur à l’idée de ce qui attendait son enfant s’écria :

“— Mais comment se fait-il que je n’aie pas été moi aussi comme mon père ?

“— Parce que tu as été élevé dans une *médersa* (école coranique), par des hommes pieux et bons qui t’ont protégé des démons ; ceux-ci n’ont donc aucun pouvoir sur toi.

Que faire ? répondit alors le prince en se tordant les mains. Et il se

mit à pleurer !

Ne pleure pas, comme une femme, dit l'ermite, je vais te dire ce que tu dois faire.

“Si tu as le courage, tu reverras bientôt fleurir le bonheur dans ton palais, mais il faut accepter un sacrifice peut-être au-dessus de tes forces !

— Parle, ô vénérable vieillard, et dis ce que je peux tenter.

— Voici : tu vas faire planter de chaque côté de la grille des massifs de roses blanches ; attention, il faut que celles-ci soient d'une blancheur de neige. Quand elles seront bien épanouies, tu devras les arroser de ton sang !

“Pour cela, tu prendras ce petit poignard, et il lui tendit un stylet très pointu, et tu te feras une entaille au poignet par laquelle coulera ton sang vif et généreux.

“Tu recueilleras ce sang dans un récipient et tu iras, à minuit, arroser ces belles fleurs de ta sève, car je dois te dire que tous les animaux qui sont dans le parc sont des démons qui se moquent de ton père et de ta femme ; ils ont pris cette forme afin de les humilier. Va, et prie Allah pour que le miracle s'accomplisse !

“Et, sans plus d'explications, l'ermite se replongea dans ses prières.

“Le prince redescendit la montagne, enfourcha son cheval et reprit la route qui menait au palais !

“Dès son arrivée, il alla voir le jardinier et lui donna ses instructions afin que celui-ci plante ces rosiers pendant la nuit.

“Ainsi les démons ne verraient-ils rien et, quand le lendemain ils s'en apercevraient, les massifs auraient déjà pris racine et seraient bien solides.

“Et l'on put voir, à quelque temps de là, des arbustes magnifiques, parés de merveilleuses roses blanches, de chaque côté de la grille du parc.

“Le vieux sultan, poussé par les démons, avait voulu les faire arracher, mais de fortes épines les défendaient. Quand les domestiques vinrent, avec leurs pioches, essayer de les couper à la racine, les épines s'étaient tellement allongées qu'ils se sauvèrent en poussant des cris de douleur, car elles les avaient très cruellement piqués.

“Les massifs se firent de plus en plus épais, et un matin, le prince vit de la fenêtre de son palais cette merveilleuse floraison d'un blanc immaculé.

“Il se précipita pour mieux se rendre compte. À son approche, un parfum divin s'exhala, faisant accourir tout le monde.

“Les fauves grondaient et se jetaient sur les grilles du parc, mais celles-ci étaient solides et ne bougeaient pas d'un pouce !

“Le vieux sultan, furieux, accompagné de sa bru, arriva à grandes enjambées et voulut aller ouvrir ces grilles, toujours poussé par les

démons, mais les massifs étaient si drus, qu'ils obstruaient complètement l'entrée.

"Et quand sonna minuit, le prince, qui ne s'était pas couché, planta bravement dans ses veines le stylet d'argent.

"Un flot pourpre se mit à couler dans le vase que le prince s'était procuré et celui-ci fut bientôt plein. Alors l'écoulement s'arrêta de lui-même et la plaie se referma comme par enchantement.

"Le jeune homme prit le précieux liquide et alla d'un pas très vif et alerte (il n'était pas du tout las, la main d'Allah s'était appesantie sur lui), arroser de ces gouttes vermeilles le cœur des roses qui, dès qu'elles furent touchées, devinrent d'un rouge merveilleux !

"Le prince vida complètement le récipient et attendit un moment, respirant le parfum suave et admirant, à la clarté de la lune, cette transformation.

"Et le miracle fut ! Les grilles du parc s'ouvrirent toutes grandes et les fauves furent tous, changés en massifs de roses splendides que tu admires tant en ce moment ô femme, acheva Mouhoub, mais il y a tout de même beaucoup de diablerie en elles, car les démons ont gardé leurs griffes, qui blessent cruellement quand on veut cueillir ces merveilles de la nature !"

— Et le vieux sultan, et la femme du prince, que devinrent-ils ? demandai-je, toute prise par cette légende si belle !

— Ne sois pas pressée, ô femme ! Tu es bien de l'Occident, car là-bas, tout le monde vit terriblement vite ; chez nous, tout est poésie et nous vivons doucement ; voici donc la fin de mon histoire.

Et le bon Mouhoub, allumant sa courte pipe, en tira quelques bouffées et continua :

— Dès que les grilles du parc s'ouvrirent, les gens du palais en furent avertis comme par un appel céleste.

"Ils sortirent et vinrent faire la haie au vieux sultan, qui tenait sa belle-fille par la main ; il s'avança vers son fils et murmura :

"— Ô mon fils bien-aimé ! Je sens en moi comme un allègement, c'est comme si l'on m'avait ôté un voile de dessus les yeux !

"— Moi aussi ! s'écria la jeune femme, en tendant le front à son époux qui y déposa un doux baiser.

"Alors, le vieillard, se tournant vers tous les gens du palais, assemblés, frappa dans ses mains et annonça :

"— Je veux que tout le monde soit heureux dans ce palais et aux alentours ; nous allons célébrer de grandes fêtes auxquelles pauvres et riches se mêleront. Puis, appuyant sa main sur l'épaule de son fils, il ajouta :

"Je vous présente le nouveau sultan, moi je me retire afin de passer le reste de ma vie dans la prière et dans le repentir pour toutes les

méchancetés que j'ai commises.”

Voici comment est née la légende des roses que j'ai trouvée magnifique.

Et, quand je cueille ces belles fleurs rouges, je pense aux démons qui se cachent dessous et font perler, bien souvent, au bout de mes doigts, une goutte de sang vermeil.



LÉGENDE DE LA DATTE



ORSQUE *Meriem* (Marie) arriva à Nazareth pour y mettre au monde son enfant, accompagnée de *Youssef* (Joseph), elle traversa, assise sur son petit âne, une contrée où croissaient quelques palmiers.

Ces arbres étaient chargés de régimes de dattes que la sainte femme n'avait jamais vues, de ces fruits rutilants de soleil et doux comme le miel que les abeilles cultivent.

Un humble fellah lui en tendit une poignée qu'elle dégusta avec satisfaction et sa première parole fut :

— Oh ! les beaux et bons fruits !

Et bien, chers amis lecteurs, ouvrez une datte, examinez bien le noyau et vous verrez sur une partie de celui-ci, un superbe « O », hommage que Dieu a rendu à cette sainte *Meriem* en remerciement de son témoignage ému !

Louange à Dieu seul !

HISTOIRE DE TROIS FIGUES



UN PAYSAN arabe, riche propriétaire, avait dans son jardin, un magnifique figuier, ombrageant de ses larges feuilles les alentours où tout n'était que fraîcheur, mais jamais ce bel arbre n'avait produit de fruits.

Or, un jour, ô miracle, trois énormes figes apparurent dans les hautes branches, si grosses qu'elles firent l'admiration de tout le voisinage qui venait voir ces trois phénomènes !

Le propriétaire de l'arbre les soigna avec amour et, quand elles furent mûres à point, toutes rutilantes et gonflées de miel, il décida, en bon Arabe, de les offrir au sultan, car, se dit-il, ces fruits ne pouvaient être dégustés que par une bouche princière tant ils étaient beaux et appétissants !

Aussi, convoqua-t-il son fils Mourad, alors âgé de douze ans et, lui montrant une jolie corbeille garnie de feuilles de figuier fraîchement cueillies, sur lesquelles s'étaient posés les fruits magnifiques, il lui dit solennellement :

» — Ô mon fils ! prunelle de mes yeux ! je te charge d'aller porter ce présent à notre grand sultan afin de lui prouver mon attachement ; dis-lui bien que ce sont les uniques fruits de mon figuier, que je les ai soignés avec patience et tendresse et que je les lui offre en cadeau avec tout mon respect ! Répète-lui mes paroles. J'ai dit ! Va maintenant !

Et notre Mourad partit d'un bon pas, l'anse de la corbeille passée à son bras.

Il devait parcourir plus d'une lieue et il faisait très chaud !

Le pauvre garçon transpirait beaucoup et avait très soif, mais aucune source ni aucun ruisseau ne serpentait le long de sa route qui était sèche et aride !

Il s'arrêta un moment auprès d'un maigre cactus et se reposa.

Regardant avec envie les fruits si juteux, il se disait que le sultan avait bien de la chance de pouvoir les déguster.

S'il en goûtait un, il en resterait encore deux, ce qui satisferait amplement ce seigneur, ils étaient si gros !

Alors, incapable de résister à la tentation, il en prit un dans la corbeille et, le portant à sa bouche, l'engloutit en un instant.

Que c'était bon ! On aurait dit une coulée de miel dans son gosier si sec ! Il reprit ensuite sa route.

La soif devenait de plus en plus intense, car le sucre contenu dans la figue l'altérait encore davantage.

Il s'arrêta une seconde fois à quelque cinq cents mètres du palais dont il apercevait déjà les toits pointus et, mis en goût par le premier fruit, il en prit un second dans la corbeille et l'avalait tout aussi vite que l'autre.

Après seulement, il réalisa qu'il venait de commettre une mauvaise action !

Mais le pauvre Mourad était un peu simplet et, dans son esprit enfantin, il se dit qu'après tout, une seule figue suffisait, et que le sultan en serait ravi !

Il arriva enfin devant la grille du palais et demanda à l'un des gardes la permission d'entrer afin, lui dit-il, de remettre au seigneur un présent de la part de son père, en l'occurrence cette figue magnifique, fruit le plus beau de tout le royaume.

Il fut introduit auprès du sultan et se jetant à ses pieds, le jeune garçon avoua sa faute :

— Ô noble seigneur, le plus grand ! pardonne à ton humble serviteur, je suis coupable d'une vilaine action et je te demande de me punir très sévèrement ! Vois ! je t'ai apporté une seule de ces figues merveilleuses que mon père, qu'Allah le protège ! avait cultivées pour toi, ô grand sultan, mais, quand il m'a remis la corbeille, celle-ci en contenait trois ; j'en ai donc mangé deux. Et il lui conta sa soif d'une façon si naïve que le seigneur, homme très bon, sourit dans sa barbe et demanda en voyant l'énorme fruit qui reposait dans la corbeille :

— Comment as-tu pu faire pour manger ces deux figues, car elles me paraissent énormes ?

— C'est très simple dit Mourad, j'ai fait comme ceci !

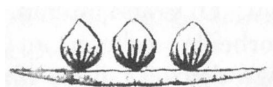
Et, prenant le dernier fruit, il mordit dedans et l'avalait en deux bouchées.

Le sultan, un peu choqué tout d'abord, eut un geste de protestation mais, se rendant compte que l'enfant était un innocent, il caressa sa

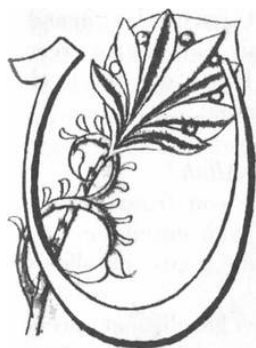
tête brune et le fit asseoir près de lui au bord de la marche menant au trône sur lequel il était installé.

Car tout simplet est béni d'Allah, et de ce fait, respecté par ses élus !

Le sultan fit ensuite emplir la petite corbeille de belles pièces d'or en priant le petit Mourad de l'offrir à son père en remerciement des fruits qu'il n'avait pas goûtés, se doutant bien que le père comprendrait, et Mourad repartit heureux vers son douar, le cœur content et l'âme tranquille, car dans sa cervelle, il pensait qu'il avait accompli le vœu de son père, c'est-à-dire, présenter au grand sultan le produit de sa récolte !



LÉGENDE DU DAHLIA



NE BELLE et pure jeune fille, vraie gazelle nommée Ouriah (Henriette), aimait le beau et gentil Rachid.

Elle avait un jardin merveilleux dans lequel elle cultivait les fleurs les plus belles du monde.

De gros massifs de reines-marguerites étalaient leur blancheur et, chaque matin, elle venait en cueillir une, car, comme toute jeune fille sentimentale, elle l'effeuillait en murmurant ces paroles que tout le monde connaît :

— Il m'aime, un peu, beaucoup, etc.

Elle était si heureuse que le chitane résolut de mettre un terme à ce bonheur.

Donc, un matin, elle venait de cueillir une très belle marguerite et s'apprêtait à l'effeuiller quand le méchant djinn apparut et lui dit d'un ton cruel :

— Cueille, cueille, ô pure jeune fille, une marguerite bien grosse, car chaque pétale que tu ôteras sera une année de moins à vivre pour ton bien-aimé ! Quand le dernier tombera, ton amoureux mourra. Et le chitane disparut en ricanant !

La pauvre Ouriah eut d'abord très peur et se mit à pleurer mais, comme elle était très croyante elle adressa une prière à son dieu :

— Ô Allah ! toi le plus grand parmi les grands ! donne-moi le pouvoir de retenir sur cette terre, bénie de tes augustes mains, mon bien-aimé que le chitane a condamné à une mort certaine !

Et, tout à coup, elle sentit sur son front un souffle si léger qu'elle sut que Dieu l'avait entendue.

Une voix lui susurra à l'oreille sans qu'elle vît personne :

— Regarde à tes pieds, petite gazelle, et prends l'épingle d'or qui s'y trouve, choisis la plus grosse marguerite de ton jardin et lacère ses nombreux pétales en fines lamelles, tu seras ainsi exaucée !

Baissant les yeux, elle vit à terre une belle épingle d'or à la pointe aiguë. Elle se baissa, la ramassa, tout en envoyant du fond de son âme, un merci à l'être divin, et alla chercher une marguerite dans son jardin.

Elle en vit une si énorme qu'elle comprit que la main d'Allah s'était appesantie sur elle. La cueillant délicatement, elle se mit en devoir de couper chaque pétale comme le lui avait indiqué la voix.

Elle en eut bientôt des quantités et se mit alors à les effeuiller un à un, et chacun des pétales s'envolait puis retombait à terre et se transformait en un merveilleux dahlia.



Elle se mit alors à les effeuiller un à un.

Son beau jardin s'en trouva complètement couvert. Et le cœur de la belle Ouriah se gonfla de joie.

Elle prit pour époux son gentil Rachid et ils vécurent très, très longtemps, toujours heureux, entourés de leur nombreuse famille.

Ils ne manquaient pas, chaque matin, d'aller dans le jardin admirer ces fleurs que le grand Allah avait semées pour leur bonheur.



LÉGENDE KABYLE



N Jour, me promenant dans un de ces jolis villages de Kabylie, situés tout en haut des montagnes, en compagnie d'un guide ayant pour prénom Mohand, celui-ci me dit gravement :

— Sais-tu, ô femme, pourquoi ce village a pour nom : *Taourirt n'Tidit* (le village de la chienne) ? Si tu ne le sais pas, je vais te dire son histoire, et il me conta cette légende :

“Dans un petit village vivait un ménage qui était heureux. Lui s'appelait Sidi Ali, elle, Yasmina (jasmin) !

“Ils avaient trois enfants, deux garçons et une fille, encore en bas âge !

“Le mari était bûcheron et partait dans ces belles forêts de Kabylie couper les arbres pour en livrer le bois précieux aux seigneurs de la ville. C'était un homme brave, honnête et sage.

“Ils possédaient une chienne qu'ils avaient dénommée *Mèch Mèch'* (abricot), car sa toison était de cette couleur dorée tachetée de rose, et des points noirs étalaient, çà et là, leur note bizarre, le tout faisant un ensemble jamais vu encore de mémoire de chien !

“Aussi tous les gens du village respectaient-ils beaucoup cet étrange animal, qui semblait venir d'un autre monde.

“Cette chienne était courageuse et douce pour ceux qui l'aimaient, mais défendait farouchement les abords de la demeure de ses maîtres. Aussi Sidi Ali pouvait-il partir tranquille, il savait qu'il laissait une bonne gardienne.

“Or, un jour que le mari était parti très tôt à son travail, la gentille Yasmina roulait le grain afin de préparer le bon couscous, plat

traditionnel, lorsqu'elle entendit un aboiement sonore de sa chienne.

“Elle parut alors sur le seuil de la porte et vit un de ses voisins accourir vers elle, haletant, et lui demander :

— Ô femme, je t'en prie, cache-moi, car des ennemis me poursuivent et veulent me tuer ; je suis un ami de Sidi Ali, ton époux, et je te demande aide et protection !

“La jeune femme, sachant que l'hôte est sacré, fit entrer le voisin dans sa demeure et lui dit d'une voix calme et tranquille :

Sois rassuré, ô voisin ! mon mari n'est pas là, mais si tu es son ami, personne ne pourra toucher à un cheveu de ta tête tant que tu seras sous notre protection !

“L'homme s'assit alors sur le tapis près de l'âtre où cuisait le déjeuner.

“Un moment après, des voix furieuses se firent entendre au-dehors et un grand coup fut frappé à la porte.

— *Ach'koun* ? (qui est là ?) s'écria la jeune femme.

— Nous sommes tes voisins de douar, les Hamidouch ! Et nous savons que tu caches celui qui a osé porter la main sur notre père, aussi te demandons-nous, ô femme, de nous le livrer.

“Yasmina parut alors sur le pas de la porte et dit d'un ton courroucé :

— Vous savez très bien, ô hommes de peu de foi, que l'hôte est sacré et malheur à vous si vous franchissez ce seuil ; tout le village se vengera de vous ! Passez votre chemin et craignez la colère de Sidi Ali, mon cher époux !

“Les Hamidouch, sachant que l'honneur est rigide en Kabylie, se retirèrent en maugréant des menaces, jurant de se venger cruellement !

“Le pauvre voisin put se reposer pendant quelques heures, en reprenant ses esprits et, comme il ne pouvait rester plus longtemps, il dit d'un ton suppliant à la jeune femme :

— Ô femme ! je vais maintenant regagner mon gourbi où m'attend mon épouse qui doit être dans l'anxiété, mais je vais te demander un grand service ; je sais que tu ne me le refuseras pas : peux-tu me permettre d'emmener Mèch Mèch' avec moi ; ainsi elle sera comme un gage de l'honneur de ton mari et nul n'aura le droit de me toucher, car on sait que cet animal est sacré !

“Yasmina prêta volontiers sa brave chienne et dit d'un ton grave à son voisin :

— Je te confie notre chienne comme un gage d'amitié ; tu es l'hôte de mon époux, et de ce fait, jusqu'à ton gourbi nul n'a le droit de t'attaquer, car alors la colère de Sidi Ali serait terrible ! Va en paix.

“Le Kabyle, rassuré par ces bonnes paroles, remercia la gentille

Yasmina et partit, accompagné de Mèch Mèch' qui semblait comprendre qu'elle avait à veiller sur cet homme.

“Chemin faisant, le voisin crut entendre des bruits et sentir des frôlements suspects autour de lui ; il avait l'impression qu'on le suivait.

“Mais il essayait de se rassurer ! N'avait-il pas la parole de la femme de Sidi Ali, son ami, en la personne de l'animal qui trottait à ses côtés ?

“Celui-ci fit entendre tout à coup, un aboiement féroce et, à un tournant du chemin, les ennemis se dressèrent soudain devant le voisin, menaçants, violant ainsi la tradition sacrée de tout Kabyle et, froidement tuèrent le pauvre homme.

“L'endroit était désert et personne ne put secourir la victime, sauf l'admirable chienne, qui se jeta sur les agresseurs et se battit comme un lion ; elle bondissait, mordant l'un, déchirant l'autre, mais hélas ! elle succomba sous le nombre de coups de poignards et de coups de bâtons.

“Elle fut laissée à terre, mourante, par les assassins qui s'enfuirent vers leur douar.

“La pauvre bête se traîna jusqu'à la demeure de ses bons maîtres et, dans un dernier appel, aboya sa détresse et sa mort !

“Sidi Ali, un peu après ces événements, rentrait chez lui, heureux de retrouver sa petite famille, avec un petit sac de bons douros dans la poche de sa djellaba car il avait bien travaillé et bien vendu son bois. Quand il arriva devant sa maison, il vit tous les villageois réunis autour de sa brave chienne, qui attendait la venue de son maître pour mourir et qui sembla dire en posant sur lui ses yeux déjà voilés par la mort :

“— Ô, mon bon maître ! j'ai fait ce que j'ai pu pour sauver ton honneur, mais ils étaient trop nombreux, je meurs de leurs mains criminelles.

“Puis, elle laissa retomber sa tête et ferma pour toujours ses beaux yeux d'or !

“La vengeance de Sidi Ali et des habitants du village fut terrible ! Ils brûlèrent le douar avec tout ce qu'il contenait de gourbis, ainsi que les récoltes, chassèrent toutes les bêtes vers les montagnes et les humains furent bannis à jamais de cette terre de Kabylie où l'honneur est sacré.

“Enfin, pour honorer la courageuse chienne qui avait si bien défendu la réputation du village on décida d'appeler celui-ci : *Taourirt n'Tidit* (le village de la chienne)”

YOUSSEF, LE BRAVE ENFANT !



U SAIS, ô femme ! me dit un jour mon vieil ami Rabah, je connais une histoire qui m'a été contée par un vieux *taleb* (écrivain public, faisant fonction de guérisseur) ; si tu veux, je vais te la dire !

Je ne demandais pas mieux ! Alors, tout heureux, il commença ainsi :

— Il était une fois un brave garçon qui s'appelait Youssef (Joseph). Il était très fort pour son âge et travaillait dur, car sa mère était veuve et c'était lui qui s'occupait du petit lopin de terre qui leur appartenait.

“Ce matin-là, il marchait d'un bon pas, car il lui fallait être à la ville très tôt ; sa chère maman l'avait chargé d'aller vendre les produits de leur élevage, c'est-à-dire les œufs, les légumes du jardin, et le beurre qu'elle fabriquait avec le lait que lui fournissait l'unique vache qu'ils possédaient. Cela les aidait à vivre, oh, bien modestement !

“Donc, il se dirigeait vers la ville, poussant une voiturette à bras, sur laquelle étaient disposées les marchandises destinées à la vente.

“Il traversait un petit bois, chantant à tue-tête afin de se donner du courage et s'engageait dans un chemin battu quand, arrivé près d'un grand hêtre, il vit, au pied de celui-ci, assise sur un talus, une très vieille femme, les deux mains appuyées sur un bâton, un gros fagot posé à terre à côté d'elle et qui avait l'air bien fatiguée.

“Le jeune Youssef, qui avait bon cœur, s'arrêta et lui dit d'un ton affectueux :

— Ô grand-mère ! que fais-tu là si tôt dans ce bois ? La bise pique fort ce matin et tu vas prendre froid.

Hélas ! mon garçon, lui dit la bonne vieille, mon fagot est bien lourd et je n'ai pas beaucoup de force.

— Si je puis t'aider, je le ferais volontiers, dit Youssef !

— Merci de tout cœur, je ne demande pas mieux, mais je crois que tu es pressé.

— Je marcherai un peu plus vite, bonne vieille.

Alors celle-ci, lui montrant du doigt, à travers les arbres, une petite maisonnette, lui dit :

— C'est ma demeure, peux-tu me porter mon fagot jusque devant la porte ?

L'enfant chargea le lourd fagot sur son épaule et se dirigea vers la demeure de la pauvre femme.

Il déchargea son fardeau sur le seuil et vint retrouver la vieille, qui le remercia vivement et lui dit d'un ton bienveillant :

— Tu es un brave enfant et je vais te faire un cadeau. Tiens, prends cette petite branche et quand tu seras en difficulté, tu n'auras qu'à dire : Branche, agis ! et elle t'obéira !

Puis la bonne vieille disparut tout à coup aux yeux stupéfaits de Youssef. Il posa la petite branche dans la voiturette et reprit sa route. Il suivait la rivière, toujours chantant, car il avait le cœur gai, quand il s'entendit appeler :

— Youssef ! Youssef ! au secours, par Allah !

Il regarda autour de lui et vit, sur un tapis de mousse, une jolie grenouille verte qui le regardait sans paraître effarouchée.

L'enfant se pencha vers elle, la prit dans sa main et vit que sa pauvre petite patte était prise dans des fils de liane et qu'elle se débattait pour s'en défaire car elle ne pouvait sauter.

Il ôta délicatement ces mauvaises herbes et la posa à terre.

Elle se mit à sautiller de joie, et semblant chercher quelque chose sous la mousse, tendit à Youssef un joli coquillage nacré en lui disant :

— Tu es bon et je te remercie ; tiens, prends ce coquillage, quand tu auras besoin de moi tu n'auras qu'à le serrer dans ta main en disant : Coquillage, agis ! Adieu et sois toujours bon ! Puis elle disparut.

Le garçon, éberlué d'entendre parler une grenouille, haussa les épaules et reprit le chemin qui menait à la ville.

Il allait arriver à l'orée du bois quand il vit, au beau milieu du chemin, une couleuvre aux jolis reflets irisés qui paraissait morte.

Youssef savait qu'elle n'était pas dangereuse et, répugnant à blesser une pauvre bête, fût-ce un serpent, il fit faire un détour à sa voiturette.

Alors il s'entendit appeler encore une fois :

— Youssef, merci de ne pas m'avoir écrasée !

Il baissa les yeux et vit, à sa grande stupeur, le reptile se

transformer en une belle dame qui lui dit affectueusement :

“— Je suis *Meriem* (Marie), la protectrice de ces bois ! Je te connais bien, car je te vois souvent passer par là ; tu es un brave enfant et un bon petit cœur ; c’est moi que tu as vue sous les traits de la vieille femme et de la grenouille et j’ai voulu te mettre une dernière fois à l’épreuve en prenant la forme de ce serpent, qu’un autre enfant aurait écrasé, aussi vais-je te donner un dernier talisman, il apportera le bonheur dans ta maison.

“Elle lui tendit une bourse faite d’une peau de serpent.

“— Je sais que tu n’abuseras pas du pouvoir que je te donne. Tu diras : Bourse, remplis-toi, et tu auras une surprise agréable. Adieu, et reste toujours le brave enfant que tu es, mais n’oublie surtout pas d’invoquer Allah à chacun de tes souhaits.

“Elle disparut aux yeux de l’enfant, qui sortit enfin du bois après avoir mis la bourse dans sa poche.

“Il atteignit la ville et se dirigea vers le marché ; arrivé à l’emplacement qui lui était réservé chaque semaine, il étala sa bonne marchandise et en un rien de temps, liquida le tout, car il était fort connu et l’on savait que ses légumes étaient frais cueillis, son beurre parfumé à la bonne herbe et ses œufs, du jour.

“Alors, il remit les cageots vides dans sa voiturette, serra l’argent dans un petit sac qu’il portait pendu à son cou et reprit, en sifflant gaiement, le chemin par lequel il était venu.

“Il arriva au milieu du bois et soudain entendit derrière lui des pas précipités.

“Il n’eut pas le temps de se retourner, car il se sentit saisir au collet et vit avec terreur deux grands diables d’hommes à l’air menaçant !

“L’un d’eux lui dit alors brutalement :

“— Donne-nous ton argent et vite !

“— Non ! s’écria le pauvret en se débattant ; mais, hélas ! il n’était pas le plus fort et allait succomber quand, se souvenant de la petite branche, il s’écria :

“— Branche, agis ! par Allah !

“Aussitôt, celle-ci sauta de la voiturette et se mit à fustiger les deux compères, frappant de-ci, frappant de-là, tant et si bien qu’ils se sauvèrent en courant.

“Mais d’une poussée, l’un des méchants bandits jeta notre pauvre Youssef dans la rivière, très profonde à cet endroit.

“Il allait se noyer quand il se rappela la petite grenouille et, réussissant à sortir le coquillage de sa poche, il s’écria :

“— Coquillage, agis ! par Allah !

“Des grenouilles en très grand nombre sortirent de l’onde et firent au garçon un épais tapis qui le souleva au-dessus de l’eau. Elles le menèrent au bord de la rive et disparurent dès qu’il eut pris pied sur la

berge.

“Il se remit péniblement debout et son premier geste fut de toucher sur sa poitrine le petit sac dans lequel était l’argent de la vente.

“Mais celui-ci avait disparu !

“Il avait dû se détacher tandis que le pauvre enfant se débattait dans la rivière et le courant l’avait sans nul doute entraîné bien loin !

“Tristement, il reprit sa route et arriva chez lui, le cœur très gros.

“Il conta ses aventures à sa mère puis, se souvenant de la bourse en peau de serpent, il la sortit de sa poche, la posa sur la table et murmura :

“— Bourse, remplis-toi ! par Allah !

“Ces paroles à peine prononcées, de la bourse sortit une pluie de pièces d’or qui roulèrent sur le sol, sous les yeux ébahis et émerveillés de Youssef et de sa mère. Comme ils étaient heureux !

“Ils remercièrent dans le fond de leur cœur la gentille Meriem et purent, grâce à cette fortune, faire beaucoup de bien autour d’eux.



LA MAIN DE FATMA



HAQUE musulmane porte, soit à son cou, soit en broche, soit en bracelet, pendue, une main de Fatma d'or ou d'argent, car celle-ci préserve de la maladie et du mauvais œil.

Voici ce que signifie ce symbole :

“Un jour, Mahomet, le prophète d'Allah, étant avec ses élus, ceux-ci lui demandèrent tout à coup.

— Ô seigneur ! toi le plus grand après Dieu, pourquoi doit-on toujours croire en toi ?

“Mahomet, faisant un signe à sa petite fille Fatma, qui jouait non loin d'eux, prit sa main et la montra à ses élus en leur disant :

— Voyez-vous les cinq doigts que possède cette petite main ? Aucun n'est le même et pourtant ils forment un tout ; ainsi l'ensemble des sectes qui servent Allah s'unissent-ils à lui, car lui seul est le plus grand, même si les religions ne sont pas les mêmes ! C'est notre Dieu qui l'a voulu ainsi !

“C'est pour cela, ô mes élus, que la main de ma petite Fatma est devenue symbole de pureté, car elle représente pour nous celui qui règne sur la terre et dans le ciel et qui nous protège, par cette main, de tous les maux.”

Ainsi parla le brave Rabah, un jour de confiance.

Inch Allah !



UN CŒUR DE MÈRE



ÉZIANE cheminait le long des remparts qui bordent la grève. Il se dirigeait vers sa maison, située dans le quartier indigène. Il était heureux et psalmodiait des versets du Coran, car il avait le cœur tranquille.

Ayant ôté ses babouches, il suivait le bord de l'eau, rafraîchissante après une dure journée de travail, quand il aperçut non loin de lui, allongée sur le sable, une petite fille de deux ans environ, toute seule, qui dormait comme un ange.

Intrigué, il s'approcha de l'enfant et la contempla, ému.

Elle était bien mignonne avec ses courts cheveux noirs bouclés, sa bouche aussi petite qu'une cerise et ses joues duvetées et roses. Elle était vêtue d'une jolie robe de soie, et de petites babouches brodées d'or couvraient ses pieds menus.

Il scruta l'horizon, mais rien ni personne aux alentours, que ces murs flamboyants aux énormes tours carrées !

Il ne savait que faire. La réveiller ? Elle aurait sans doute bien peur !

Se décidant, il la prit doucement dans ses bras et reprit son chemin.

Il comptait amener la petite fille au cadî, car il pensait qu'elle s'était égarée et que ses parents devaient être très inquiets, quand il vit sortir une femme voilée d'une petite porte percée dans les remparts.

Le brave Méziane alla vers elle et l'abordant, lui demanda si elle n'avait pas perdu, par hasard, une petite fille ; et il conta sa trouvaille.

La femme, se penchant vers l'enfant endormie, dit tout à coup à l'homme :

— Mais c'est ma petite fille que j'avais perdue en me promenant ! ô

brave homme, rends-la-moi et je te remercie, qu'Allah te bénisse ! Et elle tendit les bras afin que Méziane y dépose la mignonne fillette endormie.

Mais celui-ci n'était guère enthousiaste. Une voix intérieure lui disait de n'en rien faire et pourtant, si c'était la mère, il fallait bien qu'il la rende.

Lui, qui n'avait jamais été marié, de sentir ce tout petit enfant serré contre son cœur, en était tout ému ! Une tendresse de père lui venait subitement !

Mais la femme s'impatientait, tendant toujours les bras. Alors, bien doucement, il la lui donna non sans avoir déposé, sur le front de la petite fille, un léger baiser.

Le fantôme voilé salua de la tête le brave homme et se mit à marcher très vite, disparaissant bientôt par la petite porte, par laquelle il était sorti.

Méziane continua son chemin mais le cœur n'y était plus et il se sentait triste. Il allait s'engager dans une allée d'arbres qui donnaient à la route une fraîcheur reposante, quand il vit accourir une autre femme qui sanglotait !

Il s'arrêta surpris et la femme lui demanda d'un ton désespéré :

— Ô homme ! n'aurais-tu pas vu ma petite Fadila ? C'est une enfant de deux ans et très espiègle ! Tandis que j'achetais des denrées chez le *R'anout* (épicier), elle a disparu et je la cherche partout depuis plus d'une demi-heure ! Que j'ai peur, ô homme ! car la mer n'est pas loin !

Troublé, Méziane lui demanda de décrire l'enfant, ce qu'elle fit avec beaucoup de clarté et, médusé, il reconnut le portrait de la belle petite fille qu'il avait tenue dans ses bras.

Qui était l'autre femme ? Et pourquoi avait-elle dit qu'elle était la mère de l'enfant ? Il conta ce qui était arrivé, à la maman de Fadila, qui pleura de plus belle et se mit à trembler d'appréhension :

— Que va faire cette mégère à ma fille chérie ?

Peut-être la vendre à une famille riche qui n'a pas d'enfant !

— Allons ! déclara Méziane, prenant une décision, viens, ô femme, que je t'accompagne chez le cadi auquel nous allons conter ton histoire !

Chemin faisant, ils firent plus ample connaissance : Elle s'appelait Ch'rifa, était la veuve d'un *moghzani* (garde du palais du sultan) et n'avait que cette petite fille.

Ils arrivèrent chez le juge et le mirent au courant.

L'homme de justice, sagement, promit de faire rechercher la voleuse d'enfant. Il les préviendrait dès qu'il l'aurait retrouvée.

Pendant quelques jours, ce fut un calvaire pour la pauvre mère ! Heureusement, le brave Méziane, qui l'avait prise en amitié, venait souvent la voir, lui portant de menus cadeaux et des douceurs, aussi

lui en était-elle très reconnaissante !

Et voilà qu'un matin, ils furent tous deux convoqués chez le cadi où ils trouvèrent la femme et la petite fille.

Elle avait dû user d'un artifice quelconque, car l'enfant était complètement abattue, ne reconnaissant même pas sa mère, cette méchante femme lui avait sans doute fait boire une drogue qu'elle s'était procurée chez le *taleb* (guérisseur), et qui lui avait fait, pour un moment, perdre la mémoire !

Le pauvre Méziane, confronté avec cette femme ne savait que dire, car toutes ces femmes voilées se ressemblaient, mais l'enfant, oui, il la reconnaissait formellement !

La mégère faisait semblant de pleurer en serrant la petite fille contre elle et poussait des *you you* ! de désespoir en s'égratignant le visage !

Le juge était perplexe ! Comment arranger cette histoire ! Quelle était la véritable mère ?

Il se mit à réfléchir, et tout à coup, eut une idée lumineuse !

Il allait les mettre toutes deux à l'épreuve !

Avec solennité, il demanda le silence le plus complet puis, se penchant vers un des gardes, lui chuchota quelques mots à l'oreille.

Celui-ci le regarda ahuri et hocha la tête, mais il alla chercher ce que lui avait demandé le juge, et revint avec un énorme couteau de boucher, très aiguisé et le tendit au juge qui s'en empara et le posa sur la table.

Puis, se tournant vers les deux femmes, il s'adressa tout d'abord à la femme qui, la première, avait pris l'enfant et lui dit :

— Je vais rendre ma justice. Voici ce que j'ai décidé : Puisque je ne sais laquelle est la mère de vous deux, je vais prendre la petite fille et la couper au milieu, ainsi, chacune de vous en aura une moitié !

La femme acquiesça de la tête en répondant :

— Tu es juste, que ce soit ainsi fait !

Alors le cadi, se tournant vers l'autre femme, lui répéta la même chose. Et l'on vit se produire une chose bouleversante : la pauvre mère se jeta aux pieds du juge et lui dit en pleurant :

— Ô toi, le plus sage ! daigne écouter ton humble servante ! Je ne veux pas que l'on tue mon enfant chérie, je préfère la laisser à cette femme maudite, je t'en supplie par Allah !

Le cadi vint relever la femme et lui dit d'un ton amical :

— C'était une épreuve très douloureuse que j'ai tentée. Puisque l'autre femme a facilement accepté mon verdict, c'est qu'elle n'est pas la mère de l'enfant, c'est donc toi ; puisque ton cœur a parlé, reprends ta petite fille et va en paix !

Méziane se précipita, prit la petite Fadila dans ses bras et ils partirent tous trois vers la demeure de Ch'rifa, tandis que le juge punissait très sévèrement cette voleuse d'enfant.

Et toute cette histoire se termina par un mariage.

Le bon Méziane adorait Fadila qui le lui rendait bien et celle-ci eut la joie d'avoir un petit frère au bout d'un an et tous furent très heureux.

Cette histoire, que je trouve un peu biblique, m'a été contée par mon vieux Rabah qui m'a dit la tenir d'un marabout qui la lui a contée alors qu'il était tout enfant.

LÉGENDE DE LA FILLE AUX CHEVEUX D'OR



ABAH, qui était ce soir-là en verve, me conta cette charmante histoire :

Il était une fois une méchante femme qui était un peu sorcière. Elle avait une fille très belle, si belle que les gens du village se demandaient si elle ne l'avait pas volée à ses parents quand elle était petite !

Elle s'appelait Amina et avait des cheveux couleur de l'or, si longs qu'elle pouvait enrouler sa tresse autour de son corps. On l'avait donc surnommée : "La Belle aux cheveux d'or".

La méchante femme en était très jalouse et ne savait comment la tourmenter !

Elles habitaient une chaumière au milieu d'une vaste campagne aride et la pauvre Amina était obligée de faire plusieurs kilomètres chaque jour afin d'aller chercher l'eau dont elles avaient besoin, faisant toutes les corvées les plus repoussantes, mais la jeune fille accomplissait son travail sans murmurer.

Or, un jour qu'Amina travaillait à un ravaudage près de la fenêtre, vint à passer le fils du sultan qui avait entendu vanter la beauté et la gentillesse de la jeune fille, et il avait résolu de venir se rendre compte lui-même.

Il passa donc à cheval et vit Amina assise, qui pleurait doucement.

Il descendit de son cheval, s'approcha et lui demanda pourquoi elle pleurait ainsi ?

— Hélas ! lui répondit-elle, je suis très malheureuse, ma mère est très méchante et ne m'aime pas !

Le jeune prince, bouleversé à la vue de cette merveilleuse beauté, et à l'idée des misères qu'elle endurait, résolut sur-le-champ d'en faire sa femme bien-aimée.

Il la pria de venir avec lui au palais de son père, le sultan ; il l'épouserait et elle serait enfin heureuse !

La belle Amina sourit et accepta tout de suite, car le jeune prince était si bien fait de sa personne qu'il lui avait plu, immédiatement.

— Je viendrai demain matin te chercher, à l'aurore pendant que ta mère dormira, mais, avant de partir je vais te laisser trois talismans ; cache-les bien afin qu'ils ne tombent pas entre les mains de cette méchante femme. Ce sont : un peu de sable, un peigne et une petite bouteille d'eau. Nous les emporterons avec nous demain. Puis, déposant un baiser sur le front de la jeune fille, il partit sur son cheval.

La mère et la fille se couchèrent le soir après qu'Amina eut tout mis en ordre dans la chaumière.

Le lendemain matin, très tôt, la jeune fille se leva sans faire de bruit et prit ce que lui avait confié le prince, puis alla l'attendre au-dehors.

Il arriva bientôt, monté sur un cheval fougueux d'un blanc pur, harnaché de cuir rouge mêlé de fils d'or. Amina monta, à l'amazone, derrière lui et ils partirent comme le vent.

La méchante sorcière, réveillée brusquement, se leva et appela la jeune fille, mais celle-ci était loin. Furieuse, elle se mit à la chercher partout dans la maison et, sortant sur la route, vit un tourbillon au loin.

Comme elle avait la vue très perçante, elle reconnut Amina qui s'enfuyait avec le prince.

Rentrant dans la maison, elle alla chausser ses babouches magiques et se mit à la poursuite des fugitifs.

Arrivant près d'eux, elle allait agripper sa fille avec ses ongles démesurément longs, quand le prince s'écria :

— Jette vite le sable !

Amina s'exécuta et aussitôt un énorme tourbillon de poussière vint aveugler la sorcière, leur permettant de prendre un peu d'avance.

La mauvaise femme sortit tant bien que mal de ce nuage et continua sa poursuite.

À nouveau elle allait les rejoindre, quand le prince s'écria :

— Jette le peigne ! Ce que fit la jeune fille.

De gros buissons d'épines se formèrent, entourant la mère, la déchirant de leurs pointes acérées.

Mais elle put encore en sortir et reprit sa course folle.

Elle réussit enfin à attraper la queue du cheval, mais le jeune prince dit :

— Jette vite toute l'eau contenue dans la petite bouteille !

Ce que fit la pauvrete !

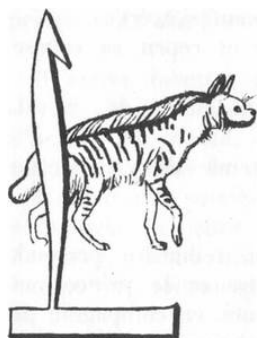
Alors, un grand lac se forma, tellement profond, que la méchante sorcière se noya et le prince put enfin reprendre sa route sans souci, en compagnie de sa future femme.

Ils arrivèrent au palais où tout le monde leur fit fête, car il en avait parlé au sultan, son père, et le beau jeune homme put épouser en toute tranquillité, la Belle aux cheveux d'or !

— Tu sais, me dit mon bon Rabah, il paraît qu'ils vivent encore quelque part dans ce mystérieux Maghreb et sont très, très vieux !

J'admirai cette croyance !

LÉGENDE DE LA HYÈNE



A TRIBU des Oudayas, dont le rocher qui porte ce nom est situé au-dessus de Rabat, est fort connue dans tout le Maroc où elle a de nombreux descendants.

Ce gros rocher dresse son paysage surprenant, avec ses buissons de cactus, ses touffes de souples roseaux qui se balancent au moindre vent, telles des *Ouled Nails* (danseuses berbères) et ses petits gourbis misérables accrochés çà et là au flanc de cette masse.

Dominant la vallée, s'élève un mystérieux palais mauresque avec ses tours crénelées et ses dômes sur lesquels l'impitoyable soleil jette une note de couleur vive.

L'intérieur de cet édifice n'est que fraîcheur ! Le patio garde encore les vestiges de sa splendeur passée avec ses vasques de porphyre crevassées, laissant couler l'eau des sources qui a disjoint les parterres de mosaïque aux dessins chatoyants, dont il reste quelques traces et où maintenant, l'herbe pousse drue.

Entourant le patio, une galerie dont les colonnes encore debout ne soutiennent plus que des morceaux de lambris, inondée de lumière, aux arabesques stylisées, d'un blanc très pur à l'éclat presque insoutenable, vestige de la vie fastueuse que l'on menait dans ces lieux de délices.

Des peintures murales d'un merveilleux effet représentant de charmants oiseaux au plumage éclatant, au style un peu enfantin mais si pur, et des meubles qui tombent en poussière, d'un luxe inouï ; servant désormais de refuge aux reptiles et autres bêtes ; le temps inexorable a appesanti sa main sur ce magnifique ouvrage.

Dans ce palais, vivait un sultan qui avait trois fils : Slimane, Kemal et Ali !

Le bonheur se reflétait sur tous les visages et les gens du palais entretenaient des rapports de bon voisinage avec les douars environnants.

Pourtant, l'un des conseillers du sultan, être fourbe et retors, était jaloux de la quiétude de cette famille si unie et le chitane venait chaque soir rendre visite à ce méchant homme, au pied de son lit, afin d'attiser la haine qui couvait dans son cœur.

— Ô homme ! lui disait-il, pourquoi ne te venges-tu pas ? Tu es écrasé par la splendeur des richesses de ton seigneur et de ses fils ; crois-moi, je puis te donner le moyen de jeter un sort néfaste sur les trois garçons qui sont si intelligents, beaux et courageux, trois qualités que tu n'as pas, car tu es laid et bossu et jamais une femme ne voudra de toi pour époux, alors que ces princes ont les femmes les plus belles de tout le pays !

Et c'était ainsi chaque nuit. Puis un jour, il y eut une très grande fête au palais pour célébrer les vingt ans du troisième fils, Ali.

On avait dressé dans l'immense jardin, des tentes sous lesquelles s'abritaient les notables, assis sur des tapis de haute laine.

Les flûtes faisaient entendre leurs plaintes nostalgiques et, sur des chevaux ardents, harnachés de cuir d'un blanc immaculé aux festons d'argent, les trois fils, en tenue de gala, caracolaient et s'élançaient au galop dans l'enceinte réservée aux jeux.

Qu'ils étaient beaux et fiers ! Tous les invités chantaient leurs louanges au sultan qui les regardait ému, avec, dans le regard, l'adoration qu'il portait à ces jeunes gens dignes de sa race !

Tous, sauf un, qui avait le cœur noir comme l'aile d'un corbeau. Il étouffait de rage, aux côtés du sultan !

Enfin, n'y tenant plus, le vilain bossu, qui avait pour nom Messaoud, résolut de se venger.

La nuit venue, il fit appel au chitane qui se trouva comme toujours au pied de son lit.

Il se doutait bien qu'il n'obtiendrait rien, sans rien donner, mais il était dans une telle rage qu'il ne réfléchit pas plus avant aux conséquences de ses actes et dit d'un ton impératif :

— Je veux, moi aussi, être beau comme les fils de mon seigneur, avoir leur courage et leur cœur, mais je veux également que tu les changes en d'affreux animaux ou oiseaux à ton choix et que le malheur entre dans ce palais !

Le chitane le regarda d'un air cruel et lui répondit en ricanant :

— Je ne puis te donner que deux de ces dons, choisis lesquels. En compensation, tu apposeras avec un peu de ton sang, oh ! presque rien, simplement une petite croix au bas de ce parchemin. Et il lui

tendit une feuille sur laquelle étaient écrits en lettres de feu, ces terribles mots : “Je vends mon âme au diable afin d’obtenir le pouvoir de faire ce que je veux. Je signe avec mon sang !”

Le conseiller félon frémit quand il lut ces phrases et hésita pendant un long moment, prêt à renoncer à sa vengeance, mais le chitane, qui avait plus d’un tour dans son sac, d’un geste, fit s’éclairer le mur de la chambre et Messaoud put voir les trois fils du sultan en compagnie de leurs épouses radieuses de bonheur.

Il pensa étouffer de colère et alors, il prit une épingle que lui tendait le tentateur, se piqua le bout du doigt et fit une croix au bas de cet infernal pacte.

Aussitôt un éclat de rire tonitruant retentit dans la chambre et le démon se dressa, environné des flammes de l’enfer.

— Tu es à moi maintenant, mais je tiens ma parole, que veux-tu que je fasse ?

Messaoud réfléchit et dit tout à coup :

— Je veux, premièrement, que tu me donnes la beauté et la prestance et deuxièmement que je puisse transformer les trois princes, quand je voudrais, en d’affreux corbeaux. J’ai dit !

Le chitane s’inclina, étendit sa grande cape noire sur le bossu, et celui-ci sentit brusquement sa bosse fondre, son dos se redresser et son visage se détendre !

Il sauta de son lit et courut se regarder dans un miroir : Il n’en crut pas ses yeux ! Il était devenu beau comme le jour !

Le démon le regardait d’un air ironique, puis lui dit :

— Je vais partir maintenant que tu as eu ce que tu voulais ; tu iras toi-même former le vœu en présence des jeunes fils de ton seigneur afin qu’ils soient changés en ce que tu voudras, je te fais confiance, à bientôt !

Et il disparut dans un nuage de fumée qui sentait le soufre !

Messaoud s’empressa de revêtir de beaux vêtements à sa nouvelle taille et sortit du palais sans qu’on le vît, car il faisait encore nuit !

Il revint sur ses pas et sonna à la grille, se faisant passer pour un prince, fils d’un sultan, voyageant pour son plaisir, et demanda à être reçu par le maître de ces lieux.

Il avait si belle allure que les gardes l’introduisirent auprès de leur seigneur qui, levé très tôt, était déjà assis dans la salle du trône, avec à ses pieds un chien magnifique qu’il caressait d’une main amicale.

Quand Messaoud s’avança dans la salle, l’animal se leva tout à coup, son poil se hérissa et il s’enfuit en hurlant comme s’il avait les djnouns à ses trousses.

Le sultan, étonné, regarda l’inconnu qui avait fait fuir son chien et le trouva très avenant.

Il lui souhaita la bienvenue et le pria de résider au palais pendant quelques jours. Messaoud s'empessa d'accepter. Puis le fourbe personnage demanda d'un ton qui semblait sincère :

— On m'a dit, ô très noble seigneur, que tu avais trois fils beaux comme la nature en fleurs, courageux comme le lion à longue crinière et sages comme le miroir qui reflète les pensées quand elles sont pures, aussi serais-je heureux de les connaître, car leur réputation d'hommes valeureux est venue jusqu'au palais de mon père, le sultan Sidi Ben Zedi (un nom qu'il venait d'inventer).

Le sultan, flatté dans son orgueil de père, frappa sur un timbre et demanda au garde de prévenir ses fils qu'un hôte était arrivé et qu'ils avaient à se présenter à lui.

Le garde partit vers les appartements des princes qui apparurent tous trois, un quart d'heure plus tard, nobles et beaux.

Messaoud le perfide les salua et, après les salamalecs d'usage, accepta de partager leur repas.

Tout en mangeant il se frottait les mains et jubilait en son esprit car sa vengeance allait bientôt éclater.

Comme il était beau parleur, les princes et le sultan l'écoutaient charmés, mais les chiens qui se trouvaient dans la pièce, ainsi que les chats avaient disparu comme pris de panique.

Et quand vint le soir, ce fut le traditionnel souhait de bonne nuit. Le sultan s'était retiré depuis un moment déjà, s'excusant, vu son grand âge, et Messaoud resta avec les trois princes. Alors le moment tant attendu arriva et le méchant homme formula son vœu !

Les pauvres princes se transformèrent immédiatement en oiseaux, mais peut-être Messaoud s'était-il mal exprimé car ce ne fut pas en affreux corbeaux qu'ils se changèrent, mais en de magnifiques oiseaux de paradis, aux plumes variées et brillantes formant de longs panaches.

Ils poussèrent tous trois un cri terrible et s'envolèrent par la fenêtre grande ouverte.

Leur cri fut si perçant qu'il fit accourir les gardes, mais, entre-temps, le méchant Messaoud avait eu le temps de se jeter à terre et de feindre un étourdissement. Il fut relevé avec beaucoup d'égards et conduit à ses appartements.

Le cœur satisfait et sa haine pour l'instant apaisée, il se coucha et s'endormit assez vite, mais dans son sommeil une crainte ténue s'élevait car la main de Dieu avait dû peser dans la balance du destin des trois princes.

Il n'eut pas la visite, comme chaque soir, du chitane. Le lendemain matin, il fut réveillé par des cris, des pleurs et des lamentations. Se levant vivement, il alla aux nouvelles et entendit parler avec la satisfaction que vous devinez, de la disparition des trois fils du sultan.

Pourtant, leurs trois chevaux étaient à l'écurie. Les pauvres parents ainsi que les trois femmes étaient effondrés.

Ah ! comme il était bien vengé ce méchant Messaoud ! Et il assistait au désespoir de ces gens, les yeux brillants, le cœur sec, comme un chitane qu'il était devenu, tout en affectant un air de compassion qui touchait le cœur du pauvre père et de son entourage. S'ils avaient su ! Comme ils l'auraient chassé ou puni impitoyablement !

La femme d'Ali le plus jeune des fils, se prénommaït Zoubida et était très intelligente.

Elle observait Messaoud et lisait dans ses yeux ; elle y voyait une sorte de satisfaction intérieure qui la troublait fort. Qu'était venu faire ce prince parmi eux ? Dès sa venue, il avait fait fuir les animaux, puis les jeunes gens avaient disparu, tout cela était bien louche !

Mais elle en aurait le cœur net ! S'approchant du pseudo-prince, elle lui demanda d'un ton amical :

— Ô jeune prince, merci de tes sentiments loyaux à notre égard, mais je serais heureuse de savoir de quelle région tu viens ?

Messaoud, ne perdant pas son sang-froid, chercha un nom dans sa tête et répondit :

— Je viens du djebel Toulkab. Il avait choisi ce nom car ce djebel se situait tout à fait au sud du rocher des Oudayas.

— Que la paix de Dieu soit sur toi et les tiens, dit-elle, et elle sentit à ces mots, une odeur de soufre qui se dégagait de cet homme, si forte qu'elle s'enfuit éperdue, dans le fond de ses appartements.

Et, de ce jour, le malheur régna dans le palais.

Le vieux sultan tomba gravement malade et dut s'aliter. Comme il n'avait plus d'enfants, car les recherches, qui durèrent des mois et des mois, n'avaient abouti à rien, il demanda à Messaoud, qu'il avait prié et même supplié de rester près de lui et qui avait pris une place importante dans les affaires du royaume, se rendant sympathique par son faux attachement et son hypocrite douceur, de prendre la succession du trône, car hélas ! il ne pouvait plus gouverner.

Le fourbe accepta avec la joie que l'on devine et fut nommé sultan à la place de l'ancien. Quelle revanche pour lui !

Son orgueil éclatait, il donna des fêtes somptueuses, se vêtit d'habits de soie ornés de diamants et de pierreries d'un luxe inouï et mena une vie de très grand seigneur.

Il prenait parfois des colères terribles, quand un de ses esclaves commettait une faute, le faisant fouetter ou pendre par les pieds jusqu'à ce que mort s'ensuive, enfin il était devenu la terreur de ce pauvre peuple.

Le vieux sultan, toujours malade ne pouvait hélas rien faire et les lamentations de son épouse et de ses brus ravivaient encore sa

douleur !

Or, un jour que Zoubida était près de sa fenêtre, songeant à son cher époux disparu, un merveilleux oiseau de paradis vint se poser sur le rebord et la regarda d'un air si triste et doux, tandis que de ses yeux tombaient de grosses larmes qui se transformèrent en diamants d'une eau très pure, qu'elle s'approcha tout émue et caressa d'une main légère le beau plumage brillant de l'oiseau qui se laissa faire docilement.

Tout en lui passant la main sur le cou, elle sentit tout à coup, sous ses doigts, une fine chaîne.

Elle la prit, suivit le contour du cou de l'oiseau, la tira et sortit de dessous les plumes une médaille d'or représentant une main de Fatma.

Poussant un cri, elle reconnut, toute tremblante, le bijou qu'elle avait offert à son cher époux pour ses vingt ans et qui portait, gravé au dos, son nom.



mepeus

Elle reconnut, toute tremblante, le bijou...

L'oiseau hocha la tête et, arrachant de son bec, une plume de son aile, voleta jusqu'à l'écritoire de la jeune femme, trempa la plume dans l'encrier et écrivit sur une feuille de parchemin qui se trouvait là, ces mots qui mirent le cœur de Zoubida en émoi :

— Je suis ton époux, ô femme bien-aimée ! Nous avons été transformés par un djinn, mes frères et moi, en oiseaux de paradis, va voir *Sida* (Saint) Slimane et...

Il ne put en écrire davantage, car un cri d'alarme retentit au-dehors, il s'enfuit par la fenêtre ouverte à tire-d'aile, rejoignant ses frères et ils disparurent dans les nuages.

Le méchant Messaoud, prenant le frais sur la terrasse, avait reconnu les oiseaux de paradis et donné ordre, à ses gardes, de les tuer à coups de flèches, mais fort heureusement aucun n'avait réussi à les atteindre.

La jeune femme, toute troublée, courut vite mettre ses deux belles-sœurs au courant de ce qui arrivait, leur faisant jurer de n'en souffler mot à personne, même pas au vieux sultan. Elles lui promirent solennellement de tenir secret cet événement.

Entre-temps, Zoubida avait envoyé un émissaire dans le djebel Toubkal afin de se renseigner sur la famille du prince, mais personne ne connaissait celle-ci ; donc c'était un imposteur et un traître.

Elle prit alors pour prétexte un pèlerinage pour le repos de l'âme de son cher époux, afin qu'Allah l'assiste, partit un matin, accompagnée de deux de ses suivantes et alla rendre visite à Sida Slimane comme le lui avait indiqué l'oiseau de paradis, en l'occurrence son époux bien-aimé.

Après une longue route très fatigante, elle arriva enfin dans la vallée verdoyante où demeurait le saint ermite.

Faisant signe à ses femmes de l'attendre, elle se dirigea vers l'entrée du gourbi de Sida Slimane et se prosterna à ses pieds. Il la releva et lui dit d'un ton affectueux :

— Je sais, ô gentille gazelle, ce que tu viens faire, car ton époux me rend chaque jour visite ainsi que ses deux frères. Ne pleure pas, car bientôt, la main de Dieu te sera clémente. Mais tu dois gagner le retour des trois hommes, voici ce que tu dois faire :

“Tu iras dans ton jardin chaque nuit, quand la lune sera à son croissant, et tu cueilleras des pétales de jasmin que tu coudras, un à un, sur ces trois gandourahs de soie que j'ai là, pour toi ; elles sont bénies de la main d'Allah, mais, attention, il faudra les recouvrir entièrement sans qu'un seul coin de soie ne soit visible, ce sera un travail extrêmement pénible et long, car tu dois les confectionner pendant les trois nuits du croissant.

“Quand elles seront terminées, examine-les bien, car si on y voyait seulement un centimètre de soie, ce serait comme si tu n'avais rien fait et les trois princes ne reprendraient jamais leur forme humaine !

“Alors, tu les jetteras sur les oiseaux dès qu’ils paraîtront à ta fenêtre ; c’est tout ce que je puis te dire. Va, et ne te décourage pas, car le triomphe n’est pas loin. Ah ! surtout, un dernier mot, ne parle à personne de ce que je viens de te dire et agis seule !

Zouhida promit et repartit, l’espoir dans le cœur.

Elle fit comme le lui avait indiqué le devin et alla cueillir des brassées de jasmin, détachant chaque pétale qu’elle se mit à coudre sur les gandourahs.

Mais elle était allée se cacher tout au haut d’une tour presque inaccessible, abandonnée par les humains, toute remplie de toiles d’araignées et dans laquelle des nuées de gentils oiseaux avaient leur nid.

Ils lui tenaient compagnie, car le cœur de la douce jeune femme était si pur, qu’ils n’avaient aucune crainte.

Elle recouvrit une gandourah par nuit, cousant jusqu’au matin, aussi était-elle très fatiguée et s’endormait-elle à table, au repas de midi, inquiétant son entourage, mais elle rassurait tout le monde prétextant un peu de fatigue.

Soutenue par son grand amour pour son cher mari et par toute l’affection qu’elle portait à ses deux beaux-frères, elle réussit cet exploit prodigieux de coudre, en trois nuits, des milliers de pétales sur les vêtements.

Et, quand le matin du quatrième jour se leva, les trois gandourahs reposaient sur le lit de Zoubida, fin prêtes !

Les trois oiseaux se présentèrent à la fenêtre, la jeune femme se précipita et jeta les vêtements sur leur plumage éclatant. Alors le miracle se produisit : elle eut la grande joie de voir les trois oiseaux reprendre forme humaine.

Folle de bonheur, elle se jeta dans les bras de son époux qui la serra sur son cœur et l’embrassa tendrement ; ses deux beaux-frères la remercièrent en termes émus de tout ce travail qui avait tiré ses jolis traits, et de sa gentillesse.

Ils sortirent alors tous quatre de la chambre et partirent à la recherche du traître sans plus attendre, impatients de lui faire payer cher sa trahison, mais auparavant, ils mirent Zoubida au courant de ce qui s’était passé, car ils en avaient été instruits par le devin Sida Slimane qui connaissait les tractations de Messaoud avec le chitane, Allah, dans un songe, l’en ayant informé !

Ils trouvèrent le méchant homme, assis sur le trône usurpé, qui à leur vue entra dans une rage noire, se mit à blasphémer et voulut s’élancer afin de se sauver, mais les trois jeunes princes prirent le sabre qui pendait à leur côté et allaient l’éventrer quand la gentille Zoubida les arrêta d’un geste :

— Non ! s'écria-t-elle, ne salissez pas vos armes du sang de ce chitane, laissons à Allah le soin de le punir comme il le mérite, car les humains n'ont pas le droit de tuer !

À peine eut-elle prononcé ces paroles que le perfide Messaoud fut changé en une hyène bossue sentant la charogne et qui s'enfuit en hurlant.

C'est ainsi que ces animaux farouches et puants vivent toujours seuls et sont honnis des autres animaux, c'est la punition de Dieu en la descendance de Messaoud, l'homme fourbe.

Le sultan retrouva ses fils et les femmes, leurs époux, aussi la joie régna-t-elle à nouveau au palais et le petit royaume redevint prospère et heureux. Ce bonheur se refléta sur tous les visages de la tribu des Oudayas !

Cette légende fait partie du patrimoine marocain. On la conte aux enfants qui grandissent, et ils la transmettent à leur descendance.

C'est une légende si pleine de poésie que c'est la vivre que de l'entendre conter. Aussi, la fleur du jasmin est-elle considérée comme le symbole du mariage heureux et est-elle signe de bonheur et fidélité !

Dans les villes et les villages, on voit souvent des marchands ambulants aux bras chargés de ces fleurs en colliers au parfum entêtant, pour vendre, tout au moment des fêtes, ces symboles que chacun et chacune se doit de porter autour du cou.

LA GAZELLE AUX SABOTS D'OR OU LES MIRAGES DU DÉSERT



DANS UN petit village du Sud, près de Tanezrouft (dans le Hoggar), vivait une pauvre vieille. Son gourbi, recouvert d'un toit de chaume, lui procurait un abri sûr.

Elle était là, en compagnie de sa chèvre qui lui fournissait le lait dont elle se nourrissait, car elle était très frugale, se contentant de tremper dans son écuelle de bois, emplie de ce breuvage, un morceau de la *kesra* (galette de blé dur) qu'elle se confectionnait deux fois par semaine et qu'elle faisait cuire dans un *tad'jin* (plat fait de terre glaise cuite au feu) ou encore d'une poignée de figues sèches arrosées d'une lampée d'eau fraîche tirée de son puits situé dans le tout petit lopin de terre entourant son gourbi, qu'elle cultivait avec courage.

J'allais lui rendre visite parfois, lui offrant quelques douceurs, aussi était-elle devenue mon amie.

Elle connaissait toutes les histoires et les légendes qui circulaient dans ce coin du Sud et très souvent, quand elle était en veine de confidences, elle m'en contait une !

Celle de la gazelle aux sabots d'or m'avait beaucoup plu et la voici :

Il y a fort longtemps, près de Taourirt, vivaient deux époux qui avaient le cœur aussi sec que le vent du désert.

L'esprit du mal était en eux et ils profitaient des faiblesses humaines, c'est-à-dire, qu'ils prêtaient de l'argent aux pauvres gens et saisissaient leur récolte ou leur pauvre gourbi s'ils ne leur rendaient pas au jour fixé, c'est ce que l'on appelle en terme *rouni* (européen), des usuriers !

Aussi, quand vint à leurs oreilles, cette histoire contée par les Touaregs venus de ce grand désert que l'on appelle aujourd'hui Sahara, résolurent-ils d'aller tenter leur chance ; voici de quoi il s'agissait :

Une gazelle aux sabots d'or hantait les oasis et personne n'avait pu, jusqu'à ce jour, la capturer. Elle était, paraît-il, si belle, qu'elle éblouissait ceux qui la voyaient tant l'or de ses sabots était de métal pur !

Les deux époux en frémissaient de convoitise. Quelle aubaine ce serait pour eux ! À cette pensée, leurs yeux brillaient de cupidité. Ils résolurent donc de partir à la recherche de cet animal fabuleux.

Mettant sur leur âne leur mince bagage, ils cheminèrent plusieurs heures et arrivèrent aux portes de ce Sahara au sol désertique, où çà et là quelques roches émergeaient ou bien ces dunes, au sable si fin qui entre dans les yeux, la bouche et étouffe rapidement celui qui n'a pas pris la précaution de se couvrir le visage d'un voile.

Ils campèrent dans un coin de la dernière oasis et, après avoir mangé leur frugal repas, s'allongèrent auprès des braises rougeoyantes d'où montaient de temps à autre de courtes flammes provoquées par le vent léger.

La femme s'éveilla au matin. Elle contemplait cette étendue si vaste en pensant à la gazelle qui se cachait quelque part, quand elle n'en crut pas ses yeux : elle voyait soudain, dans le soleil qui commençait à chauffer, des éclats d'or provenant des pattes d'un animal dont elle n'apercevait que l'ombre.

Elle secoua son mari et lui montra du doigt la fantastique apparition. Le cœur battant, ils reconnurent la gazelle aux sabots d'or, immobile entre deux dunes. Ses fines attaches se dessinaient et ses cornes semblaient défier un éventuel ennemi.

Ils se mirent tous deux à ramper sans bruit vers elle, munis d'un filet qu'ils avaient confectionné. Elle les observait de son regard tendre et doux et se laissait approcher sans paraître effrayée !

Ils furent bientôt à un mètre de l'animal et lancèrent alors leur filet avec adresse, mais ô stupeur ! celui-ci ne ramena qu'un peu de sable ! La gazelle avait disparu !

Déconcertés, ils avancèrent encore un peu plus loin et la virent, qui semblait les attendre.

Ils se remirent à ramper et pour la seconde fois lancèrent leur engin. Pour la seconde fois, la gazelle disparut.

Tout à leur désir immodéré d'entrer en possession de cette fortune presque à portée de leurs mains crochues, ils avancèrent toute la matinée sans paraître sentir la chaleur et la soif.

Les malheureux ne se rendaient pas compte qu'ils s'enfonçaient de plus en plus dans ce désert aride et vint le moment où, épuisés de

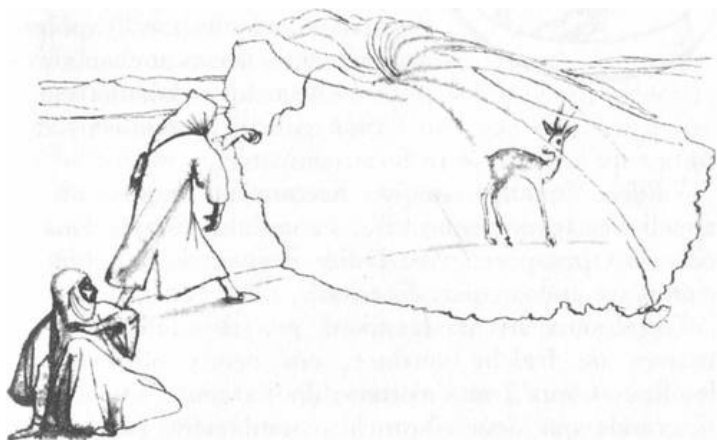
fatigue et de déception ils s'arrêtèrent et regardèrent derrière eux.

Affolés, ils ne virent plus que l'immense étendue sans frontière de ce Sahara si vaste et comprirent que leur cupidité les avait perdus.

Ils périrent ainsi de soif ardente, et quelques mois après, une caravane, passant non loin de là, découvrit un burnous, des babouches, une robe de femme et un haïk, restes des infortunés qui avaient voulu tenter le sort, car la gazelle n'existait que dans leur imagination ; elle n'était qu'un effet de mirage dû à un phénomène d'hallucination provoqué par la chaleur, particulier à ces pays ; leur âme était si pleine de la pensée de la gazelle aux sabots d'or qu'ils la voyaient telle qu'elle apparaissait en leurs esprits.

Et sentencieusement, ma vieille amie termina en hochant la tête :

“L'argent corrompt le cœur de l'homme et le détourne de l'Éternel. Alors Dieu maudit l'homme et le malheur s'abat sur sa destinée !”



LÉGENDE DE L'ARC-EN-CIEL



AIS-TU, ô femme, me dit un jour la bonne vieille à qui je rendais visite, la signification de ce signe ?

Et elle me montra du doigt un magnifique arc-en-ciel qui se dessinait dans l'azur à la suite d'un gros orage d'été.

Je lui répondis par la négative. Alors elle me l'expliqua en termes fleuris et chantants :

— À quelques kilomètres de mon gourbi se trouvent des ruines qu'un jour je te ferai connaître.

“Elles s'étendent sur un hectare au moins, et on appelle cette ancienne cité, la cité engloutie. Quand elle était prospère, c'est-à-dire il y a très longtemps, c'était un endroit paradisiaque !

“Les yeux ne se lassaient pas de découvrir les masses de fraîche verdure, ces beaux oliviers aux feuilles et aux fruits comme de l'argent, ces arbres si grands que leurs branches semblaient toucher le ciel, dans lesquels des milliers d'oiseaux donnaient de merveilleux concerts, toutes ces frondaisons brillantes de rosée que le soleil piquetait de perles et l'impression de douceur qui se dégageait de cet ensemble saisissait le cœur.

“Tout au haut de la colline qui dominait cette vallée verdoyante s'élevait le palais, construit en marbre blanc, qui abritait dans ses murs la femme la plus belle de tout le sud : *Lalla Ed Doha* (la dame du matin).

“Elle demeurait en ces lieux enchantés et son cœur était pur comme celui du diamant, on la disait *marabouta* (sainte).

“Elle répandait le bien autour d'elle et avait fait le vœu de ne jamais

se remarier, car elle avait vainement attendu pendant de nombreuses lunes son tendre époux parti en guerre.

“Elle avait vécu dans l’angoisse, triste, les yeux toujours fixés, du haut de sa tour, sur la route déserte qui ne résonnait plus de l’écho des pas du cheval de son bien-aimé.

“Et un jour, elle avait appris que son seigneur avait péri en combattant et était mort en brave !

“Alors, elle avait pris le deuil et avait décidé de se consacrer tout entière aux pauvres, soignant les malades, assistant les mourants et soulageant les misères.

“Elle ne sortait que le matin car l’après-midi se passait en prières pour le repos de l’âme de son guerrier qui était maintenant parmi les élus d’Allah. D’où ce nom de “dame du matin.”

“Elle vivait seule avec ses souvenirs, mais un jour, elle reçut la visite de notables de la cité venus la supplier de prendre un autre époux, car les dissidents étaient nombreux et une faible femme ne pouvait arriver à défendre son royaume. Ainsi parlèrent-ils. Mais Lalla Ed Doha refusa tout net.

“— Je n’abandonnerai jamais mon peuple qui a confiance en moi et qui m’aime, pour me laisser gouverner par un autre époux. Celui que j’ai perdu, qu’Allah l’ait en Sa très Sainte garde, me protège de là-haut et je n’ai pas peur de soutenir un siège !

“Les notables se retirèrent et toute la cité chanta le courage et la fidélité de cette perle du Sud :

*Louange à Dieu
Qui a créé cette femme,
Lui donnant la douceur du miel,
Le courage du lion Et le cœur fidèle !
Cette femme est Lalla Ed Doha,
La plus pure entre les pures.
Louange à Dieu !*

“Par la suite, plusieurs groupes de dissidents donnèrent l’assaut à cette cité, mais chaque fois, ils furent repoussés !

“Aussi, peu à peu, du sud au nord, le vent porta loin les louanges de la belle et noble Lalla et le Maghreb tout entier lui rendit hommage !

“Elle vécut très longtemps et mourut tranquillement un jour d’orage et son âme s’envola vers le paradis d’Allah.

“Dieu, alors, traça ce chemin des élus, le parant de ces belles couleurs afin que la marabouta ait le cœur réjoui en suivant la route au bout de laquelle l’attendait son bien-aimé mari, ce chemin que tu appelles, ô femme, un arc-en-ciel.

“Chaque fois que tu vois apparaître celui-ci, c’est un saint ou une

sainte qui rejoint le domaine du plus grand, je veux dire Allah !”



INCH ALLAH !



DEUX HOMMES, assis sur leur âne, cheminaient sur la route menant à leurs gourbis. Ils étaient bons amis et devisaient gaiement car ils revenaient du marché et avaient fait de bonnes affaires. L'un d'eux surtout, que l'on surnommait *Gara* (montagne) tant il était fort et grand. Mais cet homme, pourtant brave, était un peu mécréant, c'est-à-dire qu'il n'avait pas beaucoup la foi.

Son compagnon, au contraire, était très croyant, il avait toujours dans la main son chapelet aux trente-trois grains, qu'il égrenait tout en cheminant.

Gara avait serré son argent dans sa *kermouna* (capuchon attendant au burnous), et tout en suivant le chemin, monté sur son âne, échafaudait force projets :

— Avec l'argent que j'ai gagné je m'achèterai la vache que le voisin me propose, elle me donnera un veau ; je pourrai aussi agrandir mon jardin en achetant un lopin de terre attendant et beaucoup d'autres choses.

Et chaque fois qu'il émettait un projet, son ami lui disait :

— Inch Allah !

Finalement, Gara excédé haussa les épaules, se mit fort en colère et s'écria d'un ton courroucé :

— Pourquoi, ô mon ami, me dis-tu toujours Inch Allah ? Tu m'ennuies à la fin ! À quoi cela sert-il, puisque j'ai l'argent ?

Alors, sentencieux, l'ami répondit :

— Ne fais jamais de projet sans dire ces deux mots, car ton destin est dans les mains de Dieu, il pourrait bien te punir pour ton impiété !

Gara fit entendre un petit rire moqueur et ne répondit rien.

Chemin faisant, une soif ardente le saisit tout à coup et il résolut de s'arrêter au puits situé à quelques mètres de son gourbi car, déclara-t-il, il ne pourrait attendre plus longtemps, son gosier se desséchait extraordinairement et il avait l'impression d'étouffer.

Ils arrivèrent donc tous deux en vue de ce puits et Gara, descendant précipitamment de sa monture, se dirigea en courant vers l'eau bienfaisante.

Aussitôt devant la margelle, il prit la corde qui tenait le seau, et commença à le monter, car il se trouvait à mi-parcours.

Mais le seau paraissait lourd, si lourd que Gara dut se pencher fortement pour le tirer.

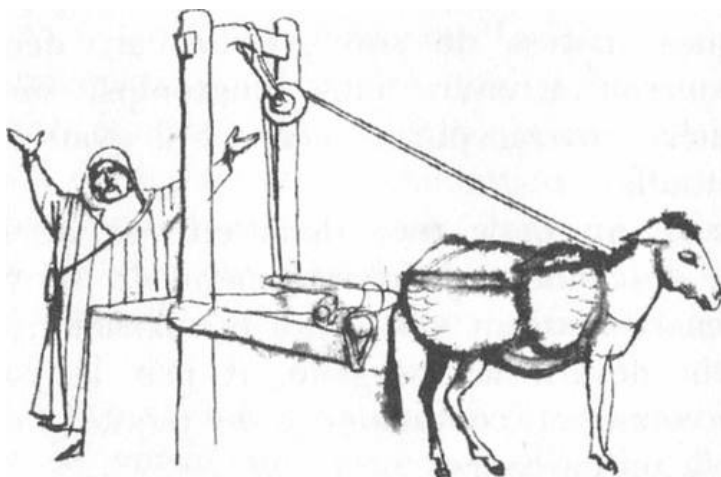
Et tout à coup, qu'arriva-t-il ? Tout l'argent contenu dans la kermouna tomba dans le puits avec un bruit cristallin, tintant contre les parois et disparaissant dans l'eau noire et profonde. Il ne lui resta même pas un douro !

Adieu, veau, vache ! Le pauvre Gara en fut bien marri !

Il repartit tristement vers son âne et son ami lui dit alors :

— Tu vois, ô voisin ! Allah t'a puni sévèrement car tu as été sacrilège en ne croyant pas à sa personne sacrée.

Et désormais, Gara ne prononça aucune parole d'espérance sans l'accompagner d'un : Inch Allah ! Sonore...



LÉGENDE DL CAFÉIER



A VIELLE amie se prénomait Fatima. C'était une contemplative, c'est-à-dire qu'elle méditait, assise à quelques mètres de son gourbi sur une grosse pierre plate, tout en admirant l'horizon sans fin et en filant la toison d'un mouton qu'un voisin complaisant lui avait offerte.

Elle avait une façon de filer assez étonnante, tordant très finement la laine entre le pouce et l'index et l'enroulant autour d'un gros bobineau.

En reconnaissance de mes bontés, elle m'avait fabriqué de ses vieilles mains un peu tremblantes, un très chaud cache-nez que je mettais chaque fois que je lui rendais visite, même par les temps de grosse chaleur, rien que pour voir son vieux visage ridé, se plisser de contentement !

Un jour que j'allais la voir, je la trouvai près de son foyer, préparant un excellent café dont elle avait le secret.

Elle me fit signe de m'accroupir auprès d'elle et me tendit une tasse minuscule de ce nectar, que je dégustai en connaisseuse, car ce n'était pas la première fois que j'en prenais chez elle, et, comme elle connaissait mon péché mignon, elle me gâtait souvent ainsi.

En me tendant ce bon *caouah*, elle me dit avec une pointe d'humour dans le regard :

— Je suis sûr, ô mon amie, que tu ne connais pas la légende du caféier !

Elle fut heureuse quand je lui répondis par la négative et elle commença, comme toute bonne musulmane qui croit en Dieu :

— *Allah Akbar* ! (Dieu est grand !). Près de *Biskra* (oasis située près des Aurès en Algérie), vivait un lettré.

“Il avait beaucoup d’écritures à faire et, malheureusement, ne pouvait arriver à bout de ses travaux car, dès qu’il se mettait à travailler, le sommeil le terrassait. Il ne pouvait même pas veiller, aussi était-il vraiment ennuyé.

“Ce savant possédait une chèvre dont il faisait traire le lait. Il s’en nourrissait uniquement, car il était très sobre.

“Chaque matin, un berger menant paître son troupeau, la prenait au passage et la ramenait le soir les pis gonflés.

“Quand rentrait l’animal, le savant allait le voir et admirait sa vitalité.

“La chèvre sautait, cabriolait et bêlait toute la nuit ; c’était d’ailleurs les voisins qui l’en avaient averti, car lui, hélas ! dormait profondément.

“Elle ne paraissait jamais lasse et le lettré en était très intrigué. Que pouvait-elle manger qui la rendît si fébrile ?

“Aussi l’homme voulut-il en avoir le cœur net et, un matin, quand le berger vint chercher la chèvre, il décida de l’accompagner.

“Arrivés sur les lieux du pâturage, les animaux s’égaillèrent dans la nature et le savant suivit sa chèvre qui le mena tout droit vers un arbuste aux feuilles et aux fruits rouges dont elle commença à se régaler.

“À son tour, l’homme s’approcha, cueillit une grande quantité de ces fruits et s’en revint chez lui impatient de les goûter et d’en connaître les effets.

“Il en croqua quelques-uns mais les recracha aussitôt.

“— Pouah ! fit-il, ce n’est guère bon !

“S’il essayait pourtant d’en mettre à bouillir une poignée ? Ce qu’il fit, et alors un miracle se produisit :

“En buvant ce nectar, après l’avoir abondamment sucré, il sentit tout à coup, dans son corps et dans son esprit, un bien-être et un courage extraordinaires.

“Il en reprit une tasse le soir avant de se mettre à son travail et put, grâce à ce breuvage, écrire fort tard dans la nuit, car le sommeil l’avait fui.

“Et voici, ô mon amie, comment le café est né : grâce à une chèvre !

“Maintenant pardonne-moi, mais je dois faire ma *dohor* (prière du midi), que Dieu te soit clément !”

Et elle se dirigea vers le fond de son petit jardin, emportant son tapis, s’agenouilla dessus, sans plus se préoccuper de moi, le visage tourné vers La Mecque (le musulman étant astreint à faire cinq prières chaque jour), et se mit à psalmodier les versets du Coran.

Je m’éloignai sans bruit, respectant la prière ardente que ma vieille

amie envoyait vers son Dieu !



LE CONTEUR ARABE



UR LA PLACE de Trézel (petite ville de l'Oranie), c'était jour de marché et l'affluence était telle que tout le monde se bousculait.

On entendait des “*balek !*” (place !), criés par de nombreuses voix, comme celle du chamelier poussant devant lui ses bêtes chargées de ballots énormes, celle du marchand d'eau, nanti de ses deux grosses cruches de cuivre rouge, celles des propriétaires de bourricots, pliant sous les larges couffins placés de chaque côté de leur échines, emplis de denrées diverses, si lourds qu'ils en trébuchaient, et ce mot s'enflait et éclatait dans l'air comme une litanie !

Dans un coin, parmi les tentes dressées sous lesquelles s'étaient étalés les produits alimentaires au parfum épicé, ou encore les étoffes chatoyantes, sur un tapis de prière, se tenait le conteur arabe.

Vénérable vieillard à la grande barbe blanche, drapé dans son burnous, digne, hiératique, le regard profond comme la nuit, il semblait poursuivre un rêve intérieur où se côtoyaient le mystère et l'irréel.

Dès qu'il avait pris place, un groupe nombreux de spectateurs assidus l'avait entouré et, dans ce marché bruyant, brûlant sous le soleil ardent, le rêve alors s'élançait en belles phrases exaltant le prophète, si mystérieuses que ceux qui les écoutaient en éprouvaient une confuse émotion.

Que de beaux contes, où Allah le tout-puissant triomphait toujours du mal, ou encore l'histoire de la belle jeune fille qui, telle la gazelle du désert, retrouvait son bien-aimé, ou celle-ci, par exemple, que je

vous conte :

Par Allah le tout-puissant !

Quand Mahomet le prophète était encore enfant, avant qu'il ne monte au ciel auprès d'Allah, son père, *Youssef*, (Joseph) lui dit un jour :

— Je vais t'apprendre ô mon fils, comment notre grand Allah a empêché les soldats chrétiens de pénétrer dans La Mecque. Voici ce qui se passa :

“Lorsque les chrétiens voulurent s'emparer de ces lieux saints, leurs soldats firent marcher devant leur armée toute-puissante, un énorme éléphant, afin de s'en servir pour lui faire briser les portes qui défendaient la ville.

“Mais, quand ils furent arrivés, l'animal s'arrêta, tout à coup, comme figé, et ne put faire un pas de plus. Il semblait changé en statue de pierre, car la main d'Allah s'était appesantie sur son front et l'empêchait de commettre un sacrilège !

“Alors on vit une chose étrange : l'énorme bête se mit à reculer, reculer en barrissant et, levant sa trompe, s'agenouilla de ses deux pattes de devant et sembla saluer le Très-Haut, puis, se relevant, s'enfuit en écrasant tout ce qui se trouvait sur son passage.

“Elle disparut sans qu'on ait pu arrêter sa fuite. Les soldats chrétiens hésitaient devant ce prodige, mais leurs chefs donnèrent ordre de monter à l'assaut des remparts de la ville assiégée.

“Ils se préparèrent donc à exécuter les ordres quand on vit dans le ciel, ô miracle ! des milliers d'oiseaux qui se mirent à attaquer les troupes avec des cailloux si pointus, qu'ils serraient dans leurs griffes, qu'ils transpercèrent les assaillants de part en part.

“Ces cailloux provenaient des enfers où les oiseaux avaient été les chercher, c'est pour cela qu'ils étaient si mortels, car ils ressemblaient à des griffes acérées, et l'on vit tomber tous ces soldats comme les feuilles des arbres qui se détachent par un jour de grand vent et bientôt, pas un ne resta debout !

“C'était la main de Dieu, le Tout-Puissant, qui défendait les lieux sacrés et avait envoyé cette pluie mortelle.

“C'est pour cela, ô mes frères, que jamais un chrétien n'a pénétré dans notre ville sainte. La Mecque, car Allah en protège toujours les abords et surveille de son œil vigilant ces lieux de délices.”

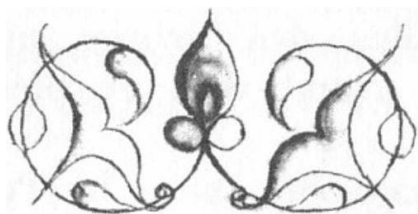
Et il enchaîna sans même prendre le temps de se reposer un peu :

— Savez-vous, ô mes compagnons ! pourquoi le mers existent et pourquoi l'eau en est toujours salée ? Je vais vous l'expliquer :

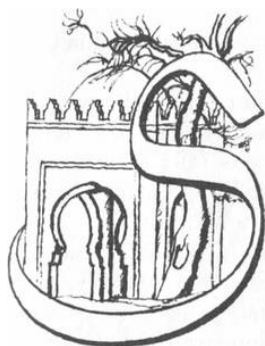
“Un jour, la fille de Mahomet notre prophète, la plus pure entre les pures, je veux dire la douce Fatma, sut que son pauvre père était trahi par ses élus et livrés aux impies.

“Alors elle pleura, pleura tant et tant que ses larmes abondantes tombèrent sur la terre et il se forma d’immenses étendues d’eau salée que l’on appelle mers.

“Quand on se trempe dans celles-ci, on se purifie, car ce sont les larmes de notre gazelle au cœur chaste et sans souillure : la douce Fatma.”



LÉGENDE DE SIDI MOUSSA



IDI MOUSSA, ce saint marabout dont le tombeau se trouve dans la banlieue de Salé (ville du Maroc, près de Rabat), était de son vivant un homme profondément pieux.

Il vivait très misérablement, se nourrissant de fruits et de baies sauvages, passant une grande partie de son temps en prières.

Il faisait de durs travaux et bien souvent, ses mains étaient en sang, mais il gagnait ainsi un peu d'argent avec lequel il pouvait soulager quelques misères.

Tous les ans, à l'époque de la fête de l'*Aïd El Kebir* (la fête du mouton), chaque musulman, ou plutôt chaque famille musulmane, doit acheter un mouton, le faire immoler par un saint marabout, en faire profiter sa famille, ses amis, et en donner une grande part aux *meskines* (pauvres) ; donc, à cette époque, le saint homme disparaissait et personne ne savait où il se rendait.

Mais un jour, des habitants de son village, en pèlerinage à La Mecque, le virent près du tombeau du prophète Mahomet et comme il était vieux, si vieux qu'il ne pouvait se déplacer seul, ils comprirent alors qu'il était transporté, par un miracle de Dieu, en ces lieux saints.

Ils le vénérèrent encore plus et chacun venait lui faire offrande pour ses pauvres.

Il possédait d'ailleurs un don merveilleux : il pouvait transformer en jardins fertiles, les terres les plus arides, donner des fruits aux arbres stériles, guérir les mourants par l'imposition de ses mains, car Allah en avait fait un grand Saint.

Quand il mourut, chacun voulut enterrer sa dépouille dans son

propre jardin, afin d'avoir toujours chez lui l'âme de ce "magicien", c'est ainsi qu'ils l'appelaient, qui leur donnerait bonheur et argent !

Un riche paysan réussit donc à donner une sépulture à son corps, mais un homme très pieux, révolté de ces croyances impies, vint le reprendre et, accompagné d'un groupe de fidèles, le fit transporter tout au haut d'une falaise où on lui éleva une *kouba*.

C'est un lieu de pèlerinage fréquenté par une foule bigarrée sans cesse en mouvement. Et voici la légende de Sidi Moussa, ô très chers frères !

Car c'était le conteur arabe qui l'avait dit :

— Que l'ombre du vénéré Sidi Moussa nous donne la paix de l'âme et que Dieu bénisse les hommes qui ont le cœur pur !

Inch Allah !



LÉGENDE DES EAUX THERMALES



UN ROI régnait dans son royaume, l'administrant avec sagesse et bonté, aussi était-il vénéré de tous ses sujets.

Il avait pour femme une créature merveilleuse qui le comblait de bonheur.

Les étoffes les plus précieuses drapaient son corps souple et des bijoux d'une richesse inouïe, aux pierres étincelantes, scintillaient sur ses cheveux d'un noir d'ébène, sur sa peau à la blancheur de lait ou encore à chacun de ses doigts aux ongles dorés. Et rien n'était assez beau pour elle.

Mais, depuis quelques mois, la reine souffrait d'un mal mystérieux : elle éprouvait des douleurs atroces dans les bras et dans les jambes et ses pleurs et ses cris brisaient le cœur de son époux.

Tous les médecins, talebs, marabouts avaient défilé à son chevet, mais personne n'avait pu hélas ! soulager ses horribles souffrances. Sa jeunesse s'étiolait et la pauvre femme dépérissait.

Or, un jour, se présenta devant la grille du palais, un vieillard tout courbé, appuyé sur son bâton. Il s'adressa aux gardes et leur déclara :

— Allez dire à votre très noble roi que je puis rendre la santé à son épouse bien-aimée, s'il veut bien me recevoir.

Un tel rayonnement se dégageait de cet homme et il parlait avec tant d'autorité, qu'il fut tout de suite introduit auprès du monarque, qui pleurait de désespoir, assis sur son trône.

Le vieillard s'inclina devant lui et lui dit :

— Ô grand roi, j'ai le pouvoir de guérir ta chère femme de son mal étrange, mais tu dois exaucer le souhait que je vais formuler.

“Si tu n’acceptes pas, ta bien-aimée mourra bientôt dans des souffrances terribles et cette maladie se répandra dans ton royaume, alors réfléchis bien avant, j’ai dit !

Le bon roi regarda l’homme qui lui parlait ainsi et, subjugué par ce regard impérieux et doux à la fois, il murmura, anxieux :

— Dis-moi vite quel est ce souhait, je t’en conjure, ô bon vieillard !

Et voici ce que le vieil homme répondit :

— Je veux que tu prennes tous les coffres que tu possèdes et qui contiennent des pierres précieuses, je sais que tu en as d’énormes quantités, puis, tu feras creuser le sol dans ton jardin jusqu’à ce que tu trouves une grande rivière souterraine.

“Lorsque tu l’auras trouvée, tu devras faire allumer sur ses rives un immense feu que tu alimenteras avec tout ce que contient ton palais, c’est-à-dire les meubles de prix, les étoffes somptueuses, les cages dorées de tes oiseaux que tu libéreras ; enfin, il faut que de ton palais ne subsistent plus que les murs.

“Tu devras rester sous terre jusqu’à ce que l’eau de la rivière soit chaude, puis tu feras construire un grand bassin dans un coin de ton jardin ; on le remplira de cette eau et ton épouse bien-aimée s’y trempera. Voici mon souhait, à toi d’accepter ou non !

Le bon roi aimait tant sa femme qu’il répondit sans hésiter un seul instant :

— Je ferai tout ce que tu m’as dit de faire si cela doit redonner la santé à mon épouse !

— Attention ! l’avertit le vieillard, tu n’auras plus rien alors, et tu devras mendier ton pain dès que ta femme sera guérie !

— Je le ferai, répondit le roi.

Alors l’inconnu se redressa et fut auréolé tout à coup de lumière céleste.

— Ton cœur est bon et pur, tu seras récompensé !

Tu jetteras dans la rivière tout ce que contiennent tes coffres de gemmes, de bijoux. J’ai dit !

Et cet homme étrange disparut subitement aux yeux stupéfaits du monarque.

Celui-ci pensa que c’était un envoyé d’Allah et qu’il fallait faire tout ce qu’il avait demandé. Il donna aussitôt les ordres nécessaires.

Il fit creuser le sol, très profondément, découvrit la rivière souterraine dans laquelle il jeta le contenu de ses coffres, qui fut entraîné sous terre bien loin, puis brûla, un à un, meubles, étoffes et enfin tout ce que son palais contenait, à l’exception de ce qui se trouvait dans la chambre de son épouse ignorante de ce qui se passait.

Et quand l’eau fut bien chaude, il fit construire un grand bassin, le fit remplir de cette eau et alla chercher celle pour laquelle il avait tout

sacrifié, puis la plongea dans cette onde limpide.

Dès qu'elle fut dedans, la belle jeune femme sentit ses douleurs fondre comme par enchantement et son visage resplendit tout à coup de la joie la plus profonde. Elle sortit de l'eau aussi fraîche et rose qu'avant sa maladie. Les eaux thermales étaient nées. Devant ce sacrifice si beau, Allah s'émut.

Il donna à cette rivière les propriétés de guérir ces douleurs que l'on appelle rhumatismes. Et voici pourquoi, vous qui me lisez, les eaux sortent si chaudes des montagnes.

Ce sont les bienfaisants djinns qui alimentent toujours sous terre le foyer allumé par le bon roi, qui avait tout sacrifié pour l'amour de son épouse bien-aimée.

Mais le Dieu si grand le récompensa et il retrouva son palais intact, auquel ne manquait pas le plus petit objet.

Ils vécurent désormais heureux, son épouse et lui. Elle lui donna une nombreuse descendance, tandis que la rivière entraînait toutes ces pierres merveilleuses, au pouvoir si fabuleux, que l'on trouve en creusant le sol.

Et tout cela, grâce à Allah le Tout-Puissant !



LÉGENDE DU BOUC



UN JOUR D'ÉTÉ, près d'un petit village du sud de la Tunisie, nommé aujourd'hui Monastir, nom tiré du monastère, construit dans les premiers temps du christianisme dont les remparts crénelés protègent de nombreuses mosquées, un jour d'été donc, un homme cheminait lentement.

Il avait bien chaud sous ses haillons car c'était un pauvre *meskine* (malheureux) ; il allait au hasard des chemins, mendiant çà et là un morceau de galette ou un plat de couscous, selon la bonté des gens, ou bien ramassant les fruits trop mûrs tombés des arbres, qui jonchaient la route.

Bâton en main, besace au dos, il allait son bonhomme de chemin lorsqu'il s'arrêta brusquement ! Dans le fossé, sur le bas-côté, il voyait un être couché, immobile, qui semblait mort. Ému, le pauvre hère s'approcha et s'agenouilla péniblement, car il était âgé.

Touchant le front de l'homme, il poussa un soupir de soulagement quand il le sentit tiède sous ses doigts. Cet inconnu était bien imprudent de rester ainsi sous ce soleil de plomb et son visage, déjà très rouge, disait combien il souffrait de cette chaleur torride !

Moktar, c'était le nom du mendiant, prit l'écuelle qu'il avait sortie de son sac et alla chercher un peu d'eau à la source qui coulait non loin de là et que le pauvre hère connaissait bien pour s'y être souvent arrêté afin d'étancher sa soif, et revint aussitôt.

Il trempa un coin de son vieux burnous dans le liquide et en bassina les tempes de l'homme puis, se penchant, il le souleva dans ses bras et alla l'étendre sous un figuier sauvage qui étalait ses branches touffues,

donnant un peu de fraîcheur aux alentours.

L'inconnu ouvrit alors les yeux et se dressa sur son séant. Encore un peu fatigué, il demanda à Moktar ce qui s'était passé et le brave mendiant le lui conta.

L'homme essaya de se lever, mais chancela, et serait tombé si son compagnon n'avait tendu vers lui, un bras secourable.

— Il faudra que tu me portes, dit le malade, car je ne pourrai marcher ; je vais te faciliter la chose, tourne-toi vers La Mecque et ne regarde pas ce que je fais.

Moktar docilement se tourna le visage vers La Mecque et attendit un signal. Un bêlement derrière son dos le fit bondir. Il se retourna brusquement et vit, à sa grande stupeur, une jolie brebis toute blanche qui le regardait de ses bons yeux ronds en secouant la tête. Une longue barbiche rappelait celle que portait l'homme qui avait tout à coup disparu pour faire place à cet animal. Et Moktar eut soudain très peur quand il l'entendit lui parler comme un être humain :

— Vois-tu, ô homme, Allah m'a donné cette forme et il faut absolument que tu me portes, car j'ai les pattes paralysées et je ne puis marcher ; je te supplie de le faire sans me demander d'explications et tu seras largement récompense ; mais si tu ne le fais pas, je mourrai vite de faim, de soif et de chaleur.

Elle avait un air si triste que le bon mendiant sentit son cœur fondre de pitié, mais l'animal semblait bien lourd et il ne pensait pas avoir la force de le porter.

Mais la brebis, qui lisait comme en un livre dans le cœur de l'homme, lui dit doucement :

— Baisse-toi et tu verras : je ne pèserai pas lourd.

Subjugué, Moktar s'accroupit et, subitement, la bête s'enroula autour de son cou, laissant pendre sur sa poitrine sa tête et ses pattes.

L'homme se releva comme s'il n'avait eu aucun fardeau sur ses épaules et, reprenant son inséparable bâton, il se mit en route.

Il marcha, marcha durant des heures, guidé par l'animal, sans être, chose étrange, fatigué le moins du monde, traversant plaines, cours d'eau et montagnes puis, arrivé au bord d'une large rivière sur laquelle le soleil jetait ses derniers rayons jusqu'à en frôler la surface miroitante, l'animal le pria de s'arrêter et de s'asseoir. Ce qu'il fit.

Aussitôt, le léger fardeau quitta son cou et, à la place de la brebis toute blanche, une femme mystérieuse, voilée de mousseline d'argent aux nuances bleutées, le visage couvert, se présenta aux yeux émerveillés de Moktar.

Un bandeau fait de purs diamants, dont l'eau était si pure qu'ils éclairaient le contour de sa tête, entourait son front et retenait de longs cheveux noirs, splendide parure vivante.

Au travers de son voile, l'homme distinguait une bouche rouge

comme les grains d'une grenade mûre ; ses yeux fardés de *khôl* brillaient comme des étoiles d'or, et sur sa poitrine retombait, soutenue par une chaîne très fine, une large main de Fatma, symbole de pureté. Le pauvre Moktar était béat d'admiration.

Alors la femme lui parla d'une voix douce et mélodieuse :

— Merci, mon brave, tu as fait cesser l'enchantement qui me retenait prisonnière des djnouns ; viens maintenant et ne crains rien, je veux te récompenser comme tu le mérites.

Et, frappant la berge de son petit pied chaussé d'une mignonne babouche de velours bleu, brodée d'or, elle murmura une incantation à laquelle Moktar ne comprit rien. Et un miracle se produisit tout à coup devant l'homme éperdu : l'eau s'ouvrit !

La femme voilée le prit par la main et s'enfonça avec lui dans les entrailles de la terre qui se referma sur leurs têtes. Ils se trouvèrent dans un magnifique jardin, planté d'arbres, dont les fruits étaient d'or et de gemmes précieuses. Celles-ci éclairaient comme en plein jour les branches dans lesquelles des oiseaux de paradis faisaient entendre des trilles joyeux et des chants harmonieux.

Guidant toujours Moktar, l'inconnue le mena dans une allée conduisant à un château que l'on apercevait tout au fond.

Ils arrivèrent bientôt devant la porte de ce château, dont les murs étaient construits en marbre rose et sur lesquels pendaient des guirlandes de roses d'une blancheur éclatante. Sur un geste de la femme, cette porte s'ouvrit et Moktar eut un éblouissement.

Devant lui, s'étendait une pièce immense dans laquelle un ruissellement d'or et de pierres précieuses jetait des flammes multicolores. D'un côté, quantité de pièces d'or et de l'autre, des monceaux de diamants.

Le mendiant se précipita et tomba à genoux, plongeant ses bras d'un air ravi dans ces trésors fabuleux. La femme, le relevant doucement, lui dit alors :

— Sers-toi. Prends ce que tu peux et chaque fois que tu auras épuisé ta fortune, viens au bord de la rivière et frappe du pied trois fois en murmurant ces mots : “Par Allah, que la terre s'ouvre !” Et chaque fois, tu pourras emplir tes poches. Adieu, et fais bon usage de ta fortune ! Mais auparavant, tu vas me jurer sur le livre sacré : le “Coran”, que tu ne souffleras mot à personne de ce que tu as vu et de ce qui s'est passé.

“Si tu dévoilais notre secret, tu encourais les foudres d'Allah et je ne pourrais plus rien pour toi. Va, ô homme, et sois heureux !

Et notre Moktar se retrouva tout à coup sur le chemin où il avait trouvé l'inconnu.

Il se frotta les yeux, croyant être le jouet d'un songe, mais non ! Ses poches étaient bien remplies de cette merveilleuse aubaine !

Il alla tout droit à la ville et immédiatement commanda un repas pantagruélique, mangeant à en être malade, puis il acheta des habits, un palais, enfin tout ce qui lui plaisait et tout ce dont il avait envie depuis si longtemps.

Or ses poches s'étaient vidées et, à deux reprises, il était allé vers la rivière pour les remplir.

Un cousin, jaloux de cette fortune subite, voulut savoir d'où elle provenait, mais il se heurta au silence de Moktar, fidèle à sa parole. Furieux, il résolut d'en avoir le cœur net et, pendant des lunes, il guetta, guetta, car il était très avare et aurait voulu avoir sa part de ce trésor fabuleux que, dans son esprit malveillant, il croyait volé.

Il brûlait de savoir comment toute cette fortune était venue entre les mains de Moktar qu'il haïssait et qui pourtant était si bon, car il faisait le bien autour de lui, soulageant les misères, aidant les pauvres paysans qui ne pouvaient payer leurs récoltes, etc.

Il est vrai que le mauvais cousin, lui, pressurait les gens et prenait le peu qu'ils avaient quand ils ne pouvaient payer ou rendre ce qu'il leur avait avancé. Aussi était-il haï de tous !

Or, un soir, après avoir épié pendant des jours et des nuits l'homme dont il voulait à tout prix percer le secret, il le vit se diriger à la nuit tombante, vers la campagne environnante.

Sournoisement, en tapinois, il se mit à le suivre à travers les hautes herbes qui le cachaient entièrement tandis que Moktar, confiant, allait d'un pas vif, à cent lieues de se douter qu'il était suivi.

Il arriva au bord de la rivière et prononça les paroles magiques. L'eau se retira et la terre s'ouvrit.

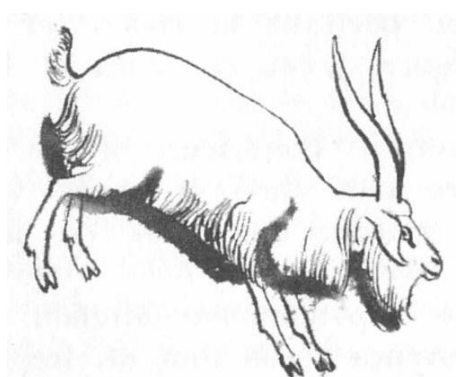
Disparaissant à l'intérieur, il en ressortit un quart d'heure plus tard et reprit le chemin du retour. Son cousin, tapi près de là, avait tout entendu.

Après avoir impatiemment attendu le départ de Moktar, il s'avança à son tour et, frappant du pied, répéta la formule magique ; comme pour Moktar, la terre s'ouvrit et se referma sur lui.

Mais cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un bêlement furieux se fit entendre et l'eau se retirant, de l'ouverture sortit un énorme bouc tout noir aux énormes cornes, à l'air menaçant, qui disparut dans les profondeurs des herbes.

Plus jamais personne ne revit le méchant homme et parfois une ombre fantastique se dresse sur les montagnes environnantes. De cette ombre s'échappent des grondements terrifiants et l'on entend les sabots de l'animal fantastique résonner jusque dans les gourbis où se terrent, le soir venu, les habitants de cette contrée.

C'est ainsi que les boucs sont tenus pour des êtres malfaisants et sont rendus responsables, d'après la légende maghrébine, de tous les désastres, de toutes les fautes et de toutes les iniquités des peuples.



L'ANGE DE LA MORT !



ORSQU'UN Arabe meurt, El Malaïk (l'ange) vient le chercher, l'emmène dans un grand espace où ne pousse que de l'herbe, puis il l'interroge :

L'ange : — Qu'as-tu fait dans ta vie, de bien ou de mal ?

Le mort : — Je n'ai fait que du bien.

L'ange : — Prouve-le.

Le mort : — *Comment ?*

L'ange : — En écrivant tout ce que tu as fait.

Le mort : — Mais je n'ai ni papier, ni crayon.

L'ange : — Trempe ton doigt dans ta bouche et écris sur ta poitrine.

Si le mort dit la vérité, les lettres ressortent, brillant comme de l'or, mais s'il ment, les lettres ressortent en lettres de feu !

Alors, le bon est envoyé vers le paradis d'Allah et le mauvais est précipité dans un grand bassin rempli de toutes les méchancetés qu'il a commises et qui se sont transformées en eau.

Durant les jours chauds, cette eau est comme le feu et brûle l'âme du mort. Durant l'hiver, cette eau se change en glace et l'âme du mort gèle !

— Et ainsi, ce sera dans l'éternité des siècles, m'a conté mon gentil Ali, gardeur de troupeau, petit Kabyle à l'âme simple et candide, qui m'a dit encore :

“Le printemps a ses fleurs !

L'été son soleil !

L'automne sa moisson !

Et l'hiver sa tristesse !"



LA VENGEANCE D'ALLAH !



U-DELÀ de l'Adrar (Mauritanie), vivait un peuple berbère dont le visage voilé cachait des traits durs et cruels. Il avait pour chef Ibn Akbar, un homme démoniaque qui ne pensait qu'à tuer.

Un jour, il attaqua une tribu, car il avait appris que celle-ci était prospère et très riche, et en fit vider les maisons. Puis, le butin mis de côté, il y fit mettre le feu, détruire les splendides récoltes et tuer tous les habitants. Il ne laissa derrière lui que ruines et désolation !

La lune brillait depuis longtemps sur ces ruines encore fumantes, quand, soudain, une petite ombre se glissa, furtive, puis une autre, et deux enfants, garçon et fille, apparurent, qui se mirent à se lamenter en poussant des gémissements.

Ils étaient frère et sœur et avaient pu, au cours de la *razzia* (attaque), se sauver et se cacher au milieu des hautes herbes, à quelque distance de là. C'étaient les seuls rescapés ! Et ces pauvres malheureux pleuraient leur père mort et leur mère enlevée par les bandits.

Le garçon, prénommé Yacoub, serrant les poings, jura de venger ses parents, comment ? il réfléchirait, mais il fit le serment, visage tourné vers La Mecque comme le lui avait appris son père, de punir le criminel qui avait anéanti sa famille.

Il chercha, parmi les ruines, de quoi se nourrir et eut le bonheur de trouver dans un *tadjin* (plat) une galette encore tiède qui avait cuit sur le feu de bois.

Partageant ce maigre repas, frère et sœur mangèrent en silence puis, après avoir bu à la source qui coulait à quelques mètres, ils

s'étendirent à même le sol et s'endormirent, épuisés d'émotion et de chagrin.

Le lendemain matin, ils se levèrent et allèrent tremper leur visage dans l'eau fraîche, Yacoub prit alors la main de sa sœur Malika et ils partirent tous deux, bien loin de ce qui avait été, jusqu'à la veille, leur tribu.

Ils marchèrent bien longtemps, puis s'arrêtèrent fatigués au pied d'un arbre contre lequel ils s'assirent. La faim commençait à se faire sentir car leur frugal repas était bien loin lorsque, tout à coup, levant les yeux, Malika vit, sur une grosse branche basse sous laquelle ils se trouvaient, un tout petit bonhomme qui les regardait, attendri.

Sautant lestement à terre, celui-ci se campa de toute la hauteur de ses cinquante centimètres et leur parla d'une petite voix fluette :

— Par Allah, mes pauvres enfants ! Je connais votre grand malheur, car je suis le lutin de la forêt ; j'ai assisté à ces horribles choses et je vous fais serment que le bandit sera puni comme il se doit. Mais je vois que vous avez très faim, je vais vous donner de quoi manger !

Et, sur un claquement de ses doigts, dix petits *djinns* (génies bienfaisants) sortirent de terre et se mirent à leur servir quantité de mets appétissants que les pauvres enfants n'avaient encore jamais goûtés. Ils se régalèrent et, repus, remercièrent le bon génie.

Celui-ci leur dit alors, en leur tendant une écuelle de bois :

— Voyez cette écuelle ! Dès que vous aurez faim, vous n'aurez qu'à la poser à terre, elle se remplira d'elle-même et ainsi vous n'aurez plus à chercher votre nourriture. Allez, et qu'Allah vous protège !

Puis il disparut aux yeux stupéfaits des deux enfants. Ils reprirent leur route sans oublier le précieux objet que leur avait remis le bon djinn. Ils marchèrent encore tout un jour et arrivèrent en vue d'une ville nommée aujourd'hui *Bedjaïa* (Bougie), dans laquelle le chef cruel avait son palais.

La verdure jetait partout sa note fraîche et la mer qui scintillait au loin faisait ressortir par son éclat la belle mosquée de Sidi Soufi. Et ce jour était justement jour de pèlerinage. Tous les Arabes se trouvaient dans les rues afin d'aller prier autour des marabouts de Sidi Touati et Sidi Mohand Amokrane et cette ville avait été surnommée par ses habitants "La petite Mecque" !

Yacoub et Malika se mêlèrent à la foule bariolée. Une très grande douceur ajoutait à la majesté du paysage. Les oliviers d'argent, les figuiers de Barbarie dont les feuilles aux cruels piquants supportaient leurs fruits jaunes et rouges, ou encore l'éclat écarlate des bougainvilliers ainsi que le parfum d'abondantes roses répandaient un charme pittoresque et luxuriant.

La température était idéale et les lauriers roses et blancs penchaient sur les chemins leurs branches qui se mêlaient à celles des abricotiers

sauvages ou des grenadiers en fleurs.

Les innombrables souks étaient envahis par les promeneurs qui s'attardaient autour des marchands, citant ou vantant leurs marchandises, ou bien dans ces cafés maures où l'on pouvait s'asseoir sur de larges tapis munis de petites tables supportant les minuscules tasses de café ou les verres de sirop à la rose ou encore le bon thé à la menthe.

Les deux enfants, se tenant toujours par la main, ouvraient de grands yeux, car ils n'avaient jamais vu pareille fête, n'étant, de toute leur jeune vie, jamais venus à la ville.

Ils se faufilaient parmi la populace, admirant les souffleurs de feu, les acrobates dont le crâne rasé luisait sous le soleil, les musiciens dont les *raïtas* jetaient leurs notes mélancoliques et ces *bou sadiachs* (danseurs nègres) qui se contorsionnaient, le corps recouvert de fourrures, c'est-à-dire de queues de renards, de chacals, et orné de dents de fauves et de toutes sortes d'amulettes pendues autour de leur cou et qu'ils vendaient pour quelques pièces de monnaie.

Mais le garçon n'en oubliait pas, pour autant, son serment. Fuyant le tumulte, il entraîna sa sœur Malika vers un coin de la côte, d'une paisible beauté, et là, il posa l'écuelle à terre : celle-ci se remplit aussitôt, et ils purent ainsi apaiser leur faim.

Comment allaient-ils faire pour approcher le cruel Ibn Akbar ? Le palais s'élevait à quelque cent mètres de l'endroit où ils se trouvaient et dressait ses murailles percées de très petites et innombrables fenêtres avec un amoncellement de tours qui se détachaient, étranges, dans l'azur du ciel.

Les deux enfants s'approchèrent et contemplèrent ces immenses masses de pisé ! Des cris rauques et rythmés s'élevaient de l'intérieur des cours, accompagnés par les tambours et le crincrin des violons.

Yacoub et Malika purent ainsi passer inaperçus et pénétrer dans l'ancre de leur ennemi qu'ils purent justement voir, accoudé à une balustrade, promenant son regard d'aigle sur la foule de ses courtisans, les yeux brillant comme ceux d'un démon.

La rage prit alors le jeune garçon qui se mit à trépigner de colère, mais la sage Malika le calma du mieux qu'elle put. Que pouvaient faire deux enfants parmi tous ces gardes et ces bandits, brandissant leurs lances d'un air menaçant ? Ils auraient vite fait d'être piétinés et tués.

Ces gardes impassibles et indifférents regardaient la masse des danseurs qui, en longue file, se trémoussaient en cadence, frappant dans leurs mains.

Yacoub sentit brusquement qu'on le tirait par sa gandourah et, se retournant, vit un chien dont le poil jaune brillait. L'animal tenait entre ses crocs le morceau de tissu et semblait inviter l'enfant à le

suivre. Ce que fit le garçonnet en prenant la main de sasœur et l'entraînant avec lui, car il ne s'étonnait plus de rien.

Le chien les mena vers une ouverture pratiquée dans le mur et qui s'enfonçait sous terre. Ils suivirent un couloir éclairé de lumignons fumants et débouchèrent dans une vaste salle.

Des serviteurs s'affairaient autour de braseros et d'autres arrosaient, dans d'énormes cheminées, d'appétissants méchouis qui tournaient et rôtissaient, arrosés de beurre crémeux ; d'autres encore préparaient des plats traditionnels de couscous.

Le chien avait disparu et Yacoub vit alors près de lui le petit lutin de la forêt, qui leur faisait signe de le suivre et de se hâter. Il les mena dans une chambre nue et là, se mit à leur parler de sa petite voix aiguë :

— Voici, ô mes enfants ! le moment venu de délivrer votre mère qui se trouve, avec les autres femmes, enchaînée dans la prison aux murs épais située dans les profondeurs du château.

“Tiens, poursuivit-il, en tendant au garçon un énorme plat de couscous qui embaumait et qui était apparu brusquement sur le sol, porte ceci aux gardes et attends un instant. J'y ai mis une drogue qui va les faire dormir et ainsi tu pourras prendre les clefs et ouvrir les portes bardées de fer derrière lesquelles se trouve votre mère. Dépêche-toi ! Sois prudent et qu'Allah te guide ! Je veille sur ta sœur durant ce temps.

Yacoub suivit à la lettre les conseils de leur bon génie, souleva le plat qui lui parut bien léger, car c'était un plat magique, et le porta à bout de bras dans la salle des gardes où il fut accueilli avec enthousiasme. Tous mangèrent de cet excellent mets et bientôt se mirent à dodeliner de la tête, s'endormant lourdement les uns après les autres, tandis qu'au-dehors, la fête continuait de plus belle.

Vite, le jeune garçon se saisit des clefs qu'il trouva sur un des hommes et alla ouvrir les portes des prisons, appelant sa mère à grands cris.

Enfin, il eut la grande joie de pouvoir la trouver saine et sauve et ne perdit pas de temps à lui expliquer ce qui se passait, se bornant à lui dire :

— C'est Allah qui m'envoie, vite, sortez toutes, je t'expliquerai !

Il fit sortir toutes les prisonnières et, mettant un doigt sur sa bouche, les conduisit dans la salle où il retrouva le bon génie avec sa sœur qui, folle de bonheur, se jeta dans les bras de leur mère.

Mais il ne fallait pas s'attarder, la file des femmes suivit le génie qui, d'un signe de la main, fit s'entrouvrir le mur et toutes se retrouvèrent en pleine campagne.

De là, elles gagnèrent les douars environnants où elles retrouvèrent des membres de leurs familles.

Quant à Yacoub, Malika et leur mère, ils s'en furent chez leur grand-père qui avait une belle maison en pleine campagne près de Djidjelli. Le garçon remâchait sa colère, car il gardait le souvenir du massacre des siens, mais le bon grand-père, qui était un sage, lui dit d'une voix douce :

— Ô mon petit-fils, prunelle de mes yeux, Allah est grand ! Il punira le cruel, tu verras. Pense maintenant à ta chère mère et à ta sœur et laisse faire le très céleste.

Et tout à coup, le tonnerre gronda, succédant aux éclairs, une pluie diluvienne tomba sur la ville de Bedjaïa, anéantissant les granges remplies des sacs de blé volés, granges situées dans les communs du château qui, lui non plus, ne fut pas épargné. La foudre tomba sur ses bâtiments et ce ne furent bientôt plus que des ruines.

Ibn Akbar ne dut son salut qu'à un pauvre paysan qui passait juste à ce moment-là et qui le sauva de la colère divine.

Le petit lutin se présenta alors à ce seigneur déchu, sous sa forme véritable qui était celle du Saint Sidi Touati. Il lui fit honte de sa cruauté et l'envoya vivre en ermite jusqu'à la fin de son existence sur une montagne d'accès impossible. Là, Ibn Akbar vécut de baies sauvages et but l'eau d'une source.

Il se repentit de ses fautes passées et mourut dans la sainteté, ayant demandé pardon à Allah le plus grand et le plus juste.

Et cette histoire me fut contée par un marabout qui avait pour nom Sidi Mokrane.



LES VOLEURS PUNIS



E ME PROMENAIS en compagnie d'un méhariste sur une place des environs de Marrakech appelée la place Djemaa El Fna (la Réunion des Morts), car c'est là que se déroulaient les supplices et les exécutions capitales et que l'on exposait les corps des condamnés, voici bien longtemps !

La foule grouillante se pressait autour des marchands de sauterelles grillées, enfilées sur de longs bâtons, dont les Arabes sont très friands, autour des marchands de cacahuètes toutes chaudes ou de beignets dégouttant d'huile ou bien encore du charmeur de serpents qui, de sa flûte aux sons aigus, faisait se pâmer, hors de son panier, un gigantesque cobra dont les anneaux se déroulaient et s'enroulaient autour du bras de cet étrange musicien, et qui de sa langue fourchue piquait le bois de la flûte.

Je m'approchai alors d'un conteur marocain, assis sur un petit tapis et entouré d'une foule nombreuse et attentive. Comprenant le dialecte, je me mis à écouter, fascinée, l'histoire enfantine et pourtant pleine de nostalgie que contait cet homme.

L'auditoire, suspendu aux lèvres du conteur pathétique, déclamatoire, passionné, suivait avec anxiété des aventures parfois comiques, souvent épiques ou tragiques, mais voici celle que j'ai entendue :

— Il était une fois, une famille de bûcherons qui habitait un gourbi situé près des gorges du Rhummel, dans un endroit appelé *El Kantara* (le pont).

“Ce ménage avait quatre enfants, quatre fils dont le plus jeune,

prénommé Ismaïl, était aussi malin qu'il était *djedid* (jeune) ; il n'avait que six ans, mais il était né sur la montagne sacrée !

“Ses parents n'étaient guère riches et se lamentaient lorsque le père n'avait pu vendre les produits de leur maigre jardin, aussi souvent les enfants se contentaient-ils d'un bout de galette de semoule et se couchaient-ils le ventre creux.

“Or un jour, le père les pria de l'accompagner dans la forêt afin de préparer les fagots pour l'hiver qui s'annonçait très froid. Les quatre garçons partirent et s'enfoncèrent au plus profond des bois, ramassant des branches de bois mort qui jonchaient le sol. Occupés à les mettre en gerbes, ils ne se rendaient pas compte qu'ils s'étaient éloignés et à un moment donné, Ismaïl, trouvant qu'ils avaient suffisamment de fagots, demanda à ses frères de rejoindre leur père pour reprendre le chemin de leur maison.

“Mais, ils eurent beau tourner, appeler, le silence le plus complet régnait dans la forêt ! Après avoir cherché durant un long moment ils virent bien tous quatre qu'ils s'étaient égarés. Ils se mirent alors à pleurer mais Ismaïl, le plus raisonnable, leur demanda de s'asseoir et de l'attendre, puis, montant sur un arbre, il se mit à examiner les alentours.

“Dans la nuit tombante, il vit, au loin, une lueur qui brillait à travers les arbres. Le cœur rassuré, il descendit et fit part à ses frères, de cette bonne nouvelle !

“— Nous allons nous diriger vers elle, dit-il, peut-être verrons-nous des gens qui pourront nous aider à retrouver notre chemin.

“Et, les uns suivant les autres, ils arrivèrent, par un sentier battu, devant un gourbi recouvert de chaume, à l'intérieur duquel on menait grand tapage. Timidement, Ismaïl frappa à la porte. Mais il dut s'y prendre à plusieurs reprises tant le bruit était fort.

“Enfin, la porte s'ouvrit et un homme barbu à l'air féroce parut sur le seuil. On aurait dit un affreux *bédoui* (nomade) tant sa peau était sombre et son *tarbouch* (voile qui entoure la tête) sale !

“Par Allah ! dit-il en voyant les quatre enfants, que voulez-vous ?

“Le jeune Ismaïl répondit bravement :

“— Ô *Sidi* ! (seigneur) nous sommes perdus dans la forêt et nous avons bien froid, et surtout si peur des *djnouns* !

“— Entrez ! fit l'homme d'un ton rude.

“Les enfants entrèrent. La fumée était si épaisse que l'on n'y voyait pas à deux pas !

“L'homme les mena devant une table près de laquelle se trouvait assis un autre individu à l'air encore plus féroce. Celui-ci les regarda de son oeil d'aigle et leur dit d'un ton guttural qui fit frémir les pauvres enfants :

— Vous êtes ici dans la maison des voleurs, asseyez-vous et mangez, ensuite vous irez vous coucher et nous verrons demain !

“La table était couverte de victuailles, produits sans nul doute de larcins. Après avoir bien mangé, les enfants furent emmenés dans une pièce voisine où ils s’allongèrent sur des tapis, s’endormant presque aussitôt tant ils étaient fatigués.

“Fort avant dans la nuit, la porte s’ouvrit doucement et le chef des voleurs entra. Il secoua le pauvre Ismaïl, qui s’éveilla en se frottant les yeux !

— Viens à côté, lui dit-il à voix basse, je veux te parler.

“L’enfant se leva, enjamba ses frères et sortit de la pièce, refermant la porte avec précaution. L’homme le prit par le bras et, le menant sur le seuil de la demeure, lui montra au loin une lumière qui brillait :

— Tu vois cette lueur, ô petit homme, c’est le palais d’un seigneur très riche ; il possède dans son écurie un magnifique cheval blanc qui file comme le vent ; tu vas y aller et tu me le rapporteras !

— Mais comment veux-tu que je fasse, ô Sidi, dit Ismaïl tout tremblant, je suis si petit !

— Tu te débrouilleras, gronda l’homme en roulant des yeux terribles, car si tu ne le rapportes pas, je vous tuerai tous quatre ! Va, et ne reviens pas sans le cheval, surtout !

“Le cœur bien triste, l’enfant partit, après que le chef des voleurs lui eut montré le chemin, et il marcha, marcha, arrivant enfin en vue du superbe palais.

“Les gardes appuyés sur leurs lances somnolaient et ronflaient légèrement. Ismaïl était si menu qu’il put se faufiler sans bruit. S’étant orienté grâce à l’odeur d’écurie, il se dirigea vers celle-ci et vit, attaché par un licou à un anneau rivé dans le mur, un superbe cheval blanc.

“L’enfant s’approcha avec un peu d’appréhension et monta dans la mangeoire, puis commença à défaire le nœud de la corde qui retenait l’animal. Celui-ci se mit alors à piaffer et hennir !

“Ismaïl, entendant un bruit de pas dans la cour, se cacha bien vite dans la paille. Une voix gronda :

— Allons, *El Ghrib* (le merveilleux) ! qu’as-tu donc à bouger ainsi ?

“Le seigneur, car c’était lui, flatta son cheval de la main, arrangea un peu sa litière, car il ne laissait à personne le soin de veiller sur ce magnifique animal, et s’en retourna se coucher.

“Le garçon attendit un moment, sortit de dessous la paille et continua à desserrer le nœud. Le cheval de nouveau se mit à piaffer et, pour la seconde fois, le seigneur vint le voir.

“Ismaïl eut juste le temps de se cacher, et renouvela son geste dès que l’homme partit. Et quand il entendit pour la troisième fois l’animal se démener ainsi, son maître pensa que les mouches devaient l’ennuyer et, sans plus s’en préoccuper, se rendormit pesamment.

“L’enfant flatta de la main l’encolure du beau cheval qui se laissa faire docilement, puis entoura ses sabots de chiffons que le chef des voleurs lui avait donnés, réussit enfin à le détacher et le conduisit vers le portail en priant Allah de le protéger.

“Sa prière fut entendue car aucun des gardes ne bougea et Ismaïl put sortir sans encombre du palais. Il enfourcha l’animal, après avoir escaladé l’une des pattes, tel un singe et le conduisit à la maison des voleurs. Le chef fut très content, félicita le garçon et lui dit ensuite :

“— Par Allah, je vois que tu es un enfant bien dégourdi ! Aussi vas-tu retourner là-bas et cette fois tu me rapporteras la couverture que le seigneur a sur son lit ; elle est brodée de superbes diamants. Va, et souviens-toi de ce que je t’ai promis si tu ne réussis pas !

“Le garçon s’en retourna au palais le cœur bien lourd et monta doucement les escaliers menant à la chambre du seigneur. Un ronflement sonore s’élevait du lit. Ismaïl vit sur le dessus une couverture superbe dont les diamants qui la paraient éclairaient la pièce de mille feux.

“L’enfant se glissa sans faire de bruit sous le lit et tira un des coins de cette couverture. Le seigneur, la sentant glisser, se réveilla en sursaut et la ramena sur lui.

“Le pauvre garçon attendit un bon moment que l’homme fut rendormi et tira de nouveau. Pour la deuxième fois, le dormeur la ramena à lui.

“Et pour la troisième fois, l’enfant renouvela son geste. Alors le seigneur irrité, prit la couverture et de rage, la lança par la fenêtre ; elle tomba lourdement dans la cour !

“Ismaïl descendit sans faire le moindre bruit et sans rencontrer âme qui vive, prit l’objet, après l’avoir roulé dans un haïck pour en cacher l’éclat, et s’enfuit, le traînant tant bien que mal derrière lui. Comme la première fois, Allah le protégea et il put sortir du palais sans être inquiété.

“Il arriva très fatigué et fort essoufflé à la maison des voleurs. Le chef l’attendait sur le pas de la porte. Il le complimenta et lui dit d’un ton qui n’admettait pas de réplique :

“— Reprends ton souffle, ô petit homme, car tu vas retourner pour la dernière fois au palais ; cette fois-ci il faudra que tu prennes la bague magique qui ne quitte pas le doigt du seigneur.

“Ismaïl se mit à pleurer, mais il eut beau supplier le méchant sidi, rien n’y fit. Il dut encore une fois s’incliner devant la menace qui pouvait coûter la vie à ses frères ainsi qu’à lui-même.

“Et il s’en retourna vers le palais, désespéré. S’introduisant à nouveau dans la chambre où dormait le seigneur, il se glissa sous le lit.

“L’homme laissait pendre sa main et Ismaïl vit à son annulaire une

bague merveilleuse dont le chaton était orné d'une grosse pierre noire si brillante qu'il avait peine à en soutenir l'éclat. L'enfant tira tout doucement sur l'anneau et le dormeur, sentant celui-ci glisser de son doigt, le remit en place.

“Une seconde tentative échoua et la troisième, hélas ! fut fatale au garçon. Le seigneur, se penchant brusquement happa la main d'Ismail, qui se débattit désespérément, mais l'homme tenait bon ! Il le traîna de dessous le lit et lui dit d'une voix qui fit frémir l'enfant :

“— Je te guettais, car je me suis aperçu que tu m'avais volé mon cheval et ma couverture et maintenant, tu voulais me voler ma bague magique. Pour te punir, je vais te faire empaler par mes gardes !

“Il se leva, tenant toujours la main de l'enfant et le traîna dans la salle du trône où il se mit à frapper sur un gong ! Mais Ismail, s'accrochant désespérément des deux mains au doigt du seigneur, réussit à lui arracher la bague puis, lesté comme un singe, parvint à se sauver avant que les gardes aient pu l'attraper.

“Le maître du palais, qui était un homme très cruel, grondait et menaçait, mais l'enfant put franchir, toujours sous le regard d'Allah, la porte de l'entrée et s'enfuit en courant de toutes ses petites jambes. Il arriva bientôt aux alentours de la demeure des voleurs, s'arrêta un instant pour souffler un peu et se mit à frotter machinalement la bague contre sa *djellaba* (chemise).

“Aussitôt, un grand nuage se forma et une fois dissipé, un nain vêtu d'or et d'argent apparut.

“— Maître, dit-il en se prosternant le front dans la poussière, je suis ton esclave, que me veux-tu ?

“L'enfant resta un moment sans voix tant il était surpris puis, reprenant ses esprits, lui demanda ce que cela voulait dire.

“— C'est une bague magique, ô mon maître, lui dit alors le petit génie, tous les souhaits que tu formuleras seront immédiatement exaucés.

“— Bien, dit Ismail après avoir réfléchi, je voudrais que mes frères soient près de moi et que les voleurs et le méchant seigneur disparaissent à jamais, ainsi d'autres enfants ne seront pas obligés de faire ce que j'ai dû accomplir.

“— Ô mon maître, il sera fait comme tu le désires !

“Et, dans un tourbillon, le gourbi, le palais, tout disparut aux yeux de l'enfant et il eut la grande joie de retrouver ses frères, ahuris de s'être sentis transportés dans les airs.

“— Conduis-nous, dit Ismail, auprès de nos chers parents !

“Aussitôt, ils se retrouvèrent tous quatre devant la porte de leur gourbi dans lequel ils s'empressèrent d'entrer.

“Quel ne fut pas le bonheur des parents, qui pleuraient leurs enfants, les croyant dévorés par les bêtes féroces !

Ils surent faire bon usage de la bague magique et firent beaucoup de bien autour d'eux, vécurent heureux très longtemps, entourés de l'estime générale, grâce à Allah, le plus grand entre les grands.



LA FÉE DE L'OUED



'EST UNE légende qui est fort connue dans cette vallée de Zéramma, affluent de l'oued Safsaf, située près de Philippeville.

Certains soirs des nuits d'été, lorsque le ciel resplendit de clarté, les Arabes sortent de leurs demeures et viennent contempler au bord de la rivière ce merveilleux miracle :

Soudain tout se tait ! Le murmure de la brise dans les buissons ne se fait plus entendre, le ricanement lancinant des crapauds s'arrête, le hululement du hibou dans le creux de l'arbre se fait de plus en plus discret et le chuintement de la source s'apaise, car soudain apparaît marchant sur les eaux, un long fantôme blanc vêtu de longs voiles, ses cheveux d'argent brillant sous les mille éclats des étoiles. C'est Meriem, que les Arabes ont baptisée "la Fée de l'oued" !

Ceci se passait au temps où tous les hommes étaient frères et que régnait la paix sur terre. Un énorme et cruel serpent de mer vivait dans les profondeurs de la rivière et ce monstre hantait les nuits des pauvres humains, car il se nourrissait, d'après la légende, de jeunes filles et jeunes gens de quinze à vingt ans et le désespoir se lisait sur tous les visages.

On conduisait ses victimes au bord de l'eau et le lendemain, on ne retrouvait que leurs babouches ou une partie de leurs vêtements. Et l'angoisse était bien grande !

Malgré les prières, les pèlerinages, les ex-votos que les mères éperdues venaient pendre près de la *kouba*, sur les branches du figuier sauvage et sacré, rien n'arrêtait l'horrible reptile.

Il était, d'après un paysan qui, disait-on, l'avait vu, immense. Sa tête ressemblait à celle d'un crapaud géant à la gueule si grande qu'il pouvait avaler un bœuf d'un seul coup. Ses anneaux se tordaient dans le lit de la rivière et l'homme avait pensé mourir de frayeur en voyant ce monstre qui s'était mis à pousser des sifflements aigus et dont la gueule rouge crachait des torrents de flammes.

Était-ce son imagination qui lui avait joué un vilain tour ? Mais le bruit de cette apparition avait fait le tour de la contrée et personne n'osait plus passer devant l'oued maudit. On avait essayé de laisser, la nuit venue, des bœufs, des moutons, etc., mais on les retrouvait intacts le lendemain matin, et il y avait, écrite en lettres de feu sur leur dos, une menace terrible : l'anéantissement de la tribu tout entière. Les pauvres gens virent bien que l'étrange animal n'aimait que le sang et la chair des humains.

Or, dans une belle et riche maison du village, demeurait une pure jeune fille qui avait pour prénom Meriem. Tout le monde l'aimait, car elle était sage et très pieuse, faisant le bien et soignant les malades. Devant le désespoir de ce peuple, elle résolut d'aller dans la mosquée prier Allah le Tout-Puissant et une nuit, elle partit doucement tandis que ses parents et leurs serviteurs dormaient.

Elle pénétra dans l'enceinte sacrée après s'être purifiée les mains et les pieds à la fontaine qui se trouvait à l'entrée et s'agenouilla, priant le très grand afin qu'il lui donne la *baraka* (le pouvoir d'intercéder auprès de Dieu). Elle était ainsi prosternée lorsque tout à coup, une grande clarté l'enveloppa et, relevant la tête, elle vit un homme tout de blanc vêtu qui la regardait debout auprès d'elle.

Meriem poussa un petit cri, mais l'inconnu lui adressa la parole d'une voix de miel si douce qu'elle se sentit subitement très légère et pleine de confiance. Il lui dit :

— Je suis un envoyé d'Allah ! Il faut, ô pure jeune fille, te sacrifier si tu veux sauver ceux de ta race car bientôt la jeunesse sera anéantie et plus aucune lignée ne pourra être créée.

— Dis-moi, répondit Meriem, ô envoyé de Dieu, ce que je dois accomplir.

Et l'ange lui dit avec une grande douceur :

— Tu brûleras de l'encens toute la nuit sur la berge de la rivière et tu devras ensuite, au petit jour, t'enfoncer dans cette eau jusqu'à ce que tu disparaisses. Ainsi sera sauvée ta race.

Et l'ange disparut ! Meriem se releva et partit lentement, le cœur serré. Elle était si jeune ! Pour rentrer dans sa demeure, elle devait passer devant la maison de ses voisins et tout à coup, elle entendit des cris et des lamentations. S'approchant, elle demanda ce qui se passait.

— Ô noble jeune fille, répondit le père, le malheur est sur notre maison ! Nos deux enfants, prunelles de nos yeux, ont été menés au

serpent pour être dévorés ! Qu'Allah les protège !

Et les pauvres parents s'égratignaient les joues de désespoir. La pieuse Meriem se dirigea vers la rivière et la contempla, puis une prière s'éleva de son cœur :

— Ô Allah, Tout-Puissant ! Sauve ces deux enfants et je te donne ma vie en échange !

Puis elle alla tout doucement dans la maison de ses parents et en ressortit quelques instants plus tard avec un récipient rempli de cendres chaudes sur lesquelles elle jeta une poignée d'encens, le posa au bord de la rivière puis, bravement elle entra dans l'eau, qui se referma sur elle. Nul ne la revit plus !

Et les malheureux parents qui pleuraient leurs enfants eurent la grande joie de les voir revenir sains et saufs, sauvés par celle que l'on appela désormais : "la Fée de la rivière".

Un soir, j'ai assisté à cette féerie et, mon imagination aidant, j'ai distingué comme un long fantôme blanc qui dansait sur la limpidité de l'eau.

Était-ce un nuage ou l'héroïque Meriem ?



LÉGENDE DES ÉTOILES FILANTES



JE ME TROUVAIS à Yakourène, pour me reposer quelques jours dans un ravissant hôtel situé dans l'une des magnifiques forêts de cette contrée, lorsqu'un soir, respirant l'air pur des pins, tout en admirant le paysage et le ciel étoilé, je fus interpellée par l'un des serviteurs kabyles, qui me dit en me montrant du doigt la voûte céleste :

— Connais-tu, ô *roumia* (chrétienne), la légende des étoiles filantes ?

— Non, lui répondis-je, et je serais heureuse de la connaître.

Alors, l'homme commença ainsi :

— Tu sais, ô femme, que notre foi en Allah, le seul, l'unique, est bien grande ! Nous lui demandons chaque jour, dans nos prières le bonheur éternel et il nous répond : *Mektoub* (ce qui est écrit est écrit).

“Notre Dieu est entouré de quatre des plus nobles anges, dont l'un est le messager divin de toutes choses, le deuxième surveille l'être humain, le troisième assiste le mourant et recueille son dernier soupir et le quatrième sonne les trompettes du jugement dernier lorsque Allah vient juger les hommes !

“D'autres gardent les tombeaux dans les cimetières ou bien veillent sur les enfants, leur soufflant sur le visage un vent de feu, s'ils agissent mal et leur envoyant un souffle parfumé s'ils font de bonnes actions !

“Un jour, Allah tint conseil avec tous les anges, mais le démon, qui voulait savoir ce qui allait se dire, voulut s'approcher du trône sur lequel se trouvait le bon Dieu. Celui-ci, qui voyait tout, fit un signe aux anges gardiens volant alentour et les pria de chasser l'intrus.

“Ils prirent alors des morceaux d'étoiles et se mirent à lapider ce

démon, le faisant fuir jusqu'aux profondeurs des enfers.

“C’est ainsi que, quand tu vois une étoile filante, pense à mon histoire, je l’ai lue dans le Coran, notre livre sacré.”

Puis, il continua, voyant que je m’intéressais à son bavardage :

— Je vais te conter, maintenant, l’histoire du petit serviteur noir qui rendit sa fiancée à un jeune prince qui se désespérait et allait mourir de chagrin, ce conte s’appelle : “Le petit nuage blanc” !

LE PETIT NUAGE BLANC



'ÉTAIT un petit négrillon qui était serviteur dans un grand palais. Il s'appelait *Khémis* (jeudi) car l'un des gardes l'avait trouvé, encore bébé, abandonné près de la grande porte du palais, un jeudi et ainsi l'avait-on baptisé.

Le maître des cérémonies, noir aussi, l'aimait bien, c'était un nègre géant, vêtu d'un large pantalon retenu à la taille par une large ceinture et qui montrait son torse nu, puissant et velu. Un énorme yatagan était glissé dans cette ceinture. La tête de l'homme était entièrement rasée sauf le haut du crâne, qui se parait d'une longue tresse, servant à l'ange qui viendrait le chercher lors de sa mort, le menant ainsi jusqu'au paradis d'Allah, si toutefois, il le méritait !

Mais le palais était en deuil et le jeune prince se mourait d'amour, car sa fiancée, la belle Djamila, avait disparu alors qu'elle se promenait dans son jardin et personne ne l'avait plus revue. Toutes les recherches étaient demeurées vaines et Khémis avait bien du chagrin, car il aimait beaucoup son jeune maître, très bon pour lui.

Donc, le petit négrillon était au palais, employé à faire briller les cuivres et tout ce qui avait besoin d'être entretenu qui ne fût pas trop lourd, bien sûr, Khémis était encore si jeunet !

Or, dans une des salles du palais, se trouvait une pendule si grande qu'elle en touchait le plafond pourtant très haut. Elle était si ancienne que personne, pas même le sultan ne savait d'où elle venait. Elle était là, sans doute depuis des siècles et on ne s'occupait pas d'elle, sauf Khémis qui, monté sur un grand escabeau, faisait briller son beau bois patiné.

Beaucoup d'histoires étranges avaient couru sur elle et comme les Arabes sont très superstitieux, nul n'osait la toucher ! Donc, elle était là, dans son coin, bien tranquille.

Un soir, il faisait un grand vent et Khémis, après avoir dîné d'un bon plat de couscous, accompagné d'un gros morceau de galette et d'une poignée de dattes, le tout arrosé de bonne eau claire, était allé se coucher dans les combles du palais. Il avait un petit coin où était installé un vieux tapis nanti d'un coussin et le pauvre négrillon, fatigué par une journée de travail, s'endormit si vite qu'il en oublia de fermer le châssis à tabatière qui lui servait de fenêtre.

Un rayon de lune venait jouer sur l'enfant endormi et tout à coup, un souffle assez puissant passa sur son visage, le réveillant en sursaut. S'asseyant, Khémis se frotta les yeux et vit un joli nuage blanc se promener dans la chambre. Comme il était léger ! on aurait dit, par Allah, une écharpe de soie !

Le négrillon médusé regardait ce beau nuage qui dansait dans le rayon de lune et eut soudain très peur, car du nuage sortit une voix qui lui murmura doucement :

— Ô petit homme, lève-toi et viens avec moi.

L'enfant eut un geste de frayeur et se tassa en boule sur son tapis, mais le nuage, le soulevant, le mit debout en lui disant :

— N'aie pas peur de moi, je ne te ferai pas de mal !

Puis la porte s'ouvrit toute seule et, l'un suivant l'autre, ils descendirent l'escalier monumental, c'est-à-dire que seul Khémis le descendit, car le nuage voleta plutôt. Ils arrivèrent alors dans la salle du palais où se trouvait la fameuse pendule et sans hésitation, le nuage s'en approcha, faisant signe au négrillon de le suivre. Et voici ce qu'il lui demanda :

— Tu vois ici une pendule magique, ô petit homme ! Tu vas chercher un bouton caché sur son bois et, dès que tu l'auras trouvé, elle s'ouvrira et je te dirai ce qu'il faudra que tu fasses !

Khémis, tâtonnant, se mit à chercher sur toute la surface du bois. Il était heureux dans le fond de son cœur de savoir enfin ce que contenait cette pendule qui lui était chère. Celle-ci était sculptée de petits agneaux qui gambadaient. Machinalement, en essayant de toucher le nez de l'un d'eux, il sentit que son doigt s'enfonçait aisément !

Il accentua sa pression et, à sa grande surprise, avec un peu d'effroi, il vit tout à coup, une ouverture béante à la place de la porte, et des escaliers qui s'enfonçaient dans le sol. Le nuage dit à l'oreille de Khémis, car il ne voulait pas faire de bruit :

— Maintenant, tu vas descendre ! Ne crains rien, au bas des escaliers tu trouveras une grande pièce. Dans cette pièce il y a trois cassettes. L'une est de fer, la seconde d'argent et la troisième est d'or.

Il faut que tu les ouvres toutes les trois.

“Dans celle en fer, tu trouveras la clef qui ouvrira la seconde, et dans la seconde, une clef d’argent qui ouvrira la troisième. C’est celle qui m’intéresse. Elle contient une clef d’or que tu prendras et me rapporteras.

“Tu pourras alors garder comme récompense autant d’or et de pierres précieuses que tes poches en contiendront. Moi, je ne te demande que la clef ! Mais je dois t’avertir : tu rencontreras, Ô petit homme, mille difficultés. Aussi, tiens, voici une baguette, tu n’auras qu’à dire : “Baguette fais ton devoir”. Elle t’obéira, mais ne t’en sépare jamais. Va, et sois prudent !

Khémis, subjugué par la voix du nuage, commença à descendre les escaliers qui tournaient en colimaçon et chaque fois qu’il descendait une marche, une lumière surgissait du mur répandant une vive lueur.

Il arriva enfin au seuil d’une salle magnifique, toute tendue d’or. Les murs en étaient si brillants qu’ils semblaient des soleils jetant mille feux sur les trois cassettes qui se trouvaient au milieu.

Le négrillon s’approcha du petit coffre de fer et tendit la main pour en soulever le couvercle. Dès qu’il l’eut soulevé, des bruits discordants se firent entendre et des ongles griffus mais invisibles tentèrent de saisir sa djellaba ; Khémis qui se débattait comme un beau diable, pensa tout à coup à la baguette qu’il tenait en main et s’écria : “Baguette, fais ton devoir !” Celle-ci s’élança et se mit à frapper de-ci, de-là !

On entendit des cris furieux et subitement, le silence le plus complet régna et la vaillante baguette revint se placer dans la main du négrillon. Alors, il put prendre la clef qui se trouvait dans le coffre de fer. Il l’introduisit dans la serrure du coffre d’argent qui s’ouvrit et libéra des centaines de gnomes affreux qui entourèrent l’enfant essayant de lui arracher la baguette.

Mais il tenait bon et répéta sa phrase. La baguette se mit en branle, faisant danser les vilains djnouns qui, glapissant et sautant, disparurent tous en fumée, puis elle reprit sa place.

Khémis put alors prendre la clef d’argent. Il fit de même pour la troisième cassette et l’ouvrit. Un trésor fabuleux apparut à ses yeux éblouis. Il n’avait jamais vu pareille splendeur ! Sans réfléchir, il posa sa baguette à terre et plongea ses mains et ses bras dans les gemmes étincelantes, faisant couler les pièces d’or entre ses doigts d’un air ravi et tout à coup... un éclat de rire tonitruant éclata près de lui !

Il se vit entouré de démons rouges et hideux qui se mirent à lui tourner autour de plus en plus vite. Tendant vivement la main afin de reprendre la baguette, hélas, il ne la trouva plus ! Elle avait disparu ! Et le pauvre Khémis fut jeté à terre, ses bras furent liés derrière son dos puis, le mettant debout, un de ces vilains diables le poussa sans

ménagement vers une partie du mur qui s'ouvrit à leur approche.

Un long couloir se présenta à eux !

Après l'avoir longé durant un moment, ils débouchèrent dans une vaste salle nue, où seul un trône occupait le milieu de cette pièce. Le négriillon vit, assis sur ce siège, une espèce de fantôme entièrement vêtu de rouge. Sur la tête une cagoule de même couleur donnait à cet être une apparence de cauchemar. Celui-ci fit signe à Khémis de s'approcher et, d'une voix étouffée par l'épaisseur du tissu, lui dit :

— Approche et ne crains rien !

L'enfant, peu rassuré, vint près du personnage et sursauta. En effet, le fantôme avait ôté sa cagoule et le visage affreux d'une femme apparut. Un visage couturé, brûlé, hideux ! Le négriillon, après un instant de panique et un geste de répulsion, eut pitié de cet être qui paraissait souffrir.

— Ô femme, lui dit-il, je n'ai pas peur de toi, mais, je t'en prie, laisse-moi sortir de là car si on s'aperçoit de mon absence, j'aurai le fouet.

— Tu pourras sortir très bientôt, ô petit homme, murmura la femme, mais auparavant je voudrais que tu me rendes un grand service. Écoute donc mon histoire :

“Je suis la fille d'un grand seigneur et j'allais me marier avec un gentil prince quand un jour, voici quelques lunes, me promenant dans mon jardin, je vis un joli nuage tout blanc voleter autour de moi.

“Ravie, je tendis les bras afin de le saisir, lorsqu'une voix rauque jaillit de celui-ci et me dit d'un ton menaçant :

“— Arrière, ou tu seras punie ! À moins que tu ne consentes à m'épouser, ainsi tu pourras jouer avec moi.

“J'éclatai de rire à l'idée d'épouser un nuage et lui répondis :

“— Ô mon charmant petit nuage, je ne puis répondre à ta flamme, car je dois épouser dans huit jours un beau prince et les préparatifs du mariage sont déjà en train !

“Mais je trouvais ce nuage si fin et si soyeux, que j'essayai malgré sa mise en garde, de le saisir. À peine l'eus-je frôlé que je fus précipitée dans cette salle, piétinée par les méchants djnouns, défigurée par les ongles des êtres invisibles et me voici condamnée à rester éternellement ici, à moins qu'un être bon me prenne en pitié, aussi je te demande, ô *moutchachou* (enfant), de m'écouter bien attentivement :

“Le petit nuage n'est qu'un méchant magicien, qui prend cette forme afin de se venger de la Reine des bois, Mériem, qui l'a condamné à errer éternellement sans jamais se reposer, car il a fait tant de mal.

“Si tu réussissais à l'entraîner dans les escaliers, nous pourrions l'enfermer ici à jamais, et ainsi, il ne pourrait plus nuire à personne.

“La clef qui se trouve dans la cassette d’or me permettrait de reprendre ma forme première, c’est pour cela que ce mauvais génie la voulait, afin de me garder pour toujours sa prisonnière ; cette clef ne doit être touchée que par une main innocente, c’est ainsi qu’il t’a choisi. Donc, si tu as vraiment pitié de moi, donne-la-moi et nous allons essayer de capturer le méchant magicien !

Khémis, plaignit beaucoup la femme, pleurant sur les misères qu’elle avait endurées, car c’était un bon petit cœur. Il résolut donc de la sauver. Passant dans la chambre d’or, il prit la clef et la tendit à la malheureuse qui, dès qu’elle l’eut touchée se transforma en une ravissante créature, et l’enfant médusé reconnut la fiancée de son maître, car il avait pu la voir dans l’appartement des femmes lorsqu’elle venait au palais rendre visite à la mère du prince.

Tout tremblant, Khémis se jeta aux pieds de la princesse et lui dit que son maître se mourait d’avoir perdu sa tendre fiancée. Fort émue, elle le releva et l’embrassa tendrement en le remerciant de lui avoir fait retrouver sa forme première.

— Il faut maintenant sortir d’ici, car je dois vite rendre la santé à mon futur époux.

Ils établirent un plan, et, l’un suivant l’autre montèrent doucement les escaliers. Arrivés au dernier palier, il restait encore cinq marches avant qu’ils puissent sortir de la pendule. La petite princesse se cacha dans un renfoncement du mur et Khémis s’écria d’une voix lamentable :

— Ô nuage, viens à mon secours ! Je ne puis marcher, par Allah, car les djnouns m’ont tant battu que j’en suis tout bleu. La clef d’or est dans ma poche, descends, je vais te la remettre.

Et le négrillon se mit à gémir et à pousser des soupirs à fendre l’âme. Le nuage, sans méfiance, descendit. D’un élan, la petite princesse et l’enfant franchirent le seuil de la pendule et refermèrent vivement la porte. Un bruit terrifiant se fit entendre dans l’intérieur, auquel succéda le silence.

Les gardes accoururent, effrayés, et le maître des cérémonies apercevant Khémis avec cette belle jeune fille, qui s’était vivement recouvert le visage de son voile, car les musulmans ne doivent en aucun cas voir les traits des femmes, voulut lui tirer l’oreille.

Mais la pure jeune fille pria l’homme de la mener sans plus tarder auprès du prince malade, en compagnie du négrillon.

Si grande fut la joie du fiancé qu’il guérit sur-le-champ et on fit durant huit jours, de grandes fêtes pour célébrer le mariage.

Khémis fut attaché aux services du prince et il fut choyé et heureux. Il passait avec méfiance devant la pendule et la princesse avant conté son aventure à son tendre époux, celui-ci fit emmurer l’objet, pardon, la pendule, et ainsi ils furent tous débarrassés de ce souci.

— Vois-tu, ô femme, acheva le serviteur kabyle, ces ruines dans le lointain, ce sont les ruines du palais qui abrita le petit négriillon Khémis. Inch Allah !



LÉGENDE DE BOU SAADA



ETTE BELLE oasis se situe au pied des monts des Ouleds Naïls, appelés aussi “Filles des Montagnes” ; depuis des centaines d’années, les jeunes filles de cette contrée suivent la tradition qui est de danser pour constituer la dot du mariage et peuvent ainsi choisir, elles-mêmes leur époux ! Cette dot, elles s’en parent lorsqu’elles vont dans les mariages, les cérémonies religieuses, les baptêmes, etc., enfin partout où elles doivent danser.

Ce sont des colliers de pièces d’or ou des diadèmes de pierres précieuses, des bracelets, des bagues, car leur fortune ne doit être faite que de bijoux, l’argent étant interdit.

Ces jeunes filles, revêtues de somptueuses robes superposées, vont de palmeraies en villages et même dans les villes, car les Arabes sont très friands de ces danses dites “danses des mains”. Elles agitent, nonchalantes, de longs foulards tout en formant des chorégraphies d’attitudes, et les modulations des flûtes, les bourdonnements des *derboukas* (tambourins) surchauffent peu à peu l’atmosphère ; on crie, on bat des mains, et les femmes voilées poussent des *you ! you !* aigus qui se répercutent sous les coupoles des mosquées en bourdon nostalgique et confus.

Donc, voici des siècles, Bou Saada n’existait pas. À sa place, on ne trouvait qu’effrayante solitude à l’étendue désertique et à l’ondulante couleur de miel. Là, dans ce désert, vivait une tribu de *Châambas* (sauvages errants), hostiles à tout ce qui n’était pas eux, habiles dans le maniement de la lance et de l’arc, montés sur de rapides chameaux.

Ils avaient pour chef, le grand *El Soltane* (le sultan), un homme au teint basané, sec et maigre. Il portait sur le visage le voile noir appelé *litham*, ainsi que tous ses hommes ; ce voile les protégeait des variations de température et ils ne le quittaient jamais, même pour manger.

Leur grand burnous les enveloppait tout entiers, car au Sahara, s'il fait jusqu'à 60° à l'ombre, dans la journée, les nuits sont très froides et le thermomètre peut parfois descendre jusqu'à moins dix.

Le regard d'aigle d'El Soltane planait du haut de son magnifique mehari, sur cette tribu dont il était le maître et qui le craignait, car il était très cruel. Il vivait de brigandage et s'attaquait avec sa troupe, aux caravanes qui transportaient du sel, le plus précieux des condiments pour ces nomades.

Or un jour, un guetteur signala l'arrivée d'une de ces caravanes. El Soltane se prépara aussitôt à l'attaquer. Il disposa ses hommes en éventail et, cachés derrière les dunes, ils attendirent l'arrivée des caravaniers.

Quand ceux-ci furent assez près, les brigands s'élancèrent, lance dans une main, yatagan dans l'autre, et se mirent à tuer tout ce qui bougeait. Ils poussaient des cris gutturaux qui affolaient les bêtes et bientôt ce ne fut plus qu'un immense charnier : tous les humains de la caravane avaient péri.

Alors les pillards firent main basse sur le butin qui s'avéra fructueux : magnifiques tissus d'or et d'argent, denrées rares, parfums coûteux, etc.

El Soltane, du haut de son méhari, se tenait impassible et contemplait la curée des hommes lorsque, tout à coup, l'un d'eux sortit de dessous un large haïk, reposant près d'un dromadaire, une fillette de 12 ans environ. L'une des femmes avait voulu sans nul doute la cacher aux yeux de ces bandits. La pauvre enfant était inanimée.

— Par Allah ! s'écria l'homme, la belle enfant !

En effet, la fillette, très pâle, avait des cheveux couleur de blé mûr, si soyeux et si longs qu'ils lui descendaient plus bas que la taille et tellement légers que le moindre souffle les faisait voltiger. Formant de grosses boucles, ils étaient comme une parure vivante autour du visage de l'enfant et les superstitieux nomades regardaient avec ébahissement cet être d'un autre monde qui leur était soudain apparu. Ses vêtements étaient d'une finesse inouïe et ses petites sandales semblaient avoir été faites avec de l'or pur, tant elles brillaient.

El Soltane poussa un sifflement aigu qui fit s'agenouiller sa monture et sauta lestement à terre. Il s'approcha de l'enfant qui lui semblait irréaliste et d'un doigt caressa ses cheveux, puis toucha son front. Il était tiède. Sortant de dessous son burnous une gourde contenant du

vin de palme (préparé avec une substance tirée d'un arbre et appelé *lagmi*), il en versa quelques gouttes sur les lèvres roses de la fillette qui poussa un gémissement et ouvrit les yeux.

Des yeux d'un bleu si pur et si brillant que le chef châamba n'en put supporter l'éclat. Il cacha sous sa main brune son regard ébloui et poussa un cri guttural. Puis, regardant à nouveau l'enfant, il la fixa durant un long moment comme hypnotisé. Il ne pouvait en détacher ses yeux, car elle paraissait posséder un pouvoir tout-puissant puisque ses hommes étaient comme lui, contemplant cet être sans bouger un cil dans un étrange silence.

Mais le charme fut rompu lorsque la fillette, voyant ce masque noir se pencher sur son visage et ce regard aigu qui la détaillait, poussa un cri d'effroi. Elle voulut fuir et se leva d'un bond, mais tomba lourdement à terre et s'évanouit à nouveau de terreur. L'homme qui la soutenait voulut la relever mais un grondement furieux arrêta son geste et il reçut un coup de bois de lance dans les côtes. El Soltane prit alors la fillette dans ses bras et grimpa sur son méhari, toujours agenouillé. Puis, l'ayant fait se relever, il cria un ordre de sa voix gutturale.



El Soltane prit la fillette dans ses bras.

Ses hommes, après avoir attaché les bêtes volées et arrimé sur leurs dos le produit de leur pillage, prirent, à la suite de leur chef, le chemin du retour.

El Soltane, en arrivant près de sa tente, fit entendre le même sifflement aigu et le méhari, bien dressé, se baissa pour que son maître puisse descendre.

Tenant l'enfant dans ses bras, El Soltane pénétra dans son immense domaine, sa tente en l'occurrence. Plusieurs femmes étaient là, l'une s'occupant activement d'entretenir le feu sur lequel le caouah traditionnel attendait le bon plaisir du maître, l'autre surveillant le couscous qui cuisait et répandait une odeur d'épices et de *marga* (sauce) savoureuse et une troisième préparant la *gandourah* de repos du seigneur.

Il planait sous cette tente une douce fraîcheur, car le sol avait été piétiné et arrosé et les pans de toile, relevés de plusieurs côtés, laissaient passer un demi-jour. L'encens et les herbes sauvages qui brûlaient dans les braseros donnaient à ce désert sec et aride, un petit air de paradis, nimbé de poésie !

El Soltane déposa doucement la fillette sur un amoncellement de coussins de peau multicolores et, frappant dans ses mains, ordonna aux femmes accourues d'avoir à veiller sur cette gazelle comme sur la prunelle de leurs yeux, puis il sortit. Les femmes contemplaient médusées la belle enfant qui, reprenant ses esprits, ouvrit les yeux et fit un geste pour s'enfuir. Alors, l'une des femmes s'agenouilla près d'elle et lui murmura ou plutôt, lui psalmodia d'une voix très pure, des paroles qui apaisèrent cet oiseau tremblant :

*Louange ci Dieu qui t'a faite belle !
Qui t'a donné la douceur du miel
Tu es notre petite sœur, par Allah !
Tes lèvres et tes yeux sont si purs
Qu'ils sont comme la source limpide.
Ne repousse pas mon chant,
Je l'ai créé pour toi,
Ô pure gazelle !
Louange à Dieu qui t'a faite si belle !*

La fillette s'était peu à peu calmée et, tendant la main à cette femme qui avait une voix si compatissante, elle lui dit quelques mots.

Mais c'était un langage inconnu ; toutefois, la femme crut comprendre *Leila*, car l'enfant le prononça plusieurs fois en se frappant la poitrine. Alors, la femme le répéta et la fillette, les yeux brillants, battit des mains puis hocha la tête en signe d'assentiment. Pointant à son tour son doigt sur la poitrine de son interlocutrice, qui lui

paraissait si gentille, elle eut un geste d'interrogation de la main, la jeune femme comprit qu'elle lui demandait son nom :

— *Ana ous'mou Zoubida* (moi, je m'appelle Zoubida).

La prénommée Zoubida se leva et alla prendre une coupe de terre finement décorée dans laquelle se trouvaient des *cornes de gazelle* (gâteau en forme de croissant) et des *z'llabias* (sortes de beignets creux emplis de miel) et la tendit à Leïla, qui se jeta goulûment sur ces pâtisseries, car elle avait très faim.

El Soltane entra à cet instant et contempla la scène. Une étrange lueur paraissait sur son visage, faite d'émerveillement, de tendresse et de dureté. Il vint près de la couche et sa grande ombre fit lever les yeux à la fillette qui, jetant son gâteau à terre, cacha dans ses bras repliés son visage subitement devenu hagard.

L'homme se pencha alors et, devant les femmes tremblantes, car il les terrorisait, il murmura d'un ton sourd et rauque, comme inhabitué à être doux :

— Ô toi dont la peau est comme le lait d'ânesse, les yeux comme le bleu de la rivière et la bouche comme le grain de la grenade, qui es-tu ? D'où viens-tu ?

L'étrange enfant, voyant qu'il ne lui voulait pas de mal, hocha la tête et répondit quelques mots, toujours dans son langage incompréhensible, puis se frappant à plusieurs reprises la poitrine, les yeux remplis de larmes, elle prononça le nom de Leïla, comme elle l'avait fait un instant auparavant !

Et voilà, ô femme, comment cette tribu adopta cette belle fleur de l'amandier. La bonne Zoubida lui apprit vite le dialecte de leur race, car l'enfant était intelligente et la fillette grandit, choyée par tous.

El Soltane l'adulait et lorsqu'elle eut quinze ans, elle était devenue si belle qu'elle était le parfum, la musique et la poésie dans toute leur grâce. Le chef résolut alors de la prendre pour épouse et les noces se firent au milieu de la joie générale. Le matin, on farda la fiancée, on l'habilla de vêtements somptueux et on la couvrit de bijoux. Puis on la plaça, jambes repliées, sur un tapis, sous la tente du chef et là, elle dut se tenir pendant des heures, immobile, hiératique, les yeux baissés, ne bougeant pas un cil, sous le défilé des visiteurs aux regards admiratifs.

Les femmes poussaient des *you ! you !* stridents, scandés par les instruments de musique et Leïla, le cœur battant, devint ainsi la femme d'El Soltane.

Elle sut par sa sagesse et sa douceur transformer complètement son époux. Il devint honnête et travailleur, initia ses hommes au défrichement du sol, planta des arbres, des palmiers-dattiers, et fit creuser des puits profonds qui transformèrent cette contrée stérile en une belle oasis, que l'on appela "la Cité du bonheur" (Bou Saada).

C'est ainsi, ô femme, me dit le serviteur, que tu vois maintenant

cette race d'Arabes, Kabyles, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, car la noble Leïla eut une nombreuse descendance.

De cette fille venue des peuples de la mer, on n'a jamais su l'histoire de la naissance, car ses esprits s'étaient égarés dans ce désert où elle avait failli mourir.

HISTOIRE DE L'HIRONDELLE



ON PETIT ami Ali, le berger que j'étais venue revoir, avait, durant mon absence, recueilli des histoires ici et là et m'en avait réservé la primeur.

En voici quelques-unes, un peu naïves, mais pleines de poésie.

Il y avait une fois, dans un pays où tout était douceur et richesse, un pauvre savetier qui, lui, n'avait que son travail pour vivre. Il était heureux et chantait à longueur de journée, tout en posant des pièces ou en fabriquant des babouches.

Son voisin était un homme qui avait une maison remplie de riches meubles, de merveilleux tapis, de coffres pleins de pièces d'or, et qui pourtant, n'était pas heureux ! On appelait cet homme *Iblis* (Satan), car il était tyrannique et méchant et ne passait son temps qu'à faire du mal aux autres.

Aussi n'avait-il aucun ami et enrageait-il lorsqu'il voyait le paisible *Youssef* (Joseph), assis, les jambes croisées, sur un tapis devant son établi, près de la fenêtre, qui recevait les marques d'amitié de tous ses voisins. Ceux-ci s'arrêtaient et bavardaient gaiement avec ce brave homme qui avait toujours le sourire aux lèvres et une parole de bienvenue.

Iblis jura de se venger de *Youssef* devenu sa bête noire tant il lui faisait envie ! Une nuit, il prit un sac d'or dans son coffre et ouvrit la porte de sa maison. Il trébucha dans l'obscurité et l'une des pièces s'échappa, roulant dans le ruisseau. L'avare la chercha pendant un moment mais, ne la trouvant pas, résolut de la chercher en revenant. Il serra fortement les cordons de la grosse bourse et y fit un nœud

spécial.

Sur la pointe de ses babouches, il arriva devant la porte du savetier et la poussa, car Youssef n'ayant pas d'argent, rien ne pouvait être volé chez lui, à part bien sûr les vieilles chaussures qu'il devait raccommoder, aussi ne la fermait-il jamais à clef. Le savetier dormait du sommeil du juste, c'est-à-dire béatement, et faisait entendre un ronflement sonore, ne se doutant pas que la méchanceté de son voisin allait l'entraîner dans une vilaine affaire.

Iblis, l'enjambant avec précaution, alla tout droit au long coffre dans lequel le savetier rangeait ses pauvres habits et, soulevant le couvercle, glissa le sac d'or sous le linge, tout au fond, puis il le referma et reprit le chemin par lequel il était venu. Une hirondelle, qui chaque année venait nicher sous la fenêtre de son ami Youssef, avait suivi, de son œil rond, le manège du méchant Iblis et dès que celui-ci eut disparu dans la maison du savetier, elle avait été cueillir la pièce d'or qui brillait dans la rigole, puis l'avait apportée dans son nid.

Le riche marchand était retourné chez lui, ne pensant plus à la pièce perdue et s'était couché, content de sa machination.

Le lendemain matin, dès que le jour parut, il se leva, ouvrit toute grande sa porte et se mit à pousser des cris terribles, ameutant tout le quartier. Les gens accoururent de toutes parts en l'entendant :

— Au voleur ! On m'a volé mon or !

Et quand tout le monde fut réuni devant sa maison, Iblis, montrant d'un doigt crochu la maison du brave Youssef, s'écria d'une voix aiguë :

— C'est lui, par Allah, qui m'a volé ! Je l'ai vu cette nuit dans mon rêve ! Qu'on l'arrête ! qu'on le pendre ! qu'on le lapide !

Les gardes vinrent et entrèrent chez le savetier qui dormait encore. Ils le secouèrent et l'homme se leva en se frottant les yeux, se demandant ce qui se passait car, ayant le cœur bien tranquille, le bruit ne l'avait pas réveillé. Il fut ahuri quand il s'entendit interpellé par les gardes et surtout lorsqu'il vit entrer Iblis son voisin, fort en colère.

— Tu m'as volé mon or, ô homme de peu de foi !

Youssef demanda alors aux gardes de fouiller partout chez lui pour prouver son innocence, ce qu'ils ne manquèrent pas de faire, jetant à terre tout ce qui leur tombait sous la main et, bien sûr, l'un d'eux, ouvrant le coffre, y trouva le sac. Aussitôt, le pauvre savetier fut entravé et emmené, à la grande indignation de ses amis qui connaissaient son honnêteté, chez le sultan, afin d'y être jugé séance tenante.

Le méchant Iblis trotta sur ses courtes jambes derrière eux et arriva fort essoufflé devant le trône sur lequel se tenait le seigneur de la ville. Youssef, se jetant à genoux s'écria d'une voix sincère :

— Ô puissant sultan ! Pourquoi cet homme m'accuse-t-il d'avoir volé

son or ? Je suis un honnête travailleur et n'ai jamais fait de tort à personne. Par Allah ! Je crois que c'est Iblis qui a dû cacher ce sac dans mon coffre, car il me sait heureux et sa jalousie est mauvaise conseillère.

Le sultan, qui était un homme sage, interrogea le volé, qui se mit à pousser des glapissements de corbeau :

— Assez ! lui cria le maître. Cesse tes jérémiades et conte-moi plutôt comment cet homme t'a volé.

Alors, Iblis conta son prétendu rêve et comment le matin, à son réveil, étant allé vérifier si son or était bien là, il s'était aperçu qu'il lui manquait un sac.

Le sultan, perplexe, caressait de la main sa grande barbe blanche et, s'adressant à Youssef, lui dit doucement :

— Ô savetier, que dis-tu pour ta défense ?

Alors, le brave homme, des larmes plein les yeux s'écria :

— Ô grand sultan, j'ai le moyen de te faire savoir que ce méchant Iblis a voulu me jouer un tour ; j'ai une amie qui veille sur mon sommeil et qui a dû voir ce qui s'est passé ! Permits à ton humble serviteur d'aller la chercher.

Le sultan fit un signe de la tête et Youssef partit vers sa demeure, accompagné de deux gardes. Le méchant Iblis commençait à trembler, se demandant qui avait pu le voir.

Le savetier revint un moment plus tard, tenant dans sa main, une boîte perforée de trous.

— Mon témoin est là-dedans, dit-il alors au sultan.

— Fais-le voir, demanda celui-ci, curieux.

Youssef ouvrit le couvercle et l'hirondelle, son amie, se précipita sur le méchant Iblis, le piquant de son bec et claquant des ailes sur son visage. L'homme essayait, mais vainement, de se protéger, mais rien n'y faisait, Youssef dit alors :

— Ô très puissant seigneur, vois-tu cette hirondelle ? Je l'ai recueillie lorsqu'elle était nouvelle-née ; tombée de son nid elle s'était brisée l'aile et je l'ai soignée. Aussi, chaque année elle revient et elle est devenue plus qu'une amie pour moi, une vraie compagne. Elle me soutient de sa présence et veille sur moi.

L'hirondelle vint alors piquer gentiment de son bec la joue du savetier, semblant avoir compris ce qu'il disait et retourna d'un coup d'ailes vers le méchant Iblis.

Le sultan dit en secouant la tête :

— Cela ne suffit pas pour t'innocenter, ô homme, car cette hirondelle est ton amie, mais peux-tu me donner une autre preuve de ta bonne foi ?

— Oui, seigneur, répondit l'honnête Youssef. Regarde la façon dont le nœud qui attache le sac d'or est fait : il est spécial et ni toi, ô puissant sultan, ni moi, ne pouvons le faire. Envoie chercher un des sacs chez Iblis et vois !

Le sultan fit alors chercher un sac dans la maison du mauvais homme et vit en effet le même nœud sur le sac. Le savetier se tourna vers son méchant voisin, qui commençait à regretter son geste de la veille, et lui dit sévèrement :

— Allons, avoue donc que c'est toi qui as caché cet or dans mon coffre, ou mon hirondelle te crèvera les yeux de son bec pointu, car elle sait que tu es coupable, puisque c'est une envoyée d'Allah.

Le traître, voyant qu'il allait tôt ou tard être obligé d'avouer son stratagème, se jeta aux pieds du puissant seigneur et avoua, sa méchanceté. Youssef plongea la main dans la boîte et en sortit la pièce puis, s'adressant à l'hirondelle, il lui parla doucement :

— Va, va, oiseau d'Allah ! Montre à notre sultan bien-aimé où tu as trouvé cette pièce d'or.

L'hirondelle vint se percher sur l'épaule du monarque ; celui-ci, émerveillé et persuadé que cet oiseau était un ange qui avait pris cette forme, se leva et suivit l'étrange volatile.

L'oiseau avait pris la pièce dans son bec et montra à toute la cour réunie pour voir ce miracle, la rigole où il l'avait ramassée, la laissant tomber juste au bon endroit.

Youssef fut acclamé et le sage sultan voulut punir très sévèrement le méchant Iblis, mais Youssef, qui avait le cœur bon, demanda sa grâce et son voisin, repent, devint son ami. Le savetier lui apprit à être heureux en faisant le bien autour de lui et ils vécurent ainsi durant de longues, longues années, et chaque printemps l'hirondelle revint jusqu'au jour où le destin la fit entrer au paradis des oiseaux.



AMOUR DE MÈRE !



INEB était une petite fille très jolie, mais elle était très désobéissante et maman Zorah souvent se mettait en colère, lui disant :

— Que le chitane t'emporte, ô fille méchante ! Tu es la *choum* (honte) de ma maison !

Mais Zineb était si câline qu'elle obtenait vite son pardon.

Un jour, elle s'amusait à faire brûler des brindilles dans le feu qui alimentait le *kanoun* sur lequel cuisait une énorme marmite de couscous, car son père avait invité les notables du pays à venir partager le repas. Elle fit tout à coup un faux mouvement et la marmite de marga, ainsi que le bon grain que maman Zorah avait roulé et qui reposait dessus, prêt à être servi, s'envolèrent dans les airs tandis que le contenant se brisait, répandant le déjeuné sur la terre battue.

Zineb se sauva en courant et alla se cacher dans la bergerie au milieu des moutons, le cœur battant à l'idée de la punition qui l'attendait. La mère, qui coupait du petit bois au-dehors, entendant ce vacarme accourut et, levant les bras, se mit à pousser des cris lamentables ! Son bon déjeuner ! Et les invités qui n'allaient pas tarder à arriver !

Elle partit à la recherche de Zineb afin de la corriger d'importance, mais ne la trouvant pas se mit à l'appeler d'une voix courroucée. Bien sûr, la coupable ne répondit pas et resta bien cachée. Alors, exaspérée, aveuglée par la colère, maman Zorah prononça ces mots fatidiques :

— Que le roi des djnouns m'apparaisse à l'instant et je te donnerais

volontiers à lui, ô fille stupide !

Elle n'eut pas plus tôt formulé ce souhait qu'elle sentit un souffle très chaud pénétrer dans l'intérieur de la maison et vit devant elle un homme entièrement habillé de noir, le visage caché par un *litharn* qui ne laissait voir que ses yeux brillant d'un éclat rouge, insoutenable. Sa djellaba, le burnous qui l'enveloppait, les babouches et même ses mains aux ongles griffus, tout était noir ! Zorah fut tellement effrayée qu'elle en tomba assise à terre et écouta avec terreur la voix de l'homme lui dire :

— *Salam alek* (la paix sur toi) !

Elle répondit machinalement, en femme polie :

— *Kif kif a'nta* (pour toi de même) ! puis porta la main à sa bouche afin d'arrêter ses paroles, mais l'homme continua :

— Tu m'as appelé, ô femme, me voici !

Maman Zorah comprit alors qu'elle était en face d'*Iblis* (Satan), le roi des djnouns, et elle se mit à gémir en poussant des *you ! you !* de désespoir !

Le démon la fit taire d'un geste et lui parla d'un ton sans réplique :

— J'emmène ta fille, ô femme dont la langue est aussi pointue que celle d'un serpent, puisque tu me l'as donnée ! Adieu, tu ne la reverras plus !

Et levant la main, il attira à lui, à travers les airs, la pauvre Zineb qui se mit à pousser des cris aigus ; mais Iblis la prit à bras-le-corps et ils disparurent tous deux dans une odeur de soufre.

Zorah resta couchée à terre, désespérée. Qu'avait-elle fait ? Ah ! elle était bien punie avec ses blasphèmes continuels ! Qu'allait dire son époux et maître ? Elle avait parlé inconsidérément et son enfant chérie, sa petite Zineb, Allah seul savait où le démon l'avait emmenée ! Et voici qu'elle entendait le pas de Moktar, son mari. Il poussa la porte du gourbi et huma l'air :

— Par Allah ! quelle est cette horrible odeur de soufre !

Baissant les yeux, il vit à terre sa femme et le déjeuner répandu.

— Que se passe-t-il, ô femme ? dit-il effrayé en voyant le visage de son épouse en larmes et portant une expression d'épouvante.

La pauvre Zorah conta alors à son mari ce qui s'était passé. Ils se lamentèrent et pleurèrent sur le sort de leur enfant bien-aimée. Qu'était-elle devenue ?

Les notables arrivèrent et les époux éplorés les mirent au courant de ce qui venait d'arriver. Ils prirent part au grand malheur des parents et l'un d'eux, qui était un sage vieillard à barbe blanche leur conseilla vivement d'aller voir, au-delà de la montagne noire, un marabout qui avait la protection de Dieu et pourrait sans doute les aider. Les invités se retirèrent après les salamaleks d'usage et maman Zorah, se décidant soudain, se couvrit de son *haïk* et dit à son époux effondré :

— Ô mon époux ! je suis coupable d'avoir envoyé notre chère enfant aux djnouns, c'est donc à moi d'aller la sauver ; il faut que j'aille seule à sa recherche. Non ! s'écria-t-elle en voyant le geste de protestation de Moktar, je veux que tu m'attendes ici !

Et la mère partit. Elle marcha, marcha, traversant des plaines désertiques où ne poussaient que quelques palmiers rabougris et des jujubiers sauvages, puis de vastes étendues, où des fleurs rayonnantes et pures parfumaient l'atmosphère, traversa des eaux courantes où trempaient les pieds des orangers, qui étalaient leurs fruits d'or, brillant sous le soleil tels des menus lampions ! ou encore des jardins fastueux, éclairés de la lumière du ciel qui jetait sur les grenadiers ou les citronniers sa couleur éblouissante et rose !

Elle entra dans une ville, longea les souks guère plus larges qu'un sentier de chaque côté duquel se pressaient les uns contre les autres ces espèces de placards où l'on trouve toutes sortes de marchandises, vêtements empilés sur des couvertures pliées aux multiples couleurs, babouches pour homme en cuir épais, petites babouches d'enfant façonnées ou bien de femmes aux couleurs tendres, brodées de fils d'or !

Mais la pauvre Zorah ne regardait rien de tout cela ; elle était bousculée par l'un, par l'autre, entendant comme en un songe des *Balek ! Balek !* (attention !) continuels, et elle allait toujours. Elle arriva enfin au pied de la montagne noire et se mit à la grimper. Ses pauvres jambes étaient si fatiguées qu'elles ne la portaient plus et elle dut faire halte pendant un moment, puis repris son ascension !

Enfin, elle se trouva sur le haut sommet et la descente fut plus facile. Arrivant à l'orée d'une forêt, elle hésita : devait-elle prendre à gauche, devait-elle prendre à droite ? Se décidant et suivant son cœur, elle prit le chemin de droite et s'engagea résolument dans un sentier battu.

Cette forêt appartenait aux oiseaux, et des trilles, des sifflements, des piailllements, d'interminables battements d'ailes se faisaient entendre dans les grands arbres, ces arbres dont les longues branches souples ressemblaient à des lianes qui se balançaient mollement au passage de Zorah, comme pour la saluer.

La femme déboucha enfin dans une clairière au milieu de laquelle se dressait une hutte faite de branchages, de paille et de terre. Elle vit, devant celle-ci, assis sur son tapis de prière, un vénérable vieillard, si voulté et si vieux qu'il semblait un patriarche. Il égrenait entre ses doigts un chapelet fait de grains d'ambre. Zorah vint alors se jeter aux pieds de l'ermite et se mit à gémir d'épuisement et de douleur.

— Relève-toi, ô femme, lui dit alors l'étrange marabout, je sais pourquoi tu viens, car Allah m'a visité cette nuit et m'a annoncé ta venue. Tiens, poursuivit-il, en montrant du doigt une cafetière qui chauffait sur le kanoun, sers-toi une tasse de bon caouah, cela te

remettra, et ensuite nous parlerons.

La pauvre femme, à bout de forces, se servit une tasse de ce délicieux breuvage et sentit le bien-être l'envahir puis elle vint s'accroupir auprès du saint homme.

— Vois-tu, lui dit celui-ci, tu as offensé gravement Dieu et maintenant ce sera très dur pour toi si tu veux retrouver ton enfant.

— Ô grand marabout, pardonne au nom d'Allah, à ton humble servante, d'avoir agi ainsi ! Je suis bien punie, mais je ferai n'importe quoi pour sauver mon enfant. J'irais même à la mort s'il le fallait !

L'ermite se pencha et traça de son pouce sur la tête de la femme prosternée un signe cabalistique et aussitôt, celle-ci ressentit dans son âme une grande paix.

— Écoute-moi bien attentivement, ô femme, murmura le saint d'une voix douce, je vais te dire ce qu'il faut que tu fasses, mais si tu ne peux arriver au bout de tes peines, tu ne reverras plus ton enfant.

— Parle, oh parle, toi, le plus saint des saints !

Alors le marabout lui dit ce qu'elle devait faire.

— Il faudra que tu partes tout de suite après notre conversation, car ta fille Zineb n'est pas encore dans le royaume des ténèbres ; tu n'adresseras la parole à aucun être humain que tu rencontreras, sinon tout serait perdu. Tant que durera ton voyage, tu devras endurer les pires humiliations, les plus grandes souffrances et les plus grands ennuis, sans jamais te plaindre ni récriminer ; tu devras soigner des malades et des mourants et peut-être attraperas-tu leur maladie.

— Je ferai tout ce qu'il faut, si je dois retrouver mon enfant, dit d'un ton décidé maman Zorah.

— Alors va ! et qu'Allah veille sur toi ! Prends ce chemin et suis-le sans t'égarer ; il est très long, mais si tu suis à la lettre mes conseils, il te mènera sans doute à ton enfant.

Et le grand marabout montra l'amorce d'un chemin qui s'enfonçait dans l'ombre des arbres. La femme se mit en route, le cœur plein de confiance et marcha durant plus d'une heure sur une route parfaitement lisse, puis ses difficultés commencèrent.

Du gravier blessa ses pieds nus que les fines babouches de cuir tanné ne purent protéger car bientôt elles furent en lambeaux, mais Zorah endurait son tourment ; puis ce furent de grosses pierres, qui la gênèrent beaucoup, ensuite d'énormes quartiers de roches aux pointes aiguës qu'elle eut bien du mal à escalader, car elles étaient glissantes, et elle arriva enfin devant un inextricable fouillis de buissons d'épines.

Elle eut un geste de désespoir et de découragement, mais, se rappelant les paroles du saint et pensant à son enfant chérie qui l'attendait au bout de ce chemin de croix, cela réchauffa son cœur et résolument, elle se mit en devoir d'écarter les piquants ; ses mains furent bientôt en sang, son haïk et sa gandourah mis en pièces, mais

elle allait toujours.

De grosses larmes tombaient de ses yeux, car sa souffrance était vive. Son cœur alla vers le plus grand entre les grands et une prière vint sur ses lèvres, qu'elle ne prononça point car Termite lui avait recommandé ne pas parler, mais elle la pensa :

— Ô Allah Tout-Puissant ! pardonne à ton humble servante l'offense qu'elle t'a faite et donne-lui la force de continuer !”

Le bon Dieu, qui la suivait des yeux de son saint Paradis, fit alors un miracle : il étendit deux doigts et les buissons s'écartèrent, laissant le passage à la pauvre femme qui, se jetant à genoux, courba le front jusque dans la poussière afin de remercier le Très-Haut. Puis, se relevant, elle continua son chemin.

Ses blessures lui cuisaient atrocement mais, arrivée près d'un épais bosquet, elle vit un ruisseau qui serpentait le long de la route, faisant entendre son murmure cristallin. Des gouttes irisées tels de précieux diamants s'accrochaient çà et là sur l'herbe, formées par la rosée qui se dégageait de cette eau si limpide. Maman Zorah put étancher la soif ardente qui la dévorait et plonger ses pauvres pieds et ses mains ensanglantés dans l'eau fraîche et bienfaisante ; puis, déchirant un coin de son haïk, elle lava les blessures faites par les cruelles épines.

Un bien-être merveilleux l'envahit et elle sentit sur elle la main de Dieu. Réconfortée de reconnaître le soutien de l'Être Suprême, elle allait se remettre en route lorsqu'elle entendit, non loin de l'endroit où elle se trouvait, de lugubres plaintes et des gémissements douloureux.

Elle contourna vivement le bosquet et se trouva en présence de deux hommes. L'un paraissait très malade et l'autre mourant. Ils étaient tous deux couverts de plaies horribles et pustuleuses. Zorah, apitoyée, s'approcha d'eux et celui qui était le moins touché s'écria d'une voix rauque :

— Par pitié, ô femme, donne-moi à boire ! Nous avons été abandonnés là, car nous sommes atteints de la peste. Mon frère va mourir et moi, je ne vaudrai guère mieux ! Par Allah, aie pitié de nous !

La femme, prenant alors de l'eau dans ses deux mains en forme de conque, fit boire le pauvre homme puis, sans peur ni dégoût, lava ses plaies.

Elle agit de même pour le mourant et tout à coup, ô miracle, les deux hommes se levèrent et leurs plaies disparurent. L'un d'eux lui dit :

— Nous sommes des envoyés d'Allah. Il a voulu éprouver ton cœur. Sois courageuse, car tu arrives bientôt au bout de tes peines ! Et les deux anges – car c'étaient bien des anges – disparurent subitement aux yeux de Zorah, qui reprit sa route courageusement.

Les arbres semblaient vouloir lui barrer le chemin et penchaient leurs branches dont les extrémités ressemblaient à de grosses mains

crochues, mais la femme n'avait pas peur. Plus elle avançait, plus le paysage devenait fantastique. Des ricanements la poursuivaient et des points rouges et ardents brillaient dans les arbres. Des corbeaux et d'immenses aigles jetaient leurs cris lugubres et voletaient très bas autour de la tête de la malheureuse que rien n'arrêtait.

Elle arriva enfin devant un énorme rocher qui barrait complètement le passage et montait à l'infini. Elle n'en voyait pas le sommet et la roche en était aussi lisse qu'un miroir. Alors maman Zorah s'agenouilla encore une fois devant la pierre et pensa la prière traditionnelle :

— *La ilaha Mohamed rassoul' Allah !* Que ta volonté soit faite, rends-moi mon enfant ou punis-moi et prends mon âme, car je ne puis vivre sans elle ! Et la pauvre femme se mit à sangloter.

Et le dernier miracle s'accomplit : chaque larme qui tomba sur la roche polie forma un trou et bientôt, une large ouverture apparut et par cette ouverture, maman Zorah vit sa petite Zineb, couchée sur le sol, endormie.

Elle se précipita et prit l'enfant dans ses bras la couvrant de baisers. Celle-ci s'éveilla et se mit à embrasser sa chère mère en se serrant contre elle puis elle lui dit avec un tendre gazouillis :

— Tu as tardé à venir, ô maman. Je t'attendais depuis si longtemps !

Et Zorah comprit que Dieu avait enlevé la peur à son enfant et lui avait fait oublier sa vilaine action et ce qui en était résulté. Un bruit se fit entendre et, dans la caverne tonna la voix d'Allah :

— Ô chef des djnouns ! que tu sois maudit à jamais dans tous les siècles !

Puis la femme et l'enfant se retrouvèrent subitement à quelques pas de leur demeure ; Zorah vit ses loques changées en habits somptueux ainsi que la robe de sa petite fille. C'était un hommage d'Allah rendu à son cœur de mère. Il montrait ainsi son pardon.

Zorah se précipita dans le gourbi et fut accueillie par des *you ! you !* retentissants.

Un délicieux fumet se répandait dans la pièce et tous les notables étaient là, accompagnés de leurs femmes qui avaient préparé ce festin, car ils avaient été avertis par un ange pendant leur sommeil et avaient voulu fêter le retour de la femme et de l'enfant.

Moktar embrassa tendrement sa femme puis sa petite Zineb et alors, devant toute l'assemblée réunie, maman Zorah conta son aventure.

Ils se mirent alors à réciter en chœur des versets du Coran et à remercier la bonté de l'Être Tout-Puissant, Allah le plus grand entre les grands !

LÉGENDE DU SERPENT



EUX-TU savoir, me dit Ali, le berger-poète, la légende du serpent, car il venait justement d'un coup de son bâton de tuer une vipère qui se dressait sur le chemin et menaçait un gentil agneau !

J'acquiesçai, car j'aimais beaucoup entendre ce conteur extraordinaire qui savait parler aux étoiles, à la nature, aux animaux, et... aux humains !

— Tu sais, ô femme, me dit-il, ce sont des êtres malfaisants que ces reptiles et je vais te le prouver, écoute bien :

“Il y a fort longtemps, vivait dans un palais une femme qui était très belle, mais très méchante et jalouse. Elle était un peu sorcière et possédait le pouvoir de lire son destin dans la lune et aussi de donner aux humains l'apparence qui lui plaisait.

Cette femme avait convolé en justes noces avec un gentil prince ; mais comme il était très beau, quelque temps après son mariage, elle en fut si jalouse qu'elle le changea en ours énorme et le chassa dans la forêt. La mégère avait toujours à la main, une canne enchantée dont la poignée s'ornait de deux magnifiques diamants et de laquelle, en pressant un bouton caché, sortait un dard aigu. Elle en piquait rageusement celui ou celle qui l'avait offensée, et il mourait sur le champ car bien sûr, ce dard était enduit d'un poison subtil.

Chaque soir, elle montait sur la plus haute tour du palais, regardait l'énorme globe lunaire et l'interrogeait :

— Ô mon bel astre divin, dis-moi que je suis la plus belle !

Et la lune répondait :

— Tu es, ô femme, la plus belle du monde !

C'est ainsi que sa jalousie s'était éveillée lorsque, après avoir pris époux, elle s'était adressée à ce miroir du ciel qui lui avait dit :

— Ô femme, tu es belle ! mais ton époux est radieux ! Il a le visage et le cœur plus beaux que les tiens !

Et alors, elle s'était vengée cruellement !

Or, à quelque temps de là, elle s'aperçut qu'elle allait être mère. Elle monta tout au haut de sa tour et, levant les bras vers l'astre qui étincelait, cria :

— Ô mon bel astre divin ! crois-tu que mon enfant sera plus beau que moi ?

Mais la lune ne répondit pas !

Elle eut, bien des jours après, une petite fille d'une ravissante beauté ! Ses yeux étaient comme un coin de ciel clair, ses lèvres rouges comme une cerise et ses cheveux noirs semblables à l'aile d'un corbeau, avec un reflet bleuté.

Dès qu'elle le put, la femme monta tout là-haut et s'adressa à l'astre magique !

Et celui-ci lui répondit : — Tu es belle, ô femme, mais ton enfant est un ange de lumière ! Elle est douce comme le miel et elle est mille fois plus belle que toi !

Une colère terrible s'empara de la femme qui résolut sur-le-champ de faire disparaître l'enfant. Elle descendit en courant les escaliers, alla prendre sa fille dans son berceau et passant par une porte dérobée, s'en fut tout au fond de la forêt abandonner ce petit être aux crocs des bêtes sauvages. Puis, elle revint, satisfaite.

Pendant ce temps, un gros ours allait, se dandinant sur ses pattes arrière et vit tout à coup un paquet blanc. Il s'en approcha et entendit soudain des vagissements en sortir.

Écartant les linges de sa patte, il découvrit le visage d'un adorable bébé qui se mit à sourire. Il était si beau que le cœur de l'énorme animal fondit de bonheur. Il prit délicatement l'enfant dans ses pattes et le porta jusqu'à sa tanière.

Là, il retrouva sa femelle qui allaitait justement deux oursons nouveaux-nés. Par un grognement, il fit comprendre à celle-ci qu'elle devait nourrir ce petit d'homme.

Et voici comment la petite princesse fut élevée parmi les bêtes sauvages. Elle grandit auprès de ses frères de lait et s'attacha à eux, jouant, se roulant, faisant mille farces, comme une petite ourse humaine qu'elle était devenue !

La méchante femme, rassurée, n'avait plus interrogé son miroir du ciel tant elle était sûre d'être la plus belle. Elle régnait en despote sur

son peuple et tout le monde la haïssait.

Puis l'enfant devint une merveilleuse créature, si belle que tous ses amis de la forêt en étaient éblouis. Un jour qu'elle s'était endormie, allongée sous un arbre, dans sa fraîche parure, vêtue d'une superbe dépouille de léopard, des fleurs dans ses longs cheveux, vint à passer un prince. C'était le fils d'un grand sultan qui habitait un pays voisin. Le jeune homme chassait le cerf et s'était égaré dans cette forêt.



Un jour qu'elle s'était endormie, allongée sous un arbre...

Il arriva sur son beau coursier fringant et eut soudain une vision extraordinaire. Se frottant les yeux, croyant être le jouet d'un mirage, il descendit de cheval et s'approcha. Mais non, cette vision n'était pas mensongère !

Une jeune fille d'une beauté angélique dormait au pied d'un arbre, la tête appuyée sur son bras replié et ce spectacle était si divin que le prince en fut tout ému. S'agenouillant auprès de cette gazelle, il lui toucha doucement l'épaule.

Ouvrant les yeux, la jeune fille se dressa d'un bond souple et voulut fuir.

— Non ! murmura le prince d'une voix si câline qu'elle s'arrêta surprise, ne pars pas, je t'en prie !

La jeune fille comprenait le langage des humains, car chose étrange, son père le parlait. Il lui avait appris beaucoup de chose et elle était très instruite. Elle répondit avec naturel :

— Je ne te crains pas, ô fils de l'homme ! Mais mon père m'a défendu d'adresser la parole à un humain.

— Peux-tu me le faire connaître, petite gazelle aux yeux d'or ?

Juste à ce moment, un grognement retentit et un ours énorme sortit d'un fourré, effrayant le cheval qui se cabra et s'enfuit au galop. Le prince tira son yatagan, prêt à défendre au péril de sa vie celle que déjà, dans le fond de son cœur, il appelait sa bien-aimée. Mais la petite princesse entoura de ses bras le cou de l'animal et dit au jeune homme interdit :

— Je te présente mon père.

Le prince n'en crut pas ses oreilles et sa stupeur redoubla lorsqu'il entendit parler l'ours :

— Ne tremble pas, ô beau cerf fougueux, je n'ai de l'ours que l'aspect ; une méchante femme a jeté sur moi un enchantement et tu peux me faire reprendre ma forme première, pour cela il faut que tu me tranches la tête avec ton yatagan !

La jeune fille, entendant ces paroles, se jeta dans les pattes de la bête et se mit à pleurer en disant :

— Je ne veux pas que l'on te fasse du mal, ô père !

Mais celui-ci eut un regard tellement triste que, subjuguée, la princesse dit d'une voix sourde sans plus réfléchir :

— Qu'il soit fait selon ta volonté !

Alors, l'énorme animal s'agenouilla et baissa sa tête que le prince, d'un seul coup de son arme, fit sauter ! Oh bonheur ! à la place de la dépouille de l'ours, un homme aux traits nobles et beaux se dressa.

Il conta alors à sa fille éperdue et au jeune homme horrifié, la méchanceté de sa femme et ce qui s'en était suivi, puis la façon dont il avait retrouvé son enfant, à laquelle il n'avait jamais rien dit. Le prince au sang bouillant voulut aller sur-le-champ venger la princesse

mais le père, plus réfléchi et raisonnable, l'arrêta :

— Il ne faut pas surtout, ô prince fougueux, que cette sorcière se doute de quelque chose, attends, j'ai là de quoi la punir.

Et, sortant de sa poche une boîte, car il était vêtu de riches vêtements, il l'ouvrit et montra aux deux jeunes gens une poudre grisâtre.

— Je n'ai pas eu le temps de m'en servir, ma nourrice me l'avait remise contre le mauvais œil, elle nous servira pour punir la mauvaise.

Puis il donna ses instructions au prince :

— Tu iras dans la ville où se trouve le palais de cette femme et tu feras courir le bruit qu'il se trouve dans les bois, une merveilleuse créature. Je me charge du reste.

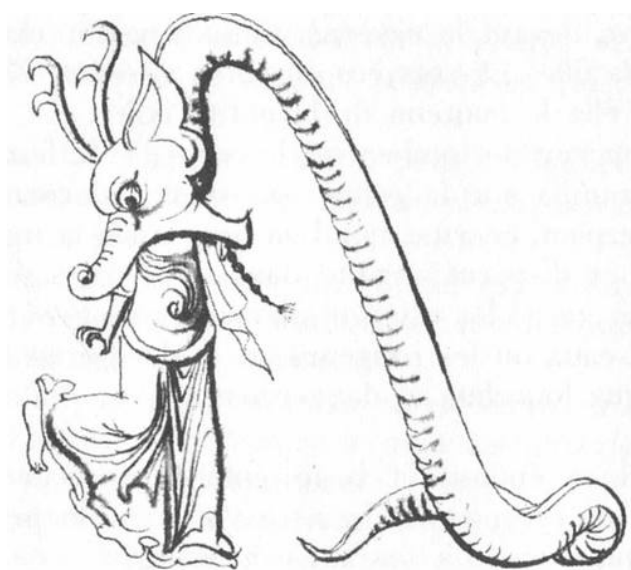
Le jeune seigneur siffla son coursier qui vint docilement, sauta en selle et fit exactement ce que lui avait conseillé le père de celle qu'il considérait comme sa fiancée. Il parla tant et tant de cette créature superbe que la sorcière en fut informée. Montant tout au haut de sa tour, elle interrogea fébrilement la lune qui lui répondit qu'en effet, dans les bois, vivait une jeune fille belle comme le jour, si belle que la reine, à côté, paraissait un affreux laidron.

Furieuse, celle-ci prit sa canne meurtrière et s'en fut à la recherche de celle qui voulait l'éclipser en beauté. Les crapauds et les corbeaux la guidèrent et elle arriva devant la caverne où se tenaient cachés le père et la fille. La sorcière entra et aussitôt, l'homme jeta sur elle le contenu de la petite boîte.

Mais au lieu de tomber sur le corps de la femme, la poudre tomba sur la canne qui se transforma en un hideux serpent, énorme, qui d'un coup avala la méchante sorcière et disparut ensuite dans les herbes. Ce serpent avait gardé les yeux de diamant qui envoûtaient les petits oiseaux ou les rongeurs, et le dard était devenu une langue fourchue et dangereuse.

Le prince épousa la belle enfant et ils vécurent heureux en compagnie du père. Souvent la princesse allait rendre visite à ses amis de la forêt.

Et voilà, ô femme, la légende du serpent. Tu vois, il faut les exterminer, car ils sont les descendants de la mauvaise sorcière. Et la poudre qui avait transformé la femme, et bien, c'était tout simplement de l'encens, dont on se sert pour conjurer le mauvais sort.



LE TOMBEAU DE LA CHRÉTIENNE



LE MONUMENT que les Arabes appellent *K'ber Roumia* (tombeau de la chrétienne) se trouve situé près de Tipasa, célèbre par ses ruines romaines, lequel Tipasa se trouve dans l'Algérois.

Toutes sortes de légendes ont circulé sur ce tombeau, qui est réputé contenir des trésors fabuleux. Il est vrai que les croyances y sont pour beaucoup, car il n'est pas dans le Maghreb une maison mauresque qui n'ait un trésor caché dans ses murs et les superstitions vont de l'avant.

L'ayant visité un jour, j'eus le grand plaisir d'entendre mon guide me conter, à sa façon, la légende que les Arabes des environs considèrent comme la vraie, je vous la répète textuellement :

*Louange à Dieu qui nous a créés !
Que soit béni son prophète !*

Donc, au large de Tipasa se trouvait un petit port naturel autour duquel vivaient des familles de pêcheurs qui se nourrissaient du produit de leur pêche.

Ce port antique était jalonné de vestiges, ruines romaines qui surplombaient une mer à l'immensité étale, d'un bleu indigo scintillant. Un matin, des pêcheurs virent évoluer à cent mètres environ du bord, une felouque longue et étroite dont les rames fendaient l'air.

La mer était houleuse, les éclairs et le tonnerre se succédaient à égale cadence et le ciel était d'un gris de plomb. C'était, par Allah, un

bien curieux spectacle ! Le bateau essayait d'approcher, mais était rejeté ensuite au large, car les vagues très hautes semblaient défendre furieusement l'accès du port. On voyait ses voiles pendre lamentablement et les cris aigus des mouettes rasant l'eau, le vent qui soufflait en mugissant donnaient à ce spectacle un aspect dantesque.

Les pauvres gens de la côte distinguaient par moment sur le pont, des silhouettes qui s'agitaient, couraient, essayant de ramener les voiles, mais hélas ! leurs efforts n'aboutissaient guère. La felouque ballottait entre les vagues, montant, descendant, semblant s'enfoncer, puis reparaissant, et les heures passaient et la tempête se faisait plus dure !

Les pêcheurs s'interpellaient entre eux mais aucun ne pouvait aller au secours du bateau, car ils ne possédaient que des esquifs qui se seraient retournés comme des coquilles de noix. Ils insultaient les éléments et criaient dans leur langage imagé :

— *Hallouf ben hallouf* (porc fils de porc) ! Qu'Allah te maudisse, toi et les tiens, jusqu'à cent générations !

— *Kelb ben kelb* (chien fils de chien), *rhamsa fil aïn nek* (cinq doigts dans tes yeux) ! Mais toutes ces injures ne touchaient pas le dieu des tempêtes.

Et la nuit tomba sur cette désolation. Le cœur serré, les habitants de la côte s'en allèrent vers leurs gourbis et après avoir mangé la *chorba* (plat fait avec du mouton et des légumes) ou le couscous, ils s'étendirent sur leurs tapis, sombrant dans le sommeil.

Et le lendemain matin lorsqu'ils s'éveillèrent, *Sicli Soléol Mansour* (Monsieur le Soleil Victorieux) brillait de tout son éclat. La mer était devenue comme *l'aleguelmane* (le lac d'eau douce) et la lumière ruisselait sur les pierres chauffées, qui faisaient s'exhaler les parfums de l'absinthe et des lentisques ou encore de la menthe sauvage qui poussaient entre les interstices.

Les enfants s'étaient précipités sur les rochers, pieds nus, djellaba retroussée et recherchaient les coquillages ou les étoiles de mer que les vagues avaient rejetés après la tempête. Les oiseaux chantaient dans les branches des figuiers sauvages, brûlés par le vent du large.

Le jeune Mohamed connaissait un chemin qui menait en pente douce vers le port et il s'y engagea en courant, sur ses pieds dont la plante était plus dure que de la corne de bœuf.

Il arriva sur la plage qui formait une petite crique où le sable était aussi doux et fin que la plus fine semoule et où, çà et là, quelques touffes de *haschich* (herbe) jetaient une note d'un vert un peu cru et délavé. Se précipitant dans les flots, il se mit à nager tel un *hoth* (poisson) et revint pour se sécher, à l'abri d'un rocher qui dressait sa grosse masse. Mais quel ne fut pas son saisissement quand il vit, étendue sur le sable, inanimée, une belle jeune fille !

Il s'approcha d'elle, toucha sa main qu'elle avait laissée mollement tomber et constata qu'elle était douce et chaude. Mohamed la regarda. On aurait dit, par Allah ! Mériem la belle *ouleda* (fille) dont sa mère lui avait conté l'histoire, car il reconnaissait bien, dans son imagination enfantine, les beaux cheveux et les vêtements de soie que portait la protectrice des enfants. Il se mit alors à courir, s'égosillant à appeler ses camarades qui vagabondaient dans les rochers et leur fit signe de venir en leur criant :

— *Arouah fissa* (venez vite) !

La bande des gamins dégringola, attirée par l'appel de Mohamed. Quelques pêcheurs, levant la tête aux cris poussés par les enfants s'approchèrent, curieux, et grande fut leur surprise en voyant cette créature.

L'un d'eux, s'enhardissant, la souleva dans ses bras et tous virent qu'elle portait une blessure derrière la tête car ses cheveux étaient poissés de sang coagulé. L'homme escalada facilement la colline et emmena son fardeau en sa demeure qui se trouvait non loin de là.

Il étendit la blessée sur un tapis et glissa un coussin sous sa tête, tandis que sa femme faisait bouillir de l'eau après avoir jeté dans le récipient une poignée d'herbes cueillies au lever de la lune, qui, une fois séchées, guérissaient les plaies. Avec des gestes maternels, elle lava doucement l'endroit blessé et une large plaie fut ainsi mise à jour.

L'eau de mer avait arrêté l'hémorragie mais du sable s'était collé entre les lèvres, et la jeune fille gémissait dans son évanouissement. L'un des hommes était allé chercher le marabout qui faisait fonction de guérisseur. Il arriva un instant après et pencha sa haute taille vers la belle fille. Tous s'étaient accroupis attendant le réveil de l'inconnue. Le marabout tira un flacon de la poche de sa djellaba et, ôtant le bouchon, en fit respirer le contenu à la blessée.

Ce devait être très fort car un frémissement secoua son corps, elle ouvrit les yeux en poussant un cri et porta la main à sa tête. La femme du pêcheur lui avait posé un emplâtre sur la blessure et l'avait maintenu avec un foulard.

L'inconnue se mit à parler un dialecte que personne ne connaissait et qui était du français, car la pauvre fille était *roumia* (chrétienne). Durant plusieurs jours elle resta allongée et un matin elle put se lever et faire quelques pas au-dehors.

Les enfants l'entourèrent et elle leur sourit, caressant leur tête rasée où pendait la mèche d'Allah. Et tous étaient intrigués, car elle se mettait souvent à genoux et fermait les yeux en remuant les lèvres.

À ce moment, Juba II, roi de Mauritanie dont la puissance s'étendait du Maroc à l'ouest Constantinois, vint à passer avec sa nombreuse suite en cet endroit de la côte, apprit l'histoire de cette chrétienne, et voulut la connaître. Il vint, sur son beau cheval plein de feu, au corps

harnaché de cuir rouge brodé d'or.

La jeune fille l'accueillit avec simplicité, et une grande dignité ; le grand roi l'emmena alors dans son palais que l'on appelait "asile de la félicité et de la puissance".

Mais, comme un oiseau rejeté loin de son nid, la jeune fille dépérit et elle mourut un jour où la splendeur du crépuscule jetait sur la nature sa dernière coloration.

Le maître du Maghreb fit alors construire un grand tombeau qu'il fit baptiser "Tombeau de la Chrétienne" !

D'après la légende, il venait souvent visiter celle qui était apparue dans son ciel comme un oiseau migrateur et qui était repartie vers le paradis de son Dieu, sans qu'il eût jamais su d'où elle venait. Et ce mausolée est considéré par les Arabes comme un *zaouïa* (sanctuaire) !

*Louange à Dieu qui l'a créée !
Que soit béni son prophète !*

LA FIÈVRE DE LION



AIS-TU, ô femme, me dit un jour Rabah, pourquoi, lorsqu'un Arabe a une forte fièvre, on dit qu'il a une fièvre de lion ? Je vais te conter cette histoire :

Un jour, dans un fourré, naquit un jeune lionceau. Il était superbe, mais très désobéissant et dès qu'il fut sevré il voulut partir connaître le monde.

— Sa mère, la lionne, le mit en garde :

— Ô mon enfant, prends bien garde à toi, car les animaux ne t'attaqueront pas, mais le fils de l'homme, lui, te tuera car il est très dangereux et tu ne le connais pas.

— Qu'est-ce que le fils de l'homme ? demanda le lionceau, intrigué.

— Le fils de l'homme est un bipède qui a la ruse du chacal, l'astuce du singe et le courage du... lion. Il tend des pièges et se sert d'un bâton qui fait du bruit, blesse et même parfois tue !

Le jeune lionceau écouta ce que disait sa mère et furieux, résolut d'aller à la recherche du fils de l'homme afin de se battre avec lui et lui montrer qu'il était le plus fort. Il partit donc un matin et s'enfonça dans la forêt. Arrivant dans une clairière, il y vit un âne qui se régalaient de chardons. Le lionceau s'approcha et lui dit :

Es-tu le fils de l'homme ?

— L'âne secoua ses grandes oreilles et se mit à braire en disant : — Non, mais, ô petit de la lionne, retourne bien vite d'où tu viens, car le fils de l'homme est dangereux !

— Le lionceau, fort en colère de ce conseil, secoua la tête et continua sa route. Il vit alors un peu plus loin un être qui ressemblait au

premier, mais plus grand, et qui piaffait et aux oreilles plus petites et plus pointues. Il s'approcha et demanda :

“— Es-tu le fils de l'homme ?

“L'animal lui répondit en hennissant :

— Non, ô petit de la lionne, mais bien vite regagne ta tanière ou le fils de l'homme te tuera, car il est fort et malin !

“Le lionceau déçu poursuivait son chemin lorsqu'il vit un animal venir vers lui. Il marchait drôlement et n'avait que deux pattes. Alors le petit lion répéta sa phrase :

“— Es-tu le fils de l'homme ?

“— Oui, dit celui-ci, que me veux-tu ?

“— Je voudrais, lui dit le lionceau, me mesurer avec toi, car il paraît que tu es fort !

“Le fils de l'homme fit entendre un drôle de bruit ; il ouvrit toute grande sa bouche et, montrant toutes ses dents, éclata de rire.

“— Si tu veux, dit alors ce bipède, comment veux-tu que nous nous mesurions ?

“— Choisis donc toi-même le genre de combat, dit le lionceau, sûr de gagner.

“— Voilà, dit le fils de l'homme, regarde le tronc d'arbre que je porte sur l'épaule, fais-en autant et nous verrons celui qui est le plus fort.

“— Mais comment vais-je faire pour le mettre sur mon dos ? dit le jeune lion.

“— Je te le poserai moi-même.

“— Alors, vas-y. Et le confiant animal tendit son dos !

“Mais le fils de l'homme, astucieux, choisit un tronc qui était fendu et d'un coup, hop ! il emprisonna les oreilles du pauvre animal qui ne put plus bouger car le bois pesait lourd. Il était entraîné par le tronc qui tomba sur le côté et fit pencher sa tête. Il était bel et bien prisonnier.

“Le pauvre lionceau se maudit de n'avoir pas écouté la lionne sa mère qui l'avait tant mis en garde contre le fils de l'homme. Celui-ci prit un bâton souple et se mit à frapper à tour de bras le dos du pauvre lionceau qui fut tellement roué de coups qu'il en tomba sans connaissance.

“Le fils de l'homme s'arrêta enfin et dégagea les oreilles du jeune animal, puis s'en fut, la hache sur l'épaule en sifflotant.

“Le lionceau, en revenant à lui, fut pris d'un tel tremblement que celui-ci se communiqua à toute sa descendance.

“C'est ainsi qu'il devint l'ennemi mortel du fils de l'homme. Et voilà pourquoi, quand chez nous Arabes, nous tremblons de fièvre, nous disons que nous avons une fièvre de lion !”



LA NAISSANCE DE POLICHINELLE



L'ÉTAIT une fois un bossu qui s'appelait Hamidou. Étant allé un jour dans un bain maure (bain de vapeur), il s'endormit si bien qu'il ne s'éveilla que la nuit venue. Le hamman était désert et il ne put sortir, car en s'en allant les propriétaires avaient fermé la porte à clef.

Il s'étendit à nouveau sur un tapis et allait se rendormir quand il entendit, quelque part dans la maison, des chants. Les voix étaient douces et mélodieuses.

Il se leva et entra dans la salle d'où provenaient les voix. Ne voyant personne et entendant toujours chanter, il comprit que c'étaient des génies qui s'étaient réunis afin de se distraire.

Et voici qu'Hamidou, qui aimait beaucoup la musique et surtout le chant, mêla sa voix ample et souple à celles des djinns, fit des trémolos si beaux que le chœur des génies s'arrêta afin de jouir de ce magnifique concert. Ce fut de l'enthousiasme et lorsque le bossu, sur une dernière note se tut, à bout de souffle, le chef des génies prit la parole :

— Ô Hamidou ! tu nous as charmés et tu mérites une récompense ; voici ce que nous allons faire.

Et un murmure s'éleva, les djinns discutaient entre eux. Le bossu sentit tout à coup son dos se redresser et il put voir, accrochée au mur, la vilaine bosse qui le déparait auparavant.

L'homme remercia et partit tout heureux, car la porte avait été ouverte magiquement par l'un des génies. Dans la rue, il rencontra un ami, bossu, qui faillit ne pas le reconnaître.

— Que t'est-il arrivé, ô Hamidou ? ta bosse s'est envolée !

— Tu ne peux si bien dire, ô mon ami, dit l'ancien bossu et il conta son aventure.

L'ami décida de faire comme Hamidou et se laissa enfermer le soir même dans le hammam. Et la nuit venue il entendit les chants mélodieux.

Il alla mêler sa voix au chœur et le concert alla très bien. Ses trémolos montaient, montaient, lorsque tout à coup le silence se fit et seule la voix du bossu retentit.

Malheureusement, il voulut faire tant de zèle, alors qu'il aurait dû arrêter là son chant, que le trémolo, se changea en un couac horrible ! Alors tout fut saccagé !

Le chef des djinns, fort en colère, dit d'une voix dure au pauvre bossu atterré :

— Ô homme, ton orgueil t'a perdu, car tu as voulu exagérer et tu t'es moqué de nous, aussi seras-tu puni !

Ce fut encore un murmure de voix et l'un d'eux prit la parole :

— La bosse de notre bon chanteur d'hier au soir est encore pendue au mur, offrons-la donc en récompense à cet humain.

Et tout à coup, la vilaine bosse vint se coller sur la poitrine du malheureux, qui s'enfuit sous les rires et les huées de ces méchants génies.

Polichinelle était né !



LA PRÉDICTION



ON HISTOIRE ou plutôt cette légende nous vient d'El Goléa. La route qui y menait était, voici fort longtemps, parsemée d'écueils. Laide, crevassée, sillonnée d'énormes quartiers de roches aux angles aigus, bosselée de mamelons, et les pauvres méharis qui passaient sur cette piste se blessaient parfois profondément le dessous des pattes. Dans cette contrée vivait un magicien répondant au nom de *Ben El Barour*. C'était un devin, qui lisait l'avenir des peuples dans les astres, et en traçant des signes sur le sol.

Un jour, il eut l'idée d'interroger son propre avenir et les astres lui prédirent qu'il mourrait sous la dent d'un chameau. L'homme eut très peur et jura de se préserver du sort funeste qu'Allah lui envoyait.

Aussi, pour s'attirer les grâces de ces coursiers du désert, se dit-il que le meilleur moyen était de rendre lisse la piste menant d'Ouargla à El Goléa, qu'ils suivaient en caravanes.

Il se mit donc à déblayer le parcours mais le travail était exténuant et il n'avancait pas beaucoup. Aussi, dut-il se résigner à employer un chameau afin de lui faire traîner les gros blocs qui obstruaient la route et qu'il ne pouvait déplacer malgré son pouvoir magique.

Il eut soin de le choisir très jeune, c'est-à-dire la mâchoire supérieure seule garnie de dents. Dès qu'il en paraissait une à la mâchoire inférieure, vite il échangeait l'animal contre un autre tout jeune et ainsi de suite.

Il travailla plus de dix années et voyait déjà les palmiers d'El Goléa, donc la route allait être terminée. Heureux, il voulut se dépêcher et peina jour et nuit en compagnie de son chameau.

Mais un jour, alors qu'il avait été très brutal envers le quadrupède qui renâclait à la besogne, ayant le dos tout saignant des coups de fouet assénés avec rage par son méchant maître, il vit celui-ci lui montrer les dents. Ben El Barour s'aperçut avec effroi qu'il avait complètement oublié, tout à son travail intensif, de vérifier si son chameau avait des dents et que, malheureusement, celles-ci avaient poussé et étaient fort longues.

Il eut tellement peur qu'il s'enfuit dans la montagne à toutes jambes. Mais le chameau vindicatif le poursuivit et réussit à l'acculer contre la paroi rocheuse, puis d'un coup de sa mâchoire puissante lui écrasa la tête comme un coquille de noix. La prédiction s'était accomplie !

La montagne sur laquelle le magicien fut tué s'appelle désormais "Gara El Barour" (gara : montagne) !

Et voici, chers lecteurs, mon livre terminé.

J'espère que ces CONTES ET LÉGENDES vous ont fait passer d'agréables instants et que votre pensée de temps à autre, s'en ira bien loin, vers ce Maghreb aux illusions merveilleuses et au charme nostalgique.



1 Targui a pour pluriel Touaregs.

2 Cri que les femmes musulmanes poussent afin d'exprimer leur satisfaction au cours d'un événement heureux, mariage, naissance, etc., cri devenant de plus en plus aigu.